

**PAGES
MANQUANTES**



par leur coupe, leur élégance, leur durée et leur qualité incomparables surpassent de beaucoup tout ce qui s'est fait jus-
jusqu'à ce jour.

Etant les meilleurs à l'usage ils sont incontestablement les moins chers.

En vente partout

Exigez la marque ci-dessous qui est votre garantie.



The Canadian Advertising Ltd.

AGENCE CANADIENNE DE PUBLICITE

Place des Annonces dans tous les Journaux du Canada, aux prix les plus bas. Contrôle l'insertion des annonces et ne soumet à ses clients que des factures accompagnées de feuilles justificatives d'insertions. Ses clients comprennent le Haut Commerce Canadien et représentent un capital dépassant \$10,000,000.00.

Plans et Devis de Publicité au Canada gratis sur demande.

Les Rédacteurs—experts en Publicité et le personnel d'Artistes attachés à l'Agence s'occupent de la préparation des annonces, des illustrations adaptées aux goûts du public Canadien et les campagnes de publicité ainsi dirigées ont toujours donné les résultats les plus satisfaisants.

Notre expérience et nos services sont à la disposition de toute maison désirant étendre pratiquement et judicieusement ses affaires au Canada.

Références: La Banque Nationale, Montréal.

Avant de placer vos ordres d'annonces,
écrivez-nous—il y va de votre intérêt.

ROYAL TRUST BUILDING, 107, rue St-Jacques, MONTREAL, Canada



S. E. LE CARDINAL VANUTELLI

Légat du Pape au Congrès Eucharistique

La Revue Populaire

PARAIT TOUS LES MOIS

ABONNEMENT:

Canada et Etats-Unis:

Un An: \$1.00, - Six Mois: - - - 50 cts

Montréal et Etranger:

Un An: \$1.50 - - Six Mois: - - 75 cts

Par Poste - - - - - le No 15 cts

POIRIER, BESSETTE & Cie

Editeurs-Propriétaires,

200, Boulv. St-Laurent, MONTREAL

Tél. Bell Main 2680

Vol. 3, No 10, Montréal, Oct. 1910

Le Grand Evenement

LE grand événement, ai-je besoin de le dire, c'est le Congrès Eucharistique tenu à Montréal. Il était le vingt-et-unième depuis que cette institution existe. Ce chiffre marque l'entrée dans l'âge majeur, pour les individus, et s'accompagne d'actes appropriés. Pour l'oeuvre des Congrès Eucharistiques, l'époque de majorité a été marquée par un succès inouï dans toutes les branches de la célébration.

Les démonstrations intérieures et extérieures, la qualité et la quantité des travaux lus ou déposés, la magnificence de la pompe décorative, l'affluence des fidèles, l'unanimité dans l'élan populaire, le bon ordre invariable au cours de toute la série des fêtes et la température idéale le dernier jour—pour l'apothéose, pour le couronnement—tout cela fait que le XXIème Congrès a surpassé tous les précédents, de l'aveu spontané de tous ceux qui sont au courant.

Ce triomphe pour la foi, cet acquis

de bon renom pour l'Amérique catholique, cette note si enviable gagnée par la population de Montréal sont désormais du domaine historique.

Pour la première fois un cardinal romain mettait le pied sur la terre américaine. Avec lui étaient venus des centaines de personnages les plus distingués de toutes les parties du monde, surtout du pays de France.

Tous sont repartis rapportant, visiblement, la meilleure des impressions. Ah! ils sont bien vengés les "quelques arpents de neige!"

Rien n'est plus propre à nous faire mieux connaître que le passage au milieu de nous d'hommes supérieurs, habitués à bien regarder, à bien saisir, à bien apprécier. Tous les livres (fussent-ils les plus habilement écrits) ne vaudront jamais, pour apprendre ce que nous sommes au reste du monde, le séjour au milieu de nous d'hommes aussi éminents que ceux qui viennent de nous dire adieu.

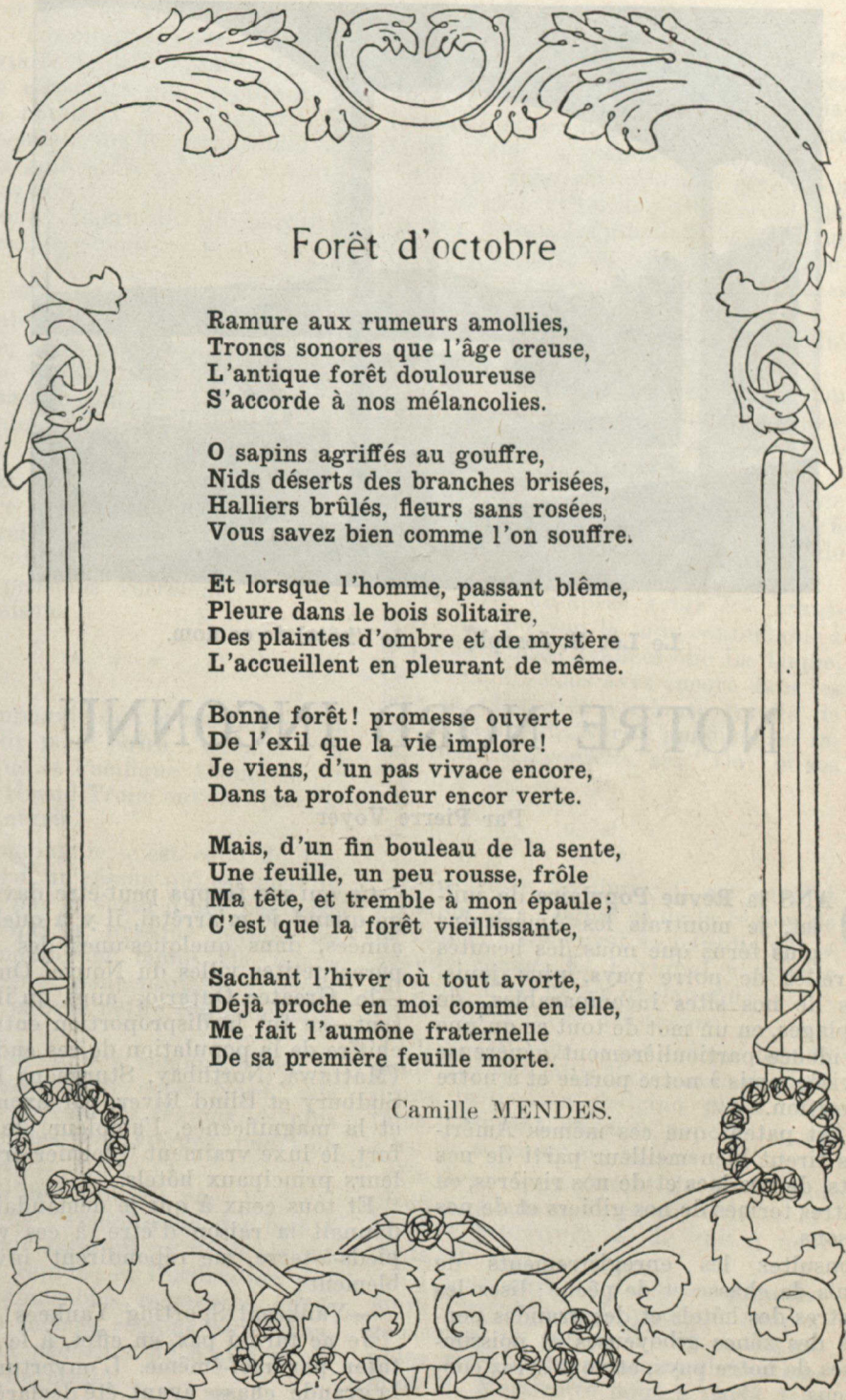
Nous devons tout cela à notre archevêque Mgr Bruchési. Du jour où il fit accepter Montréal comme siège du XXIème congrès, jusqu'au suprême moment où le Cardinal-Légat, décrivant un noble demi-cercle avec l'Ostensorio, marqua la fin de ce congrès, notre archevêque en fut l'âme. L'exploit de faire accepter Montréal par la commission permanente avait été une grande victoire; la manière dont tout se passa fut littéralement un triomphe religieux et national.

Toute la catholicité—et le Canada tout particulièrement— a contracté envers lui une de ces dettes inoubliables dont, nous l'espérons tous, une partie sera rachetée avant longtemps.

D'Argenson.



Mgr BRUCHESI, archevêque de Montréal,
Promoteur du XXIe Congrès Eucharistique



Forêt d'octobre

Ramure aux rumeurs amollies,
Troncs sonores que l'âge creuse,
L'antique forêt douloureuse
S'accorde à nos mélancolies.

O sapins agriffés au gouffre,
Nids déserts des branches brisées,
Halliers brûlés, fleurs sans rosées,
Vous savez bien comme l'on souffre.

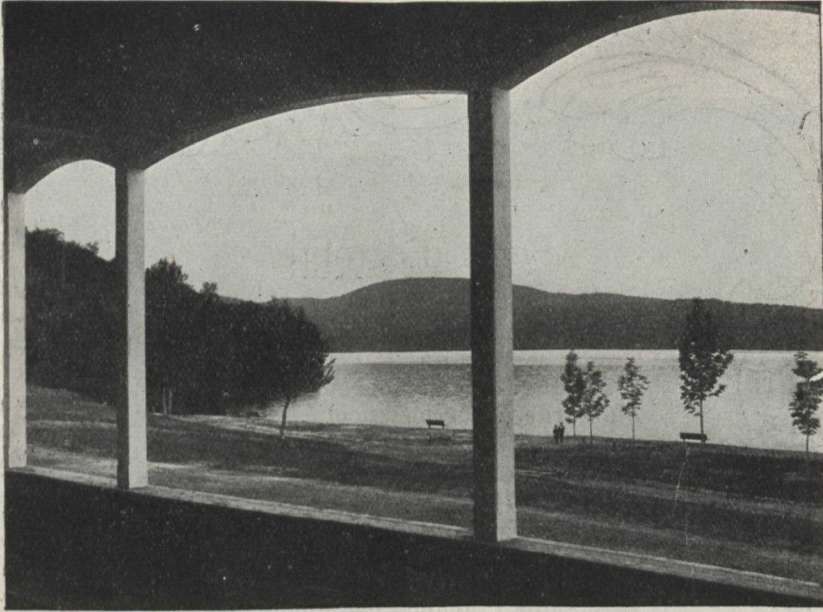
Et lorsque l'homme, passant blême,
Pleure dans le bois solitaire,
Des plaintes d'ombre et de mystère
L'accueillent en pleurant de même.

Bonne forêt! promesse ouverte
De l'exil que la vie implore!
Je viens, d'un pas vivace encore,
Dans ta profondeur encor verte.

Mais, d'un fin bouleau de la sente,
Une feuille, un peu rousse, frôle
Ma tête, et tremble à mon épaule;
C'est que la forêt vieillissante,

Sachant l'hiver où tout avorte,
Déjà proche en moi comme en elle,
Me fait l'aumône fraternelle
De sa première feuille morte.

Camille MENDES.



Le Lac St-Joseph, vu de l'hôtel de ce nom.

NOTRE NORD INCONNU

Par Pierre Voyer

DANS la *Revue Populaire* de juillet, je montrais les Américains plus férus que nous des beautés naturelles de notre pays, plus jouisseurs de nos sites incomparables, de nos plages, en un mot de tout ce qu'une Providence particulièrement généreuse et avisée a mis à notre portée et à notre disposition.

Il est patent que ces mêmes Américains tirent bien meilleur parti de nos forêts, de nos lacs et de nos rivières, en d'autres termes de nos gibiers et de nos poissons.

Consultez les enregistrements de permis de chasse et de pêche; lisez les registres des hôtels et des grandes pensions des zones giboyeuses et poissonneuses de notre pays, et vous serez convaincus.

Ce qui me frappa peut-être davantage quand je m'arrêtai, il y a quelques années, dans quelques-unes des prospères petites villes du Nouvel Ontario —le Greater Ontario, ainsi qu'ils disent—ce fut la disproportion entre le chiffre de la population de ces endroits (Mattawa, Northbay, Sturgeons Falls, Sudbury et Blind River, par exemple) et la magnificence, l'ampleur, le confort, le luxe vraiment "dernier cri" de leurs principaux hôtels.

Et tous ceux à qui je demandai qui donnait la raison d'être à ces vastes pieds-à-terre, me répondirent invariablement:

—Yankees! Sporting Yankees!

Je ne tardai pas, en effet, à le constater par moi-même. L'ouverture de la grande chasse ayant été déclarée, je

Dans notre Nord inconnu

vis arriver par les trains venant du sud, viâ Toronto, et par ceux de l'Ouest, viâ le Sault Ste-Marie, des myriades de chasseurs qui emplirent les immenses hôtels, y firent grande dépense cependant qu'ils engageaient des aides, des guides et voyaient à toutes sortes d'achats.

Pour douze Américains qui partaient à la chasse, je comptai à peine un Canadien.

Et à prêter l'oreille aux conversations à table, au fumoir, dans la salle de lecture, je ne fus pas lent à constater que le Yankee, l'emportait également de beaucoup dans la connaissance topographique et sportive de notre propre pays.

Il en est de même, paraît-il, pour notre propre Nord. Sans le Yankee, il resterait relativement inutilisé aux fins de la grande chasse, ses hôtels et ses grandes pensions verraient de bien maigres saisons.

* * *

Une compagnie de chemin de fer est à accomplir pour notre "Greater" à nous, ce que le Pacifique Canadien et surtout le Grand-Tronc ont fait pour le Greater Ontario.

Cette compagnie, c'est celle du Canadien Nord, un réseau qui est sorti du sol comme par la vertu d'une baguette de fée, et qui est presque devenu un transcontinental en moins de temps qu'il n'en faut pour projeter et construire une pauvre petite route de colonisation.

Cette compagnie a commencé par le commencement pour notre Nord: elle a poussé à travers les régions les plus solitaires et les plus vierges, une voie bien équipée.

Elle a eu deux fins en vue: le développement de l'exploitation des bois à pulpe en leur assurant un déplacement adéquat et rapide; et l'utilisation des presque inépuisables ressources offertes par les mêmes régions aux chasseurs et aux pêcheurs. Je n'ai à m'occuper que de ceci.

J'ai en ce moment sous les yeux: "Moose & Cariboo", une brochure abondamment illustrée et éditée avec un luxe réel. Je la recommande cordialement aux pêcheurs et surtout aux amateurs de la grande chasse.

Ce qui y est dit sera une révélation pour la plupart; et ils y trouveront jusqu'aux détails les plus insignifiants sur ce qu'il importe de faire avant et pendant une excursion sportive dans ces régions.

Pas un point, pas une particularité ne paraît avoir été oublié.

De l'habillement à l'improvisation de campements, en passant par la description et le dénombrement des ustensiles et des vivres, tout y est.

Que dis-je? on y trouve même une série de menus de repas en forêt, due à l'expérience d'un coureur des bois de grande autorité.

De sorte qu'après avoir été transporté de la façon la plus confortable à des points aussi avancés que La Tuque, par exemple, vous avez encore dans les bois la sagace et vigilante tutelle de la compagnie du Nord Canadien, ses indications, ses conseils, ses "Do" et ses "Don't".

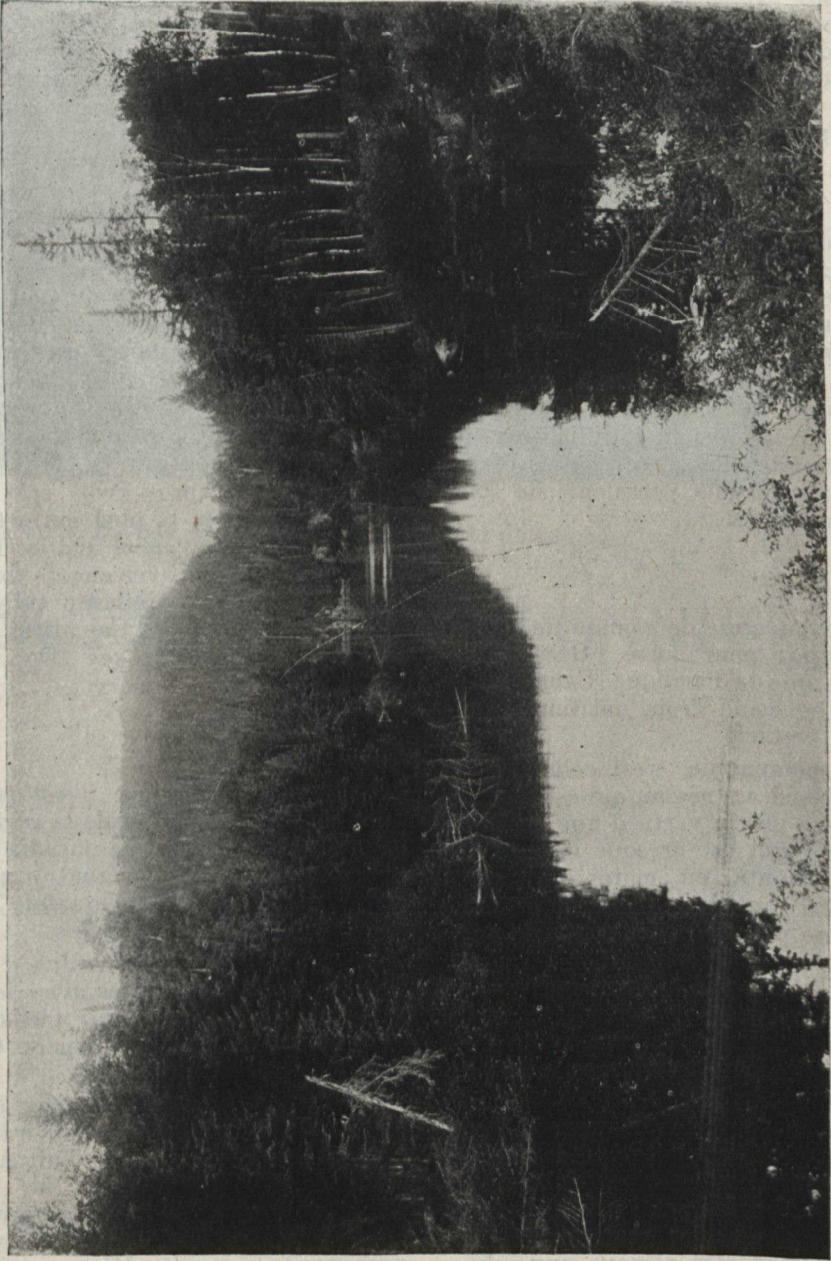
* * *

Dans cette brochure, il est surtout question de l'original et de la région de la Tuque. Celle-ci est le paradis de la grande chasse. Et l'original y abonde au point d'en gêner quelquefois la circulation régulière des trains.

On y voit des types mâles dont le poids dépasse mille livres avec des bois d'une projection de cinq pieds, des têtes mesurant soixante pouces. On en a vu de soixante-six pouces.

Un beau type atteint de six à sept pieds de hauteur de corps; il ira chercher sa nourriture à de huit à neuf pieds du sol.

En septembre et dans les premiers jours d'octobre on le poursuit avantageusement en canots d'écorce—ces rapides mais dangereuses embarcations dont M. Massicotte nous a parlé dans



La Rivière aux Pins, près du Lac Saint-Joseph.

le dernier numéro de la **Revue Populaire**. Mais il faut être matinal et savoir se tenir en canot. Pas un guide—sauvage ou civilisé—n'admet un novice ou un nerveux dans sa frêle coquille.

Sans guide, on dépiste très difficilement un original. Il faut pour ainsi dire le sentir ou, tout au moins, être bien familier avec ses traces très zigzagantes et décevantes.

Quoi qu'il en soit, et advenant que vous ne voyiez pas même le reflet d'un panaché, vous aurez pu jouir du spectacle sans pareil de ces nobles et pittoresques régions.

Si vous n'êtes pas chasseur mais épris de belle et inédite nature, allez vers ce nord infini sorti, comme bousculé, du creuset du créateur et que les oeuvres du progrès n'ont pas encore transformé.

Vous en reviendrez comme rajeuni, renouvelé, avec des visions nouvelles et des idées qui y auront gagné de n'avoir pas, pendant quelques jours, senti les parois rétrécissantes de cet étai qui est la pleine civilisation.

* * *

Il y a aussi sur le réseau québécois du Nord Canadien deux autres catégories de beautés bien propres à solliciter la curiosité intelligente, puis à la récompenser.

Il y a d'abord celles qu'offrent à foison les vieilles paroisses que traverse en grand nombre cette voie au tracé si original. Je vous recommande, par exemple, celles de l'Assomption, de Joliette et de Portneuf. Vous avez là le spectacle de nos campagnes et de nos paysans dans ce qu'ils ont de plus divers, de mieux conservé, de plus intensivement canadien.

Puis il y a les villégiatures dans les régions mi-sauvages, mi-développées où les amateurs de la vraie nature au sein du confort le plus complet sont servis à souhait. Je ne saurais toutes les nommer, mais je veux vous désigner celle dont le beau lac Saint-Joseph est comme le centre. ,

Les Américains en raffolent; or, ils sont les meilleurs connaisseurs au monde.

Si vous êtes blasés, fatigués du "déjà vu", du "déjà connu", prenez un des trains du Canadien Nord à Montréal et allez jusqu'à Roberval; si ce n'est pas cette année, que ce soit l'an prochain.

Et je vous donne ma parole que vous ne regretterez ni votre temps, ni votre argent.

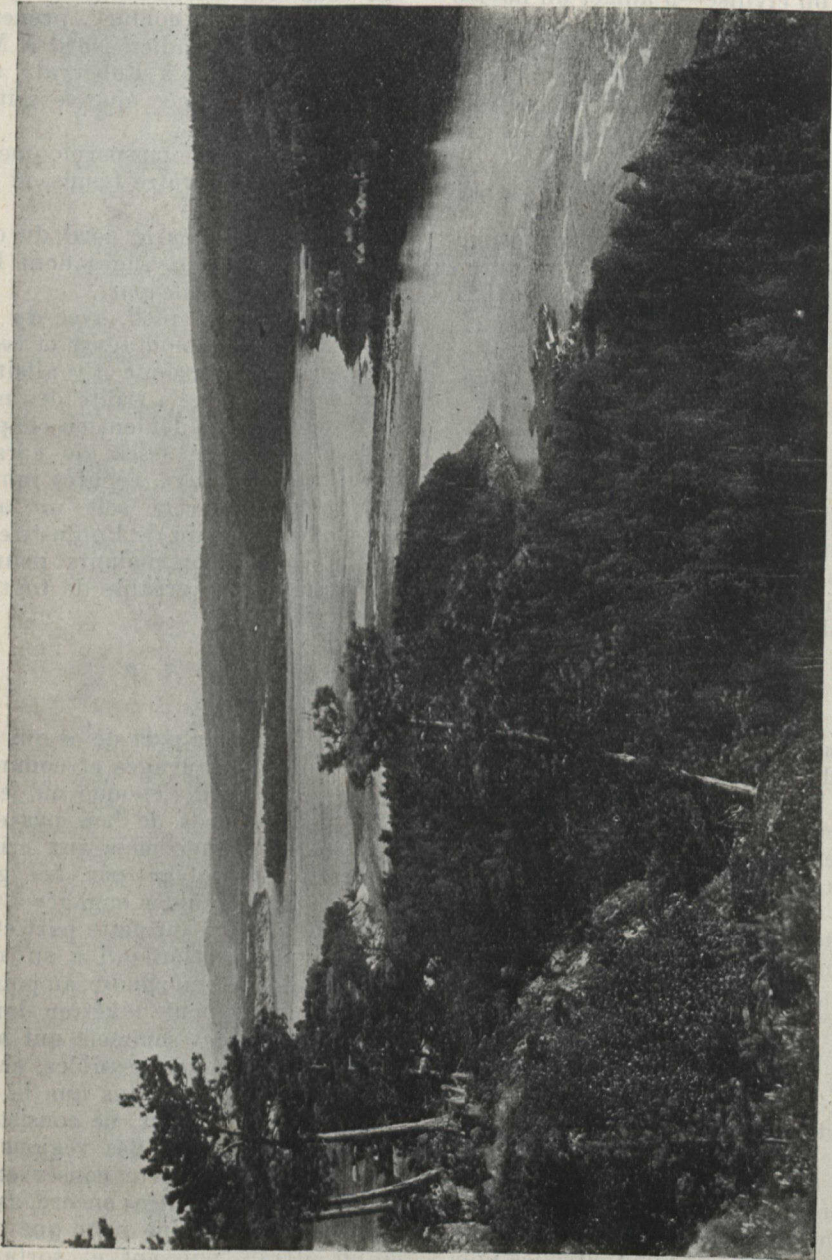
Vous verrez dans le nord du comté de Portneuf des paysages dont la réplique n'existe nulle part.

J'ai parcouru à pied, avec du bagage sur le dos, ces montagnes et ces vallées alors que personne n'y allait que pour pêcher la belle truite des myriades de lacs qui se défilent en chapelets.

Or, il est resté assez du caractère primitif de ces pays, réputés inhabitables, pour que cela soit un attrait puissant, et la main de l'industrie les a rendus assez accommodants pour que le séjour y soit agréable de toutes façons.

* * *

Et en faisant la part de ce qui survit des beautés si sauvages et connues de si peu de gens à l'époque où je campais sur les bords de lacs pas encore baptisés et m'endormais aux cris des fauves, mais protégé par les grands feux et par les guides engagés à Saint-Raymond, en faisant cette part et celle de la modernisation qui a su opérer une grande métamorphose, au point que tout le monde peut pénétrer dans ces gorges et sur ces sommets qui me parurent à jamais inaccessibles, eh bien, je sens une fois de plus que le grand art, en chemin de fer, ne consiste pas seulement à ouvrir des régions nouvelles mais aussi à leur conserver, pendant de longues années encore, assez de leur cachet d'origine pour que ce soit là un attrait puissant et sortant entièrement de la banalité dont notre neurasthémie a de plus en plus horreur.



La rivière Saint-a-Murice, en aval des Chutes de La Tuque

Une Suite du Congrès

Par Mistigris

GRAND va et vient depuis quelques jours chez Lésime Gauquier, le "gros casque" du Rang. Lésime est malade; et juste au moment où ceci se passe, sa femme avoue qu'elle est en équilibre pour savoir si elle va pas envoyer chercher le docteur.

Lésime a attrapé ça à Montréal où, en qualité de marguiller le mieux habillé, il est allé représenter la paroisse, en compagnie du curé et de Bolduc, le bedeau, au Congrès Eucharistique.

—C'est une magnière de gourme, dit sa femme, du fret qu'il a pris entre cuir et chair. C'est traître ces voyage-ments là; rentre pi sort, pi sort, pi rentre, comment voulez-vous qu'un homme plein de sang s'en ressent pas? Après avoir accompagné m'sieu le curé au prébytère, il a collé un peu chez le bedeau, pi il est venu à la maison tout d'une bouche. Il avait l'air pas mal savaté, mais il se plaignait point. Ce qu'il y a de plus drôle, c'est qu'il a eu assez faim pour une grosse brique de lard et plein la grande écuelle de patates. Une demi-heure après, il a eu un point près du nombril, sous votre respect, et j'y ai mis une siroïne.

Ces dernières paroles font sursauter Madame Philémon (l'ex-veuve Rochette):

—Quisque vous me raboudinez là, une siroïne? Moi, du vivant de mon

(1) Cette fantaisie a déjà paru sous une forme très différente, dans l'"Almanach du Samedi"; c'est à la demande de ceux qui veulent avoir toute la série dans la **Revue Populaire**, que nous la publions ici sous sa forme définitive.

pauvre défunt Cállisse, quand il arrivait le corps fret en dedans et chaud en dehors, je le steamais avec une bonne ponce et j'y frottais le ventre avec de l'essence de canelle. Ben, j'vas vous dire: j'use des mêmes usages pour Philémon et je vous jure ma parole que ça y fait du bien dessous tous les rapports. Quoisque que vous en dites Mame Labonté?

—Mame Rochette, écoutez un peu, chacun a sa façon de soigner les malades, mais, dites-moi tout ce que vous voudrez, pour les points dans le creux du ventre, y faut un catapleume patente. Y faut ça pour empêcher le mal de tomber sur les pomons.

—Oui, mais...

—Enfin, on fait de son mieux et...

Le débat est interrompu par Mme Gauquier:

—Chitte! ça cogne!... Ah! c'est la bonne femme Blais. A sent ça, la maladie, d'une lieue de loin... Entrez!

* * *

La mère Blais entre sur ce que Bolduc appelle un train de petit galop. La maîtresse lui offre la chaise berçante.

—Vous avez l'air vaillante, c'est effrayant, la mère. C'est pas comme not' pauvre Lésime...

—Le cher homme! là iousque done qu'il s'est fait équiper comme ça?

—C'est au grand Mârial, en portant le flag de la paroisse dans la proces-

sion du Congrès Caristique.

—Mais, mais! pourquoi que le curé a pas amené un mardiller plus jeune? Si ç'a du bon sens! Tant qu'à moé je reste pas mal smarte pour mon âge.

—Oui, c'est bien tirrible! Quatre-vingt-quatre ans et les os encore drettes comme des aiguilles à laine.

—Faut dire, par exemple, Mame Gauquier, que nous autres, de not' temps, on savait comment se soigner et on l'a pas oublié. Si vous m'aviez dit ça que Lésime était malade, tout de suite quand ça l'a pogné, j'y aurais coupé la fièvre comme avec un ganif.

—On pense jamais à tout.

—Et pis il y a tant de jaloux contre moé... Quiens! je vois un plein tébord de remèdes là-bas, mais je peux gager que vous avez seulement pas une goutte de savouyenne... Défunt Boisjoli, le ramancheux, soignait toujours avec ça et jamais y manquait son coup.

—Vous dites pas?

—Défunte Sophie pourrait vous le dire comme moé si alle était icite. De mon temps, il y avait toujours, dans les maisons, de la savouyenne, du pim-bina, du mascabina et d'autres herbagés iniquipollents, et les maladies ça durait pas des éternités de temps. Tandis qu'au règne d'aujourd'hui...

—Chitte! Ça cogne encore... Ah! oui... c'est le beau Ustache... Il vient chercher des nouvelles pour le haut du Rang. Entrez!

* * *

—Bonjour tout le monde. Ouache! ça sent le renfermé icite... Pas surprenant, rien que des criatures pour ben dire.

—Ah! l'insécable...

—Eh ben! père Lésime, vous v'là avec le grain pas mal serré, hein! sans vous interboliser? Cré pétard! je cré quasiment que vous deviez avoir l'air plus faraud dans votre surtout avec not' baignière neuve sur le poitrail...

Comment-ce qu'il avait l'air le cardinal, celui de Not' Saint-Père?

—Parle-moé pas de ça, 'Stache, ça va être pire. Comment-ce qu'y sont les chemins 'Stache?

—Les chemins? Cré pétard! une vraie malédiction. Ça m'a pris deux heures pour venir icite; c'est vrai que j'sus arrêté une petite escousse chez Larpignière pour voir sa pouliche.

—Ah?

—Oui.

—Sans blague, Ustache, comment que tu me trouves?

—Pour parler ouvartement, j'crois que ça vous ferait pas de mal si vous étiez un p'tit brin mieux. Mais j'y pense, le bedeau m'a donné une bouteille de baume samaritain qu'il fait lui-même avec du Molson en esprit et de...

La mère Blais qui déteste le bedeau et qui, de plus, s'ennuie de ne pas mettre son mot, intervient:

—Le bedeau y fait rien sans qui aye de la boisson au fond.

—Malgré tout le respect que je vous dois la mère, je vous dirai qu'un remède ous qu'y a pas de boisson, ça pas grand vertu.

—Dans tous les cas, Ustache, pour une maladie comme celle à Lésime, il faut frotter, frotter...

—Jusqu'à ce que le sang y sorte de la couenne, hein? Cré pétard d'un autre pétard!

—Ustache, ris, ris ben, mon grand élingué; tu changeras ben d'allures quand le Bon Dieu te punira. Ceux qui risent de la maladie...

—Y finissent toujours par mourir, un jour où l'autre. Ça, la mère, c'est pas vous qui l'a inventé. C'est dans le petit catéchisme; c'est dans le grand et dans le moyen itou.

—J'sus pas pour m'entreprendre avec toé, Ustache. Je te souhaite pas de mal non plus, mais y viendra un temps où y te faudra autre chose que du savon d'odeur pour soigner tes infirmités.

—Blasse-baguette, j'me sauve, vous êtes capable de me jeter un sort. Vous

Une Suite du Congrès

avez gros de fée dans le corps, heureusement que vous l'avez pas ben gros. Au revoir, Lésime, si vous pouvez réchapper aux remèdes de la mère Blais, vous serez correct après.

—Ah ! mon crapaud... Toé pi le bedeau, c'est assez pour attirer la malédiction sur une paroisse.

Ustache sort en courant pendant que la mère Blais continue à bougonner :

—Qu'y me timbe donc sur les narfs c't'esquimau-là!...

—C'est pas un mauvais gas. Il aime à affiler les gens, mais il est de service ben gros, vous savez la mère.

—Oui, pour les autres, quand c'est pas nécessaire, mais chez eux y remue pas. Y doit avoir les côtes sur le long. Ah ! ben... y manquait pus que ça.

—Quoi donc ?

—V'là-t-y pas le bedeau Bolduc ! Si j'avais su...

—Entrez !

* * *

—Salut ben la compagnie, vous avec, la mère Blais, malgré que vous le méritez pas beaucoup.

—Merci ben !

—De rien, la mère. Eh ben, pauvre Lésime, t'as pas une gueule de recommandé comme à Mârial ? Cré vindicte ! Y faut que t'en prennes des pinules à ton tour. Décourage-toé pas, t'en reviendras. Et pis si t'en reviens pas, tu ne seras pas le premier, tu sais ; personne fera des remarques.

—Y-z-ont-y mis nos noms dans les gazettes pour la procession ?

—Y-z-ont ben mis nos noms, mais y nous ont mixés avec une paroisse d'en bas du Saguenay.

—C'est ben vrai de dire qu'un malheur vient jamais seul.

—Not' curé est dans un beau fifre, lui qui venait seulement d'arriver par icite.

—Comment qu'il se comporte le curé, Bolduc ?

—Il est varmeil tant qu'à la santé. Pour ce qui concerne la paroisse, il commence à se faire. J'y donne une

petite air d'aller quand y se met à s'ennuyer. Ça va nous faire un curé numéro un, j'ai ienque ça à vous dire. Je connais ça, moi, depuis quarante-cinq ans que je sus dans le clargé.

—A-t-il l'air content du Saint-Sacrement neu qu'on y a acheté ?

—Il en démord pas. On va l'étreonner aussitôt que tu seras settlé.

—Ah ! bon...

—Dans tous les cas, m'sieu le curé t'oublie pas dans ses prières. Ça te fera pas de mal, mais lâche pas mon baume samaritain. C'est pas battu pour faire suer le mauvais qu'on a dans le corps. A c'te heure, je me sauve ; j'ai vu le docteur qui s'en venait de ce côté-cite et je me soucie pas de le rencontrer, depuis qu'il croit que c'est moé qu'a goudronné son pilon.

* * *

—Bonjour ben, docteur, ôtez votre waterplouffe, si vous êtes pas trop pressé.

—Merci, madame, je suis entré parce que je passais par ici. J'ai pas fait un exprès.

—Avez-vous peur de pas être payé ?

—Je n'ai jamais pensé à cela. Si j'avais cru que votre mari était en danger, je serais venu trois fois par jour, au besoin. Mais c'est rien qu'une indigestion de prunes vieilles dans le whisky, que le bedeau lui a fait prendre alors qu'il était fatigué de son voyage à Montréal. Tout ce qu'il a à faire, c'est de prendre un purgatif et de s'en tenir au lait pendant une couple de jours.

—Ah ! ben, docteur, à quoi que ça vous sert de faire des études, pour pas être capable de nous dire des vrais remèdes. Par exemple, le ramancheux...

Mais le docteur s'esquive après avoir dit un mot d'encouragement à Lésime, lequel fait des efforts désespérés pour ne pas renvoyer quelque chose depuis qu'on a rappelé à sa mémoire engourdie les prunes du bedeau.

UN PARIS CANADIEN

Par Un Français

DANS un pays où la civilisation date pour ainsi dire d'hier, qui ne possède que peu de traditions et de souvenirs, ce n'est pas une petite affaire que de trouver le nom à imposer à une ville naissante ou à un endroit remarquable.

C'est à cette difficulté que se heurtent les colons entreprenants, partis à travers le monde immense, à la découverte de territoires inoccupés à défricher.

Et ne croyez point que la surface de la terre soit tellement habitée qu'on puisse estimer ces découvertes rares : dernièrement encore, la revue trimestrielle "The East and the West" signalait à l'activité de ses lecteurs, les vastes étendues septentrionales de l'Australie. On peut y trouver un espace de plus de 400,000 carrés, seulement peuplé par des indigènes dont le nombre est évalué à 1000 ou 2000, très largement. "Voilà, ajoutait l'auteur de l'article, de quoi constituer une forte tentation pour les pays qui cherchent un débouché à leur population trop considérable."

Représentez-vous, maintenant, ce territoire conquis par des pionniers modernes : en quelques années, de vastes terres incultes seront transformées en champs couverts d'épis. La force disciplinée des chutes d'eau aura fait naître, çà et là, des cités industrielles ; plus loin, la mise en valeur des richesses du sous-sol transformera en cités les premiers campements des mineurs ; la voie ferrée parcourra le pays ; il lui faudra des stations, nouveau prétexte à agglomération d'habitants. Enfin, les criques désertes de la côte, propices à

abriter les cargos, les embouchures des fleuves, seront couvertes de docks immenses d'où partiront les marchandises vers tous les points du globe.

Au fur et à mesure de cette poussée d'un Etat nouveau, il s'agira de déterminer pour les géographes chacune de ses villes nouvelles. On y procédera un peu au hasard, à la va-vite. Le premier nom venu à l'esprit, né d'une similitude, d'un contraste, d'un souvenir, sera le bon. Au reste, le problème est de peu d'importance : nous avons devant nous des hommes d'action et non des poètes ou des linguistes.

Pareille chose s'est déjà produite aux Etats-Unis et au Canada. Dans ces pays, les colonisateurs avaient presque toujours affaire à des contrées vierges. Plutôt que d'inventer des noms ou d'en forger, ils ont trouvé beaucoup plus simple de donner aux lieux qu'ils venaient habiter des noms rappelant ceux de leur pays natal ou les noms des grands hommes honorés chez tous les peuples.

Parcourez l'Amérique du Nord. Vous y trouverez partout l'application de ce système simplificateur. Des centaines de cités sont affublées de noms de tous les pays, de toutes les célébrités, de toutes les histoires. Tout au plus, si vous pourrez en conclure que les premiers habitants de tel endroit furent des Ecossais ou des Italiens, parce que le nom de telle cité est celui d'une ville d'Ecosse ou d'Italie. Vous trouverez aussi des noms vulgaires à l'excès, répétés à l'infini, parce que les pionniers ne se targuent pas d'imagination. Ainsi, on appellera une montagne, une vallée, un cours d'eau : la montagne Bleue, la rivière Bleue, la

Un Paris Canadien

vallée Bleue, le rocher Noir. Ainsi, vingt-cinq, trente villes auront la même désignation, hyponymie qui provoque, par la suite, le désespoir des géographes et complique les relations commerciales: après la ville, il faudra toujours spécifier le district, le comté et l'Etat.

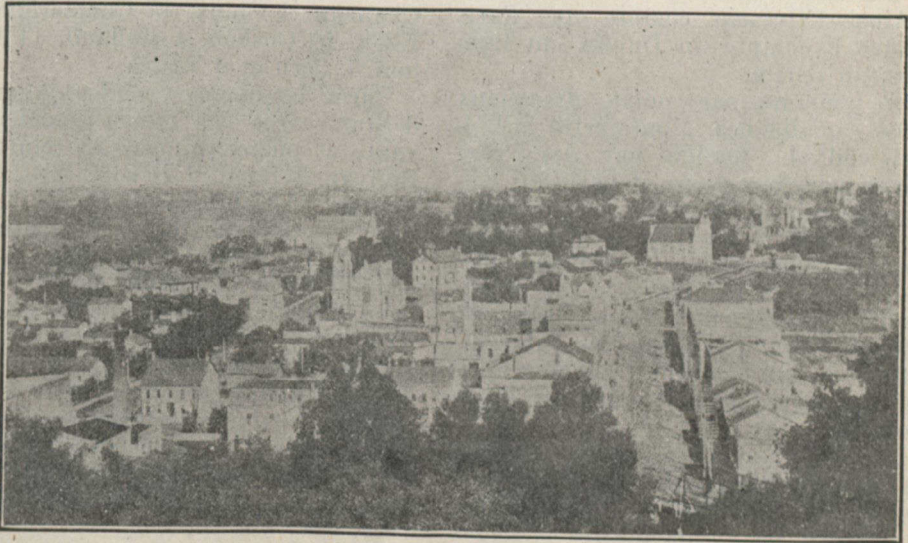
Quelquefois, on a fait mieux encore: afin d'éviter toute contention d'esprit, on a donné, sans plus, de simples numéros aux rues d'une cité ou aux îles d'un fleuve.

Un tel système a fait éclore dans le

tants. Elle est située à 95 kilomètres ouest-sud-ouest de l'importante cité de Toronto, au coeur de la province d'Ontario, dans le comté de Brant.

Une partie du développement de ce Paris canadien est due à ce qu'il est placé au point de croisement du chemin de fer de Toronto à Détroit et de Goderich à Buffalo.

En outre, situé au confluent du Nith ou Smith Creek et du Grand River, tribulaire du lac Erié, Paris dispose d'une force motrice considérable qui alimente quelques usines. Leurs vastes



La ville de Paris, dans la province d'Ontario

nouveau monde huit villes au moins portant le nom de Paris, sans compter les Parishville ou Parisville. Nous pouvons citer, d'après le "Dictionnaire de Géographie" de Vivien de Saint-Martin et Rousselet, un Paris dans le territoire d'Idaho; un Paris dans l'Etat d'Illinois; un autre Paris dans l'Etat de Kentucky et quatre autres dans les Etats de Maine, de Missouri, de Tennessee et de Texas.

Le Canada compte aussi son "Paris". C'est une cité coquette, parsemée de cottages perdus dans la verdure, et peuplée d'environ 4000 habi-

constructions dominant, çà et là, la ville tranquille, nous rappellent seules que nous sommes en territoire américain.

Sans elles, Paris aurait le calme de nos villes provinciales. Sa voie la plus fréquentée, William Street, est seulement animée par instants par le passage bruyant d'un tramway; sa gare, petite mais originale, n'a guère plus d'animation qu'une station de quatrième ou cinquième ordre chez nous.

Paris jouit pourtant d'une certaine réputation dans la contrée. Elle la doit aux eaux thermales du "Sulphur

Spring" qui attirent, chaque saison, les rhumatisants des comtés environnants.

Appartenant à la province canadienne anglaise, Paris compte une population d'origine britannique. Il ne faut donc pas chercher dans son nom un souvenir adressé par nos émigrants nationaux à la patrie absente. La vérité est plus prosaïque. Il y avait dans le voisinage des carrières d'un plâtre spécial, dit "plâtre de Paris". C'en était assez, aux yeux des gens qui ne se mettent généralement pas en frais pour le baptême d'une ville, pour présider à la dénomination de la cité naissante.

Ainsi l'Ontario compte un Paris comme il compte un Dublin, un Londres, un Berlin.

On pourrait, par contre, citer deux villes canadiennes, Montmartre et Belfort, celles-là, fondées par des Français, colons jurassiens et parisiens. Elles sont situées en pleine prairie canadienne, dans la province de Saskatchewan, l'ancienne réserve indienne disposée pour la colonisation. Et Montmartre et Belfort—la chose nous fut affirmée par un de ces colons,—durent, cette fois, leur nom au désir bien marqué des pionniers d'évoquer leur pays d'origine.

Le même fait s'est produit lorsque les premiers émigrants aux Etats-Unis appelèrent Manchester, Birmingham ou Oxford les rudimentaires villages de huttes qu'ils édifiaient, à coups de hache, dans les forêts.

Sans compter la Nouvelle-Orléans, capitale de l'Etat de Louisiane, on peut citer un Orléans dans le comté de Montmorency ; un autre dans l'Etat de

New-York, sur la rive méridionale de l'Ontario ; un autre dans l'Etat de Vermont, un autre dans l'Etat d'Indiana.

De même que, rien qu'aux Etats-Unis, on compte 12 villes du nom d'Amsterdam, 12 Bedford, 16 Berlin, 10 Bethléem, 14 Bristol, 18 Burlington, 12 Canton, 24 Chester, 12 Dover, 9 Florence, 19 Hanover, 10 New-Castle, 18 Oxford, 10 Palmyra, 14 Plymouth, 21 Richmnod, 10 Rome, 34 Salem, 24 Troy, 15 Windsor et 25 York.

Comme dénominations de comtés, districts, vallées, on trouve des spécimens de tous les pays possibles, par exemple : 8 Albion, 6 Caledonia, 11 Chanaan, 4 China, 15 Cumberland, 10 Eden, 15 Goshen, 4 Holland, 14 Lebanon, 7 Peru et 4 Wales.

Parmi les hommes célèbres, hommes d'Etat, héros des temps anciens, savants et poètes, citons : 22 Benton, 6 Bolivar, 9 Boon, 6 Byron, 42 Clay, 30 Clinton, 15 Columbus, 9 Homer, 21 Lafayette, 2 Kossuth, 1 Lamartine, 6 Lowell, 17 Milton, 5 Napoléon, 3 Nelson, 55 Perry, 6 Scipio, 21 Pitt, Pittsburg, Pittsfield, Pittsford, 15 Scott, 2 Virgil.

C'est avec les présidents de l'Union Américaine que ces répétitions deviennent fantastiques. Songez qu'il existe 140 Washington, 26 Adams, 71 Jefferson, 46 Madison, 56 Monroe, 121 Jackson, 28 Van-Buren, 56 Harrison, 10 Polk, etc., etc.

Comme si la jeune civilisation du Nouveau-Monde se fût imposée, comme modèle et comme stimulant, tout ce qui avait "atteint le maximum" en quoi que ce soit, en sagesse ou en réussite, dans l'histoire de l'humanité...



Roman complet :

Les Semeurs de Vent

par *Francisque Parn*

PREMIERE PARTIE

La Semaille

I

Appuyant lentement sur les pédales de sa bicyclette, montant les côtes à pied et se laissant filer aux descentes, — en promeneur expérimenté qui tient à ne rien perdre des charmes du paysage, — le lieutenant Robert Fonbaret suivait la route pittoresque, qui, de Sedan à Verdun, borde la Meuse d'un long ruban onduleux.

Il se trouvait en congé de trois mois dans sa famille, à Clavières, en Ardenes, à la suite d'un assez long séjour qu'il venait de faire au Soudan, comme officier d'infanterie coloniale. Et, cette année-là, un printemps chaud ayant précocement fleuri la campagne, il avait pris l'habitude de ces sorties matinales, qui le guérissaient d'un peu d'anémie rapportée de là-bas, et pendant lesquelles, de tous ses yeux, de tous ses poumons, il reprenait possession de ce pays qui était le sien, et qu'il adorait.

Arrivé à un endroit appelé le "Haut des Horgnes", où la route, après une montée assez rude, s'abaisse brusquement sur la vallée en démasquant un immense horizon, l'officier coucha sa

bicyclette dans le fossé et s'assit au revers du talus. Puis il alluma une cigarette et laissa errer ses regards fervents sur ce coin de terre ardennaise, qui déroulait à perte de vue ses lignes d'un charme sévère.

A sa droite se dressait une côte rocheuse, dont l'arête barrait le ciel d'un trait dur. Un chemin la gravissait, conduisant aux carrières de Heurtecombe.

Heurtecombe!... Les carrières Le Hussac!... Robert revoyait en sa mémoire, de l'autre côté de l'arête rocheuse, les immenses coupures rougeâtres qui semblaient des blessures au flanc de la montagne, avec leur forêt de treuils, d'échelles, d'échafaudages, et les centaines d'ouvriers qui s'y agitaient, comme en une énorme fourmilière. Que de fois, avant son entrée à Saint-Cyr, il était venu là, sachant y rencontrer Lucie Le Hussac!

Un nuage assombrit ses traits. Tout un passé, qu'il eût voulu croire aboli, venait de se dresser dans son souvenir.

Il se revoyait tel qu'il était dix ans plus tôt, lycéen à l'air gauche et aux manches trop courtes, mais au coeur débordant de rêves fous, enthousiastes et tendres. Une amitié, qu'on eût pu croire à l'épreuve de toutes les traverses, unissait en ce temps-là sa famille et celle du propriétaire des car-

rières de Heurtecombe. Et bien peu de ses journées de vacances se passaient sans qu'il franchît les quatre kilomètres qui séparaient Clavières du petit château Le Hussac, où l'attendaient le joli sourire et les yeux bleus d'un enfant de seize ans.

Comme tout cela était loin !

Son congé durait depuis un mois déjà, et il ne s'était pas encore senti le courage de pousser ses promenades jusqu'à Heurtecombe. Mais, ce matin-là, un désir montait peu à peu en lui de revoir cet endroit où il avait laissé beaucoup de son coeur.

Pourquoi pas, après tout ? Le fait que M. César Fonbaret, son père, propriétaire du journal socialiste l'"Eveil prochain", était maintenant l'ennemi déclaré de M. Fernand Le Hussac, industriel conservateur, ne constituait vraiment pas une raison suffisante pour qu'il s'interdit même l'approche des domaines de celui-ci... Et les chemins étaient à tout le monde... D'ailleurs, la route passant par Heurtecombe était la plus courte pour rentrer à Clavières.

Brusquement, comme s'il voulait s'interdire de revenir sur la décision qu'il venait de prendre, Robert se leva et, poussant sa bicyclette devant lui, se mit à gravir le chemin qui escadait la côte.

Son coeur battait violemment quand il arriva au sommet. La montée, sans doute... Et soudain, dans le poudroie ment du soleil printanier qui les faisaient toutes roses, les carrières apparurent.

Abandonnées pendant plusieurs siècles et reprises ensuite peu à peu, vers la fin du premier Empire, par quelques petits maîtres carriers, propriétaires du sol, qui les exploitaient mal, faute de connaissances et d'argent, elles furent rachetées en bloc, peu d'années après la guerre de 1870, par M. Fernand Le Hussac, leur propriétaire actuel. Et, depuis cette époque, leur prospérité est allée grandissant.

Cinq cents ouvriers y travaillent pen-

dant l'hiver, et, en été, ce nombre est quelquefois doublé. Ces ouvriers sont une race à part, rude et violente, formant, au milieu des populations voisines, une sorte de colonie inquiétante et redoutée. Ils besognent agrippés au flanc des roches, nus jusqu'à la ceinture, sous le soleil qui chauffe à blanc la pierre et leur fait bouillir le crâne— ou bien encore sous la terre, dans la trahison des éboulements et des coups de mine partis trop tôt. L'habitude de se battre avec les blocs de rochers et de manier des outils énormes leur fait des muscles durs et des reins solides, mais l'alcool met des lueurs troubles dans presque tous les yeux. Les sédentaires habitent Heurtecombe, gros village qui a donné son nom aux carrières, et qui occupe un des flancs du cirque. A la belle saison, quand arrivent les ouvriers nomades, allemands, italiens et belges, ils se logent soit chez les habitants, soit dans des baraquements construits exprès pour eux, le long de la route de Clavières.

Au-dessus du village, émergeant des frondaisons d'un beau parc, se dresse le castel de M. Le Hussac, dont les deux tourelles pointues font miroiter leurs ardoises au soleil.

C'est vers ces tourelles que s'étaient portés tout d'abord les regards de Robert Fonbaret. Ils y restaient rivés, tandis qu'il descendait la côte à toute allure, au risque de se rompre les os.

—Tiens ! Fonbaret ! fit une voix sur son passage comme il arrivait au fond de la combe, à l'endroit où la route s'engage dans les carrières.

L'officier tourna la tête et reconnut l'ingénieur Lebort, un ancien camarade de lycée, qu'il savait attaché depuis plusieurs années à l'exploitation de Heurtecombe. Il parut avoir, durant une seconde, la tentation de continuer son chemin ; mais il n'osa sans doute céder à ce premier mouvement et sauta de sa machine.

Lebort venait à lui, la main tendue. C'était un beau garçon, à la barbe rousse bien peignée, et d'extérieur

plutôt sympathique; mais ses lèvres trop minces, et surtout son regard aigu, trop mobile, qui ne se posait jamais, donnaient à sa physionomie quelque chose d'inquiétant.

—Quel bon vent t'amène chez nous, mon vieux Robert?

—Une simple promenade,—répondit l'officier en serrant la main qui lui était offerte.—Je revenais de Sermaize, et l'idée m'est venue de passer par les carrières.

—C'est, en effet, pour retourner à Clavières, le chemin le plus direct, sinon le meilleur... Et tu vas toujours bien? Tu ne regrettes pas trop ton Soudan, et ces petites femmes puhles dont tu me fis un jour une description si intéressante... les Tanagrettes de bronze... tu te souviens?

—Oui,—répondit le lieutenant,— je me souviens... J'ai eu, comme cela, dans ma vie, des enthousiasmes nombreux et puérils, tous aussi peu justifiés que celui-ci... Car les femmes de là-bas sont affreuses, tu sais, qu'elles soient de race peuhle, berbère ou soudanaise. Mais, tout cela, c'est de l'histoire ancienne, et le "colonial", chez moi, est bien mort.

—Qu'entends-tu par là?

—J'entends par là que trois ans de Soudan, pendant lesquels j'ai failli deux fois mourir des fièvres, m'ont à peu près guéri de l'amour des courses lointaines. Et puis, vois-tu, ces pays-là sont trop éloignés des Ardennes. Moi, je suis un enraciné, à qui l'air des forêts natales est nécessaire.

—Tu n'avais guère ces idées-là autrefois, il me semble?

—On change,—répondit évasivement l'officier.— J'ai obtenu de permuter avec un camarade, et je vais être affecté, à la fin de mon congé, au bataillon de chasseurs à pied de Pont-sur-Lieuse.

—A cinquante kilomètres d'ici!... Tes vœux, alors, vont être comblés.

Ils étaient arrivés au carrefour Béquet, où se trouve une longue construction abritant les bureaux et l'infirm-

rie. A cet endroit, la route bifurque, allant d'un côté sur le village et le château, de l'autre vers Clavières.

Comme huit heures sonnaient à l'église de Heurtecomble, des groupes d'ouvriers passèrent, portant sous le bras la miche de pain qu'ils allaient arroser de vin ou d'eau-de-vie, dans une des nombreuses cantines établies le long de la route. Tous, ou presque tous, saluaient l'ingénieur d'un doigt porté à la casquette, et devisageaient Robert d'un bref coup d'oeil.

—Tu vois qu'ils n'ont pas changé, fit Lebert. Il leur faut toujours leur casse-croûte de huit heures, et celui de quatre heures, et leur sieste de midi, et bien d'autres choses encore.

—Les malheureux travaillent dur...

—Et moi aussi je travaille, et M. Le Hussac aussi! Nous travaillons tous, mon cher!

—Il y a tout de même une différence entre votre bien-être et le leur.

Un sourire erra sur les lèvres minces de Lebert.

—Tiens! tiens! les théories de ton père ont porté leurs fruits. Il me semble que te voilà tout à fait converti aux idées de M. César Fonbaret.

Le lieutenant s'arrêta, les sourcils froncés.

—Les idées de mon père sont ce qu'elles sont, et, que j'y sois converti ou non, cela n'a pour toi, je présume, aucun intérêt. Et je t'avertis que je ne tolérerai aucune attaque contre mon père.

—Mais, mon cher, je ne l'attaque pas le moins du monde. M. Fonbaret, depuis deux ans, nous fait une guerre au couteau,—je dis "nous", parce que je considère la cause de M. Le Hussac comme la mienne propre,—il a réussi à nous faire augmenter les salaires de dix pour cent. En ce moment même, il mène une campagne pour la journée de huit heures qui, si elle aboutissait, nous acculerait, en six mois, à la ruine. Tu vois que ce n'est pas moi qui attaque...

Et, comme Robert ne répondait pas :

—Je ne prétends pas, remarque-le, que la sollicitude, un peu récente peut-être, de M. Fonbaret pour les ouvriers, ne soit pas sincère. Mais il nous a fait bien du mal...

—Quel mal peut-il vous faire? interrompit l'officier, entraîné malgré lui dans une discussion qui lui répugnait visiblement. S'il lui plaît et s'il croit de son devoir de rappeler aux ouvriers leurs droits, il ne vous empêche pas de faire respecter les vôtres.

—Quel mal il peut nous faire? s'écria l'ingénieur. Mais tu ne sais donc pas que l'"Eveil prochain" est entre les mains de tous les carriers, qu'il est l'organe officiel de leur syndicat, et que l'on passe maintenant autant de temps ici, à faire de la politique, du socialisme, que sais-je?... qu'à tirer de la pierre? Et, tiens! nous voici justement devant l'infirmier, où je vais voir quatre ouvriers blessés. Autrefois, nous n'avions que des accidents de travail, et encore assez rares... Sais-tu ce qu'ont ceux-ci? De mauvais coups attrapés dans une rixe entre syndiqués et non-syndiqués, entre "jaunes" et "rouges"!... Au fait, tu connais le Cheval?

—Une sorte d'hercule, brutal et beau parleur... Oui, je me le rappelle.

—Eh bien! c'est lui qui nous a fait toute cette jolie besogne. La justice est venue; mais, comme il a pu prouver que ce n'était pas lui l'agresseur, on a été forcé de le laisser tranquille.

—Mettez-le à la porte!

—Cela, mon ami, nous l'aurions fait sans la moindre hésitation il y a trois ans, quand l'"Eveil prochain" s'appelait encore modestement le "Réveil commercial et agricole". Mais, aujourd'hui, la situation n'est plus la même. Nos ouvriers ont constitué un syndicat dont le citoyen Martin Vorard, dit le Cheval, est président, et où il s'est imposé, moitié par sa faconde, moitié par la terreur qu'inspirent ses biceps. Et son renvoi équivaldrait à une grève immédiate, que nous voulons éviter en ce moment à tout prix.

Les deux hommes, en causant ainsi, étaient arrêtés devant l'infirmier, et placés de telle sorte que Robert tournait le dos au village. Cette circonstance l'empêcha de voir arriver deux personnes que l'ingénieur, lui, voyait bien, mais dont il se fit un malin plaisir de n'annoncer la présence à l'officier que lorsqu'il fut impossible à celui-ci de les éviter.

—Voici M. et Mlle Le Hussac qui viennent visiter nos blessés...

Robert Fonbaret pâlit et fit un mouvement comme pour s'élaner sur sa machine et fuir... Mais déjà Leborg s'avavançait vers eux, le chapeau à la main, lui interdisant toute retraite.

A la vue du lieutenant, les nouveaux arrivants avaient eu, eux aussi, un imperceptible mouvement de recul; cependant, comme il les saluait, ils s'approchèrent.

M. Fernand Le Hussac était un homme de soixante ans, maigre et droit, qui portait haut une tête énergique, à la moustache grise et courte, aux yeux durs. A son bras, sa fille Lucie montrait un visage sérieux et charmant, dont les regards d'un bleu profond brillaient sous des cheveux en mousse d'or.

—Bonjour, Robert! — fit gravement M. Le Hussac.—Vous n'avez donc pas oublié, "vous", le chemin de Heurtecombe?

Le jeune homme s'inclina.

—Je n'ai rien oublié de Heurtecombe, dit-il.

Et, comme il prononçait ces mots, ses yeux allèrent chercher ceux de Lucie, qui se détournèrent.

Mais le père avait surpris ce regard. Sa voix devint rude.

—Alors, vous pourrez dire à certaines gens que, grâce à eux, tout ici est bien changé... Nos ouvriers s'entre-tuent, en attendant mieux.

—C'est précisément ce que j'expliquais à Fonbaret,—fit Leborg.— Mais il trouve que les agissements de son père sont respectables.

Le coup porta en plein et fit monter

une rougeur de colère aux joues de l'officier. M. Le Hussac blêmit.

— Respectables!... — s'écria-t-il. — Mais oui, après tout, pourquoi auriez-vous d'autres sentiments que ceux de votre père? J'ai cru un moment que l'uniforme que vous avez l'honneur de porter vous mettait à l'abri de certaines théories criminelles et stupides... Il paraît que je me suis trompé: qu'il n'en soit plus question... Cependant, dites bien à M. Fonbaret que je suis homme à me défendre et à rendre coup pour coup.

— Monsieur, — répondit Robert, — je n'ai pas cherché cette rencontre, et j'aurais donné beaucoup pour qu'elle n'eût pas lieu. Mais votre façon de parler de mon père m'irrite et m'offense, et je dois y répondre. Vous savez aussi bien que moi que les idées qu'il défend ne peuvent être ni criminelles ni stupides, par cela seul qu'il les défend... Quant à les partager, cela, monsieur, est affaire entre moi et ma conscience, et je n'ai de comptes à rendre à personne...

Il avait mis, à lancer cette riposte, une telle fougue juvénile, ses paroles vibraient d'un tel accent de tristesse indignée et hautaine, que le visage de M. Le Hussac se détendit, en un demi-sourire. Mais Robert ne vit pas ce changement, car ses yeux venaient d'être attirés par ceux de Lucie, qui le regardaient maintenant bien en face, l'enveloppant d'une chaude lueur...

— Allons! ne discutons pas, fit le père; je vais voir mes blessés... Au revoir!

Et il fit deux pas vers l'infirmerie.

— Au revoir, Robert! dit Mlle Le Hussac en tendant bravement la main à son ami d'enfance, qui la prit en tremblant de joie.

M. Le Hussac se retourna, très raide:

— Viens-tu, Lucie?... Et vous, Lebert, je vous attends...

La porte de l'infirmerie s'était déjà fermée sur eux que Robert était encore immobile au milieu de la route, écoutant les battements désordonnés de

son cœur. Lentement, comme à regret, il se remit en selle et reprit la direction de Clavières.

Un quart d'heure plus tard, le Cheval sortait de la cantine Brispot, la plus grande et la mieux achalandée de toutes celles qui alignaient, au bord du chemin, leurs bouquets de senévrier et leurs enseignes tentatrices.

Il était entouré d'une dizaine de compagnons, tous gars musclés et de large encolure, qu'il dominait de la tête. A voir ce formidable échantillon de l'espèce humaine, on devinait et on comprenait l'ascendant qu'il devait exercer sur ces ouvriers frustes et brutaux passionnés admirateurs de la force.

Il n'était point laid. Son front bas, mangé presque jusqu'aux sourcils par une chevelure crépue, son nez droit, sa mâchoire carrée, lui faisaient une tête bestiale et puissante de belluaire. Et, sous son tricot rayé de blanc et de bleu, ses épaules massives semblaient deux collines.

Pendant longtemps, il avait habité Paris. Successivement porteur aux Halles, lutteur chez Marseille, hercule de places publiques, il avait essayé un peu de tout avant de revenir se fixer dans les Ardennes, d'où il était originaire, pour y reprendre son ancien métier de carrier. Rien ne lui avait réussi. Ceux qui le connaissaient bien disaient—tout bas—que c'était à cause de sa paresse; lui prétendait qu'il avait toujours été en butte aux persécutions, et qu'on n'avait jamais su l'apprécier à sa valeur. Il avait fait tatouer sur son thorax: "Pas de chance!" et sur son bras gauche: "Vive l'anarchie!", au-dessous de deux haches entrecroisées. Car il rendait naturellement la société responsable de ses déboires, et il avait ramassé un peu partout des théories violentes dont il avait fait son "Credo", et qu'il n'attendait qu'une occasion de mettre en pratique. Il parlait avec assez de facilité, en émaillant

ses phrases de mots d'argot, ce qui faisait que beaucoup de ses camarades, ne le comprenant pas toujours, l'admiraient d'autant plus.

Sa force était vraiment effrayante ; on l'avait vu un jour démarrer seul une voiture chargée de deux blocs énormes, qui se trouvait embourbée dans une ornière, et qu'un cheval n'avait pu faire bouger d'une ligne. De là lui venait son surnom.

—Tiens ! v'là l'patron et sa même qui viennent de zieuter les macchabées ! —dit-il en voyant le groupe qui sortait de l'infirmerie.

—Du travail à toi, hein, l'Cheval ? — fit un jeune gars encore imberbe, en regardant le colosse avec une admiration respectueuse.

—Et du bon, fiston ! je m'en vante ! Des salauds de "jaunes" qui s'étaient mis à quatre après moi, l'aut'soir, en sortant d'chez la mère Brispot !... Y n'connaissaient pas le Cheval : j'en aurais crevé dix comme eux ! Et ça n'a pas été long.

—Y n's'y froteront plus, maintenant.

—Ni eux ni les autres. D'abord, des "jaunes", n'en faut plus !... Comme dit l'journal de M'sieu Fonbaret, tous les ouvriers doivent marcher unis, la main dans la main, pour faire respecter leurs droits, et pour les imposer si y faut... On verra alors si ceux de là-haut, qui nous regardent maintenant pire que des chiens galeux, en mèneront aussi large...

Le Cheval s'était arrêté. Son poing tendu désignait le castel enfoui dans la verdure. Autour de lui, les ouvriers grondaient, les yeux mauvais, la bouche haineuse...

Et la maison semblait toute petite devant le poing formidable.

II

M. César Fonbaret représentait, à Clavières-en-Ardenne, le type de

l'homme heureux. Propriétaire autrefois d'une imprimerie importante qu'il avait cédée à d'excellentes conditions, directeur d'un journal qui tirait à dix mille exemplaires, riche de deux héritages inattendus, il allait dans la vie, précédé d'un nez bourbonnien et d'une imposante barbe poivre et sel. Un ventre rondelet, toujours empri-sonné dans un vaste gilet blanc barré d'une chaîne d'or, complétait la majesté de son allure, en l'adouçissant d'une pointe de bonhomie.

Le jour où ses concitoyens eurent besoin d'un maire pour remplacer le vieux docteur Marnier, ils songèrent à lui immédiatement, et, depuis, ils s'applaudissaient chaque jour de leur choix. L'écharpe tricolore semblait avoir été faite tout exprès pour entourer le vaste gilet, dont la blancheur mettait, au milieu des cérémonies officielles, une note claire et joyeuse.

Au moral, M. Fonbaret possédait l'assurance des hommes à qui, dans l'existence, tout a toujours réussi. Il avait une fois absolue dans l'infailibilité de son jugement et prétendait résoudre d'un mot les questions les plus complexes, et percer à jour, d'un coup d'oeil, les gens les plus impénétrables. Cela le conduisit à s'engouer rapidement des individus ou des idées dont il croyait avoir reconnu la valeur, et quand il avait déclaré, suivant une expression, qu'il affectionnait, que quelque'un ou quelque chose "était de tout premier ordre", il se serait fait hacher menu plutôt que de convenir du contraire, lui en eût-on apporté les preuves les plus convaincantes.

Il parlait haut, avec une abondance facile. Les jours de mariage à la mairie, ses allocutions étaient des modèles du genre, où tout se trouvait réuni : mots aimables pour les familles, conseils paternels aux jeunes époux, allusions discrètes aux promesses de l'avenir. Un de ses discours au comice agricole avait même arraché au député Marin-Vèze ce cri sincère :

—Monsieur le maire, vous êtes né

pour d'autres tribunes!

Exclamation imprudente que M. le député eût certes aussi bien fait de retenir, car elle était allée rémuer, tout au fond du coeur du premier magistrat de Clavières, des aspirations redoutables, encore informulées, qui devaient plus tard bouleverser sa vie.

M. Fonbaret—monsieur César, comme on l'appelait familièrement dans la petite ville—était veuf depuis quinze ans. La mort de sa femme était survenue presque en même temps que son élection à la mairie, et les mauvaises langues avaient chuchoté, à ce propos, qu'un bonheur n'arrive jamais seul. Rien, en fait, n'était plus faux, car cet infatigable discoureur, toujours sûr de lui, était au fond un homme sensible, qui avait pleuré sincèrement une épouse peut-être un peu sèche et acariâtre, mais dont les qualités solides et le jugement sûr avaient servi plus d'une fois de contrepoids à ses dangereux emballements.

Ses deux fils, Robert et Gabriel, avaient, le premier, treize ans; le second, dix, à la mort de leur mère. Ils étaient trop jeunes encore pour que ce malheur fit sur leur âme d'enfant une impression bien profonde. L'aîné était déjà en pension dans un collège du chef-lieu; M. Fonbaret y mit aussi le plus jeune, et s'absorba dès lors dans les occupations multiples que lui créaient son imprimerie, son journal le "Réveil commercial et agricole" et ses fonctions édilitaires.

A cette époque, parmi ses meilleurs amis, figurait M. Fernand Le Hussac. Leur connaissance datait du jour où celui-ci, pour le règlement de questions touchant à son exploitation, avait eu besoin de l'appui du maire de Clavières.

Des relations amicales n'avaient pas tardé à s'établir, d'abord entre eux, puis entre leurs deux familles. Mme Le Hussac était une femme menue, effacée et craintive, qui se trouvait, comme elle le disait avec un pâle sourire, un peu perdue au milieu des ro-

chers, avec sa petite Lucie. Elle fut donc heureuse, sur la demande de son mari, de recevoir les Fonbaret.

Une lieue seulement séparait Heurtecomble de Clavières. L'imprimeur rendit les invitations avec usure, et les deux familles devinrent bientôt étroitement unies.

Les années coulèrent, M. Fonbaret céda son imprimerie. Puis, des élections au conseil général ayant eu lieu, M. Le Hussac se présenta et fut élu, grâce à l'appui du maire de Clavières. Peu de jours avant son élection, il était venu trouver son ami.

—J'ai, mon cher Fonbaret, un assez gros service à vous demander...

—Si c'est possible, c'est fait; si c'est impossible, cela se fera! répondit M. César, qui parodiait volontiers les mots célèbres.

—Voici. Cette campagne électorale me coûte beaucoup plus cher que je ne le supposais; de plus, des rentrées sur lesquelles je comptais ne sont pas venues, et j'ai, dans trois jours, des échéances considérables... Bref, il me faudrait cent mille francs. Pouvez-vous me les prêter?

—Pourquoi pas?

Le lendemain, le propriétaire de Heurtecomble était en possession de la somme.

Cette question d'argent n'altéra en rien leur amitié, qui se teinta seulement, chez Fonbaret, d'une nuance de protection. Il aimait à se dire de temps à autre:

—J'ai tiré Le Hussac du pétrin...

Et cette constatation, qui le mettait en état de supériorité vis-à-vis de son ami, était loin de lui être désagréable.

A dix-huit ans, Robert, l'aîné de ses fils, annonça son intention d'entrer à Saint-Cyr. M. Fonbaret fit la moue, car il n'avait jamais vu de très près l'élément militaire et croyait encore au type de l'officier traîneur de sabre, faiseur de dettes et assidu de l'heure de l'absinthe. Mais il adorait ses enfants et lorsqu'il vit que son refus causerait à Robert un énorme chagrin,

il finit par consentir.

—Allons, garnement ! fais ce que tu voudras. Heureusement, ton frère me reste... Et, tu sais, tâche de ne pas l'endoctriner pour le faire marcher sur tes traces : ce sera bien assez d'un militaire dans la famille !

Il y avait d'ailleurs peu d'apparence que le jeune Gabriel, alors âgé de quinze ans, eût l'idée de suivre l'exemple de son aîné. Tandis que Robert était un joyeux adolescent, équilibré et solide, amoureux de grand air, il s'annonçait, lui, comme une nature chétive, inquiète, nerveuse et rebelle à toute contrainte.

Un an plus tard, Robert passa ses examens pour Saint-Cyr avec succès. Il y eut à cette occasion à Heurtecombe, un dîner intime, pendant lequel le futur officier sentit, pour la première fois, quelle grande place Lucie Le Hussac tenait dans son cœur.

Cela était venu très doucement, sans que ni l'un ni l'autre n'y prissent garde, Lucie s'était toujours montrée pour Robert une amie rieuse et charmante, sans l'ombre de coquetterie, et il y avait bien peu de temps qu'il s'était aperçu que la gamine aux cheveux bouclés, à qui il apprenait à monter à bicyclette, était devenue une délicieuse jeune fille, dont les yeux reflétaient toute la lumière et toute la joie du ciel.

Ce soir-là, comme l'air était tiède et la nuit braisillante d'étoiles, on prit le café sur la terrasse. Au bout d'une demi-heure, les deux pères rentrèrent dans la salle de billard pour y faire une partie, suivis du jeune Gabriel, qui aimait à marquer les points. Puis Mme Le Hussac se souvint tout à coup qu'elle avait quelques ordres à donner et partit à son tour. Robert et Lucie restèrent seuls, assis côte à côte, sur la terrasse noyée d'ombre...

Fût-ce la grisierie légère du champagne bu au dîner ou le silence complice de la nuit pleine d'étoiles ? Robert sentit sa poitrine se gonfler et le sang battre ses artères à grandes ondes tumultueuses.

Une des mains de Lucie pendait le long du fauteuil ; il la prit dans les siennes et se pencha vers la blancheur de son visage.

—Je vais m'éloigner pour bien longtemps, murmura-t-il. Penserez-vous à moi quelquefois?... Moi, je penserai à vous toujours.

La jeune fille n'avait pas retiré sa main, et Robert entendit une voix, faible comme un souffle, qui disait :

—Moi aussi, Robert, je penserai à vous toujours...

Lucie se leva, mais pas assez vite pour que le jeune homme n'eût eu le temps de porter à ses lèvres la petite main prisonnière, comme un oiseau à qui on donne un baiser avant de lui laisser reprendre son vol.

Et voilà comment, lorsque Robert Fonbaret partit pour Saint-Cyr, il avait le cœur tout plein de l'image d'une enfant blonde.

Pendant ses deux années d'école, chacun de ses retours à Clavières ajouta un couplet nouveau à la douce chanson. Mais il était trop jeune encore pour songer à épouser Lucie.

—M'attendrez-vous ? lui demanda-t-il un jour.

—Je vous attendrai ! lui répondit-elle gravement.

L'infanterie coloniale le tentait ; il rêvait de pays lointains et de vie aventureuse.

—Une fois officier,—expliquait-il à son amie,—j'irai faire quelques campagnes, pour vous rapporter une moisson de beaux souvenirs... et peut-être un brin de gloire, qui sait ? Cela me mènera à vingt-six ou vingt-sept ans. Alors, je rentrerai en France, et je viendrai vous rappeler votre chère promesse.

Lucie acquiesçait à tout. Ils étaient, l'un et l'autre, à l'âge où l'on voit l'avenir comme un beau jardin tout rempli de fruits et de fleurs, que l'on n'aura qu'à cueillir en étendant la main...

Et les choses, tout d'abord, se passèrent comme ils les rêvaient. Robert

fut nommé sous-lieutenant d'infanterie coloniale; il alla faire deux campagnes, l'une en Cochinchine, l'autre au Soudan. Seulement, lorsqu'il revint de la seconde, un peu las de sa vie errante, content d'avoir pu permuer avec un camarade d'une garnison toute proche de Clavières, heureux surtout, follement heureux de revoir celle dont le souvenir l'avait suivi, des marais du Mékong à la brousse soudanaise,—il se trouva que son père et celui de Lucie étaient devenus ennemis mortels.

La vie a parfois de ces surprises, que ne prévoient pas les têtes de vingt ans.

III

La brouille des Fonbaret et des Le Hussac datait de deux années à peine. Elle avait été toute entière l'oeuvre, consciente ou non, du second fils de M. Fonbaret.

Son baccalauréat passé, le jeune Gabriel s'était découvert tout à coup une irrésistible vocation littéraire. Entre la seizième et la vingtième année, semblable maladie est assez commune, et elle se guérit généralement vite, pour une foule de causes dont la première est le peu d'enthousiasme que montrent journaux et éditeurs à accueillir les oeuvres juvéniles.

Il était trop intelligent pour persister dans cette voie et, dès qu'il eut jeté sa gourme, son esprit se tourna vers des idées plus sérieuses.

Il avait été exempté du service militaire, pour cause de faiblesse de constitution. Libre, dès lors, de suivre son penchant, il passa tout son temps au journal, et délaissa la littérature pour la politique et les questions sociales, qui bientôt l'intéressèrent passionnément.

Un article de fond, signé Gabriel F., remplaça les "Variétés". Son père, qui avait un faible pour le fils resté auprès de lui tandis que l'autre s'en allait

courir le monde, se disait que ce garçon-là "était un gaillard de tout premier ordre", et ne vit pas d'inconvénient à ce que son journal prit un titre de plus, et s'appelât désormais le "Réveil agricole, littéraire et politique".

Le jeune journaliste écrivait ses articles d'une plume nette et violente. Il en était arrivé, en trois ans, à se faire une mentalité et des opinions qu'il croyait siennes, et qui n'étaient, en réalité, que le reflet des nombreux auteurs qu'il avait lus.

Gabriel Fonbaret ne s'était cependant point engagé dans cette voie, si peu conforme aux idées bourgeoises du milieu dans lequel il avait grandi, sans y être un peu poussé. A l'origine des convictions d'un jeune homme, il est rare de ne pas retrouver la trace d'un esprit plus mûr, dont il a subi l'empreinte et épousé les goûts avec une sorte de ferveur. Cet esprit est celui du père, souvent. Pour Gabriel, qui n'accordait aux phrases sonores de M. César qu'une attention légèrement dédaigneuse, l'initiateur s'était appelé Aristide Lepy.

Il l'avait vu arriver un soir au journal, entre chien et loup. C'était au temps où sa plume, encore incertaine, s'essayait en de vagues poèmes, compréhensibles pour lui seul.

—Le rédacteur en chef, s'il vous plaît?

Gabriel regarda le visiteur. C'était un homme assez grand, au corps épais; une barbe noire, mal soignée, couvrait le bas de son visage et son regard disparaissait derrière le miroitement d'un binocle posé de travers. Sa redingote trop longue s'ouvrait sur un gilet douteux. Il tenait un rouleau de papier à la main.

—Le rédacteur en chef? C'est moi, monsieur!—répondit avec aplomb le jeune Fonbaret.

La vérité était qu'il n'y avait pas de rédacteur en chef au "Réveil", qui n'insérait guère, à cette époque, que les comptes rendus des foires et marchés du département, et quelques ar-

ticles anodins découpés dans les journaux de la semaine.

—Ah! c'est vous!—fit l'homme avec un peu d'étonnement.—Eh bien! j'ai vu que votre journal publiait des "Variétés". Pouvez-vous me prendre ceci?

Il tendait son rouleau de papier à Gabriel, qui le déplia et y jeta un coup d'oeil. C'était intitulé: "Pourquoi l'agriculture manque de bras".

—En principe, nous ne publions pas d'études de ce genre, — déclara avec importance le "rédacteur en chef".— Cependant, on pourra voir... laissez-nous celle-ci. A qui ai-je l'honneur...?

—Aristide Lepy, répétiteur au collège.

Gabriel reconnut le personnage, qui habitait depuis peu de temps Clavières. Il avait échoué là après une existence tourmentée et passablement obscure. On disait de lui: "Il a été mêlé à des affaires politiques". Quand les commerçants de la ville le voyaient monter la rue des Tanneries pour se rendre au collège, avec sa barbe noire, son feutre à larges ailes, et sa redingote bourrée de livres qui lui battait les talons, ils avaient un geste comme pour fermer leur porte, et disaient à leurs voisins:

—Voilà le conspirateur qui passe!

Contre qui ou contre quoi conspirait-il? Les braves Claviérois eussent été bien en peine de le dire. Car, malgré sa barbe et son sombrero, Aristide Lepy n'avait rien de bien redoutable.

Ideologue rêveur, il avait gaspillé sa jeunesse d'étudiant en interminables stations dans les brasseries du Quartier, où la petite fortune qu'il croquait avec insouciance, et les idées révolutionnaires qu'il soutenait avec lyrisme lui avaient valu une sorte de célébrité. Puis, décidément incapable de faire autre chose, il était devenu l'orateur de réunions publiques, le semeur quasi inconscient de ces vaines paroles qui rendent les foules houleuses et les secouent parfois comme le vent secoue la mer. A cause de l'exaltation de son

langage, les hommes de partis les plus avancés le considéraient comme un des leurs, quoiqu'il ne fût ne ne dût jamais être qu'un théoricien. Il se trouva compromis dans quelques bagarres, et, à deux reprises, de trop fortes violences de paroles l'envoyèrent pour quelques mois en prison.

Cependant, à ce jeu, le mince capital d'Aristide s'était épuisé bien vite, et un beau jour, pour ne pas mourir de faim, il avait été fort heureux d'accepter cet emploi de maître-répétiteur à Clavières, que lui avait procuré un de ses anciens camarades, devenu quelque chose au ministère de l'instruction publique. Telle était l'histoire d'Aristide Lepy, qui n'avait rien, en somme, que de très ordinaires, et était celle de beaucoup de déclassés.

Mais en acceptant, comme il le disait avec emphase, "l'aumône que lui jetaient les puissants du jour", il n'avait rien abandonné de ses idées d'antan. L'article qu'il apportait au "Réveil" en était la preuve: c'était une attaque virulente contre le militarisme, qui ôtait, disait-il, l'amour de la terre aux jeunes hommes. Le style ne manquait ni de couleur ni d'élégance, et les sophismes y étaient présentés avec adresse. Gabriel le lut d'un bout à l'autre, avec curiosité d'abord, puis avec intérêt, puis avec enthousiasme. Ces idées hardies et qu'il croyait neuves, enchantèrent son jeune pessimisme.

Le lendemain, il dit à son père:

—On nous a apporté un chef-d'oeuvre.

M. Fonbaret avait la plus grande confiance en son fils. Quand il sut que le chef-d'oeuvre portait pour titre: "Pourquoi l'agriculture manque de bras", il ne voulut même pas le lire, et déclara qu'il convenait parfaitement au "Réveil agricole".

—C'est que, fit Gabriel, avec une certaine hésitation, les termes en sont peut-être un peu vifs...

—Vifs? Tant mieux! Cela réveillera nos lecteurs!

—Et les idées assez avancées...

—Avancées? Parfait! Marchons avec le siècle, sapristi!

Son père lui ayant ainsi donné carte blanche, Gabriel ne demandait pas mieux que d'insérer le "chef-d'oeuvre". Il en fit part à M. Aristide Lepy en une lettre fort courtoise où, sous la bienveillance du rédacteur en chef qui accueille un collaborateur, perceait l'admiration de l'écrivain novice pour un maître.

C'est ainsi qu'ils s'étaient liés.

IV

A dater de ce jour, Aristide Lepy vint passer au bureau de rédaction du "Réveil" à peu près toutes ses heures de loisir. Gabriel l'avait présenté à son père, qui n'avait pas manqué de le déclarer, dès la seconde entrevue "un homme de tout premier ordre".

L'ancien orateur de brasseries trouvait en eux des auditeurs attentifs, sur lesquels il prenait insensiblement de l'ascendant, et qui l'admiraient chaque jour davantage.

Il disait au fils:

—Vous avez tort, mon jeune ami, de vous laisser prendre au mirage des mots, de vous endormir à la musique vaine des rythmes et des rimes. Mettre sa pensée en images, "la tenir balancée sur un bel axe d'or", comme disait cet alcoolique de Musset, ce sont là jeux puérils, bons pour les jongleurs et les femmes. L'écrivain a d'autres devoirs et doit orienter son effort vers des buts plus hautains. La souffrance humaine est infinie, la société, vermoulue, craque de toutes parts, et vous chantez!

—Mais les hommes ont besoin aussi de chansons, objectait Gabriel.

—Les hommes ont besoin de pain d'abord, et tous n'en ont pas! s'écriait Aristide. Lisez Proudhon, lisez Karl Marx, vous verrez quel monstrueux tissu d'horreurs nous avons décoré du nom absurde de civilisation!

Puis il se tournait vers le père:

—Quand je songe, monsieur, que vous avez à votre disposition un journal!... une tribune du haut de laquelle vous pourriez jeter au peuple, à pleines mains, des vérités qui le réveilleraient, qui lui donneraient conscience de ses droits et de sa force... et que vous n'en usez pas!

—Mais j'en use!... Que voulez-vous que je fasse de plus?

Aristide levait de grands bras vers le plafond.

—Ce que je veux que vous fassiez de plus? Mais des milliers de choses, monsieur!... Avez-vous jamais réfléchi à la merveilleuse puissance que représente un journal? Savez-vous bien tout ce qu'on peut soulever, avec ce levier incomparable?

Il était facile de deviner vers quel but tendaient les discours de l'incorrigible politiquailler. Néanmoins, M. Fonbaret fit semblant de ne pas comprendre, jusqu'au jour où Lépy lui dit enfin:

—Pourquoi, avec votre talent de parole, ne vous feriez-vous pas nommer député? Les élections ont lieu dans deux ans, et c'est plus qu'il n'en faut pour préparer les voies et faire campagne. M. Marin-Vèze ne se représente pas...

—Ah! mais permettez! interrompit Gabriel, M. Le Hussac se présente... Il le disait encore il y a huit jours.

—M. Le Hussac!... un réactionnaire... un exploiteur, un esprit fermé à toutes les idées nouvelles!... Ce serait une honte pour le pays s'il était élu!

Mais le maire de Clavières restait soucieux, quoiqu'il fût, au demeurant, plus flatté qu'il ne le voulait paraître.

—Le Hussac est mon ami,—prononça-t-il,—et je ne me porterais pas volontiers contre lui... Et puis, êtes-vous bien sûr que le peuple soit préparé à recevoir ces vérités qui doivent le réveiller, ainsi que vous le dites? Croyez-vous vos doctrines d'une application, je ne dis pas facile, mais seulement possible? Et ne craignez-vous pas de

déchaîner des tempêtes, en jetant aux masses des promesses irréalisables et des paroles qu'elles ne comprendront pas toujours ?

Mais M. Fonbaret disait cela par acquit de conscience et par un reste de timidité bourgeoise qui allait se désagrégant de plus en plus sous les fouguesux assauts d'Aristide. Au fond, il songeait qu'il ne ferait pas un plus mauvais député qu'un autre et que M. Marin-Vèze, lui-même, l'avait reconnu.

— Qu'importent les tempêtes ! — clamait Lepy de sa voix stridente — si, dans le ciel rasséréiné doit éclater enfin le soleil de la justice !

Toute cette phraséologie pour déclamatoire qu'elle fût, finissait par imprégner peu à peu le cerveau des deux Fonbaret. Gabriel, après s'être bourré l'esprit des auteurs qu'on lui indiquait, les servait en tranches aux lecteurs du "Réveil agricole, littéraire et politique", qui n'y comprenaient pas grand'chose.

Enfin, un beau jour, M. César Fonbaret prit à part Aristide et lui demanda s'il lui conviendrait d'abandonner son poste de maître répétiteur pour prendre la place de rédacteur en chef à son journal, qu'il désirait agrandir.

— J'ai beaucoup réfléchi, monsieur Lepy, à ce que vous m'avez répété bien souvent. Je crois qu'il y aurait, en effet, dans ce pays-ci, une place à prendre dans la politique... Ce pauvre Le Hussac est vraiment par trop rétrograde !... Mais il faut pour cela que le journal devienne quotidien et se jette résolument dans la bataille...

Cette proposition convenait de tout point à Aristide, qui avait fait tout ce qu'il fallait pour la faire éclore. Il l'accepta donc sans hésitation.

— La bataille ne m'effraie pas, monsieur, déclara-t-il. Dès demain, nous nous mettrons à l'oeuvre et je vous promets qu'aux élections prochaines vous serez député !... Pour commencer, nous allons changer le titre du journal, qui est trop incolore, et l'appeler l'"Eveil prochain", ce qui représente tout un

programme.

C'est ainsi que le pauvre "Réveil agricole" changea de nom pour la troisième fois en cette période troublée de son histoire.

V

Ce n'était pas sans une appréhension assez vive et un secret remords que M. César Fonbaret s'était décidé à entrer en lutte ouverte avec celui qu'il appelait naguère son ami. Mais les discours tentateurs de Lepy tombaient dans un terrain trop bien préparé et flattaient trop ses plus intimes désirs pour qu'il fit pendant longtemps la sourde oreille. Du jour au lendemain, l'amitié s'en alla, emportée comme un fétu par le souffle brûlant de l'ambition politique, et désormais, pour lui, Le Hussac ne fut plus que l'obstacle, qu'il fallait écarter à tout prix.

La lutte commença tout de suite, menée par Gabriel et surtout par Lepy, qui la conduisait en stratège habitué à ces sortes de manoeuvres. Chaque jour, des articles parurent, dénonçant les crimes du patronat et l'oppression capitaliste, affirmant aux travailleurs qu'ils étaient des esclaves et qu'il ne tenait cependant qu'à eux de voir leur condition changer, puisqu'ils étaient le nombre...

Cela ne formait encore que les préliminaires de la lutte. On se réservait pour plus tard de présenter M. César Fonbaret comme le seul homme du pays capable d'aller porter à la tribune française les revendications ouvrières. Quant à Le Hussac, on s'occuperait de le "démolir" dès qu'il poserait sa candidature.

Celui-ci n'attendit pas d'ailleurs d'être pris directement à partie pour demander des explications. Dès l'apparition du second numéro de l'"Eveil prochain", il en vint trouver le directeur.

— Mes compliments, mon cher Fonbaret ! Vous vous lancez donc maintenant dans la politique militante ?

Le maire de Clavières attendait cet assaut et tenait ses réponses toutes prêtes.

—Mon Dieu! mon cher Le Hussac, je ne vois pas bien ce que vous entendez par cette phrase... Si vous voulez dire que j'ai agrandi mon journal, et que j'y traite maintenant de questions un peu plus intéressantes que le prix des veaux et le cours des céréales... oui, je vous l'acorde, je me lance dans la politique militante!

—Mais savez-vous bien que c'est du socialisme que vous faites, et du plus dangereux?

—C'est bien possible!... Vous y voyez quelque inconvénient?

Commencée sur ce ton, la conversation ne pouvait aller bien loin, d'autant plus que la patience n'était point la qualité dominante du châtelain de Heurtecomble.

—Des inconvénients? Soyez certain que j'en vois quelques-uns, que vous n'apercevez probablement pas vous-même; — répondit-il avec hauteur; — mais là n'est pas la question pour le moment... Votre journal heurte non seulement des opinions qui me sont chères, mais aussi des intérêts que j'ai le devoir de défendre. Vous savez parfaitement qu'en excitant les ouvriers à la révolte, vous préparez aux patrons, obligés de lutter contre une concurrence de plus en plus âpre, des embarras terribles. En acceptez-vous la responsabilité?

—Pleine et entière! —répondit Fonbaret.—Cela me désole, Le Hussac, de vous faire de la peine, mais je considère comme un devoir, moi aussi, d'apporter un peu de justice aux opprimés et d'aide aux malheureux.

—En leur donnant des espérances irréalisables!

—En leur apprenant leurs droits!

—Vous semez le vent!... Prenez garde, Fonbaret!

—Je ne crains pas la tempête!

Les deux hommes se séparèrent, sans se tendre la main.

Ceci se passait à peu près vers le

temps où le lieutenant Robert Fonbaret débarquait à Dakar pour entreprendre sa seconde campagne. Il se disait que, cette fois, cette absence était la dernière, et que, dans trois ans, Lucie Le Hussac serait sa femme.

Le pauvre garçon ne se doutait guère que chacun des jours de ces trois années allait creuser plus profond et plus large le fossé qui le séparait de son amie.

Il l'apprit dès son retour. Comme il demandait à son père des nouvelles des Le Hussac :

—Je ne les vois plus,—lui répondit-il brusquement.

Et comme Robert devenait très pâle, M. Fonbaret comprit que cette rupture brisait chez son fils autre chose qu'une amitié d'enfance. Mais il ne voulut pas s'arrêter à cette idée et tint à s'expliquer une fois pour toutes.

—Vois-tu, mon ami, moi qui me trompe rarement sur la valeur d'un homme, je reconnais que je m'étais trompé du tout au tout sur Le Hussac. Dès que j'ai voulu donner à mon journal un peu plus d'extension et mettre au jour des idées que son égoïsme l'empêche de comprendre, il s'est dressé devant moi et a cherché à m'imposer silence... M'imposer silence, à moi!... Je l'ai reçu de belle façon, comme tu peux le croire, et il n'y est pas revenu. Seulement, depuis, il ne décolère pas, et me fait insulter dans le journal du chef-lieu, qui est à sa dévotion. Tout est fini entre nous. Tu feras donc bien de renoncer à toute visite à Heurtecomble, où tu serais probablement mal accueilli.

Le coup était tellement rude et inattendu que Robert avait baissé la tête, sans répondre, sentant de grosses larmes monter à ses yeux. Mais une révolte le secoua.

—Savez-vous bien, mon père, que c'est à tout le bonheur de ma vie que vous me demandez de renoncer?

M. Fonbaret feignit la surprise.

—Au bonheur de ta vie?

—Pourquoi faire l'ignorant ? dit

Robert avec amertume. Vous savez bien que j'aime Mlle Le Hussac, et non seulement vous ne m'avez jamais dit que vous désapprouviez cet amour, mais vous avez même semblé l'encourager autrefois. Dans toutes les lettres que je vous écrivais de là-bas, je vous parlais d'elle... Vous m'avez répondu d'abord... Ensuite, oui, vous m'avez parlé d'autre chose... Evidemment, j'aurais dû me douter de ce qui arrive... Mais qui eût pu supposer cela? Ainsi, continua le jeune homme en s'animant, pour je ne sais quelle misérable question d'ambition ou d'amour-propre, vous voilà prêt à me sacrifier, à m'écarter comme un chien importun, à marcher sur moi comme sur une bête qui vous barre le chemin, et qu'on écrase!...

M. Fonbaret fronça les sourcils et dressa un front plein d'orgueil.

—Je n'ai jamais reçu de leçons de personne, Robert, et je ne commencerai pas par toi... Je te donne ma parole que j'ignorais l'étendue de tes sentiments pour la fille de M. Le Hussac. Mais, l'eussé-je connue, que j'aurais probablement agi de même, dans la pleine conscience des devoirs que ma situation m'impose. Et ce qui est fait est fait... Tu m'obligeras en ne revenant plus désormais sur ce chapitre.

—Je vous supplie de réfléchir, mon père... Cela ne peut pas être votre dernier mot!

—Si!... Le Hussac, qui a été de tout temps mon obligé, s'est conduit envers moi de façon indigne, et il aura la leçon qu'il mérite. J'ai déjà commencé à la lui donner; tu penses bien que je ne vais pas me laisser arrêter en chemin par une amourette... Chagrin d'amour ne dure qu'un moment, mon garçon!... Tu me remercieras plus tard de t'avoir empêché de faire une bêtise.

De nouveau, Robert courba la tête. Il avait grandi dans le respect de ce père, qu'il ne s'était jamais permis de juger. Il l'admirait presque, en cet instant, d'être aussi fort, aussi impassible, tellement au-dessus des ordinai-

res sentiments humains. Tristement, il imposa silence à son pauvre cœur déchiré.

Et le premier mois de son congé, de ce congé qu'il avait rêvé tout plein d'exquises tendresses, s'était écoulé morne et lent, dans la conviction sans cesse accrue de l'irréparable,— jusqu'au jour où le hasard d'une promenade à bicyclette l'avait fait passer par les carrières de Heurtecombe, où il avait rencontré le sourire lumineux de Lucie, tout plein de souvenirs et d'espoir.

VI

Depuis une semaine, Martin Vorard et deux autres ouvriers travaillaient, dans la partie la plus reculée des carrières souterraines, à déblayer et à élargir un boyau récemment découvert, qu'un éboulement obstruait.

L'opération, d'abord facile, s'était trouvée arrêtée tout à coup par la présence d'un bloc énorme, dont il n'était possible de venir à bout qu'en le faisant sauter. Deux trous de mine avaient déjà été creusés et remplis de cartouches de dynamite; le Cheval, accroupi, procédait au bourrage d'un troisième, tandis que ses compagnons préparaient les mèches.

—V'là le Leborg! fit à mi-voix le père Pachou, l'un des ouvriers. Cache ta bouffarde, Vorard!

Le Cheval fit vivement disparaître dans sa poche la courte pipe de terre qu'il fumait, en dépit des règlements, mais l'ingénieur, qui arrivait d'un pas rapide, avait vu le geste.

—On fume, ici?

Les ouvriers se regardèrent de l'air le plus innocent du monde. Le Cheval s'était remis à son travail.

—Que je vous y repince! dit l'ingénieur, et vous aurez de mes nouvelles... Et puis, que vois-je?... C'est avec cela que vous faites votre bourrage!... avec une barre à mine en acier! Vous sa-

vez parfaitement que cela est défendu, et que vous ne devez vous servir que de bourrois en bois. Je vous mets à l'amende!

—Ah non! zut! cria le Cheval en se redressant. S'esquinter le tempérament toute la journée, et s'voir rogner encore les quéques sous qu'on gagne... Ça n'peut pas marcher comme ça!

—Ça marchera tout de même, mon garçon, et je vous conseille, dans votre intérêt, d'être plus poli... Combien avez-vous de cartouches là-dedans?

L'un des carriers allait répondre, mais Vorard le devança:

—Quinze... cinq par coup, fit-il.

—C'est bien! dit Leborg après avoir consulté le carnet qu'il tenait à la main. Et que ce soit la dernière fois, n'est-ce pas, que je vous voie prendre un outil en acier pour bourrer... Vous tenez donc à vous faire sauter?... Après cela, je sais bien qu'on n'en meurt pas toujours, et qu'une bonne petite pension, qui vous fait vivre sans rien faire, n'est pas à dédaigner!

Il s'éloigna avec un ricanement et un haussement d'épaules, suivi par les regards lourds de haine des trois hommes. Chacune de ses tournées parmi les chantiers ou dans les galeries était ainsi marquée par une grêle d'observations et de reproches, souvent justes, mais toujours faits sur ce ton méprisant qui exaspérait les ouvriers.

—Pourquoi as-tu dit qu'y avait cinq cartouches dans les trous, puisqu'y en a que quatre?—interrogea le plus jeune des compagnons, nommé Ferrand, qui venait d'être libéré du service militaire et n'était employé aux carrières que depuis peu de temps.

—Si on te l'demande, tu diras que tu n'en sais rien!—répondit l'hercule. —D'abord, y en a cinq, pas une de moins... C'est moi, l'Cheval, qui te l'dis... et v'là l'père Pachou qui dit comme moi... Pas vrai, Pachou?

—Pour sûr!—se hâta de répondre le vieux en clignant son oeil unique, qui luisait étrangement dans un visage couvert de barbe jaunâtre,—quinze car-

touches, qu'on a touchées vers le contremaître. Le Leborg, qu'est un malin, a vérifié sur son carnet, ainsi!...

Ferrand eut un geste d'insouciance.

—Après tout, ça m'est égal!—murmura-t-il.

Et, comme il était chargé de la mise du feu, il réunit les trois mèches et noua à leur jonction le long cordeau nommé "bickford", qui brûle lentement et permet de se retirer hors de la zone de l'explosion.

Cinq minutes plus tard, trois détonations sourdes et profondes, si rapprochées qu'elles n'en firent qu'une, ébranlaient les échos des galeries. Et les ouvriers, en s'approchant, virent le bloc énorme fendu du haut en bas, et diminué de moitié. Quelques pesées de levier achevèrent l'oeuvre de la dynamite; le rocher se désagrégea, laissant le passage libre.

—De la besogne bien faite!—dit Pachou,—ça travaille tout de même rudement mieux que la poudre... Et maintenant, les gars, m'est avis qu'y n'est pas loin d' quatre heures, et qu'on pourrait s'en aller casser la croûte à la cantine.

Mais, par extraordinaire, l'hercule ne se rallia point à cette proposition.

—Allez-y tout seuls. Moi, j'vas en griller une ici en vous attendant.

—T'as pas soif donc?

—Non.

Les deux hommes savaient que le Cheval n'aimait pas qu'on le questionnât trop; ils s'éloignèrent sans en demander davantage.

Vorard écouta le bruit de leurs pas pesants diminuer et s'éteindre peu à peu sous la sonorité des voûtes. Certain alors qu'il était seul, il quitta le chantier à son tour et revint dans la galerie principale; mais, au lieu de se diriger à gauche, du côté de la sortie, il tourna à droite et s'enfonça dans le dédale des vieilles carrières. Il y régnait une obscurité presque complète, combattue seulement, de loin en loin, par la lueur vague d'un "puisard" percé au travers de la voûte des roches.

Mais le Cheval semblait connaître à fond son chemin; après quelques instants de marche rapide, coupée d'arrêts prudents, pendant lesquels il retenait son souffle et écoutait si nul pas ne répondait au sien, il arriva à un certain pilier, auprès duquel il s'arrêta. Une dernière fois, il prêta l'oreille... Aucun bruit. Cette partie de l'exploitation était d'ailleurs tout à fait déserte, et les quelques équipes qui auraient pu s'y trouver devaient être, à cette heure-ci, parties pour les cantines.

Le pilier près duquel se tenait Vorard ressemblait à tous ceux qui, de vingt mètres en vingt mètres, étayaient la voûte. C'était un massif assemblage de moellons mal équarris, reliés par une maçonnerie grossière. Cependant, le carrier, sans hésitation, introduisit sa large main dans un joint qu'il trouva à un mètre du sol, et tira à lui. Deux pierres tombèrent, démasquant un trou béant qui communiquait avec une sorte de chambre ménagée à l'intérieur du pilier.

Le Cheval passa son bras par l'ouverture et sentit un amas d'objets métalliques dont la chambre était plus qu'à moitié pleine. Il eut un grognement satisfait.

—Allons! ça se remplit!... Les copains n'ont pas perdu leur temps non plus...

Les "copains" de Vorard n'avaient pas perdu leur temps, en effet. Suivant ses conseils, ils avaient réuni dans cette cachette, depuis deux ans, patiemment, au jour le jour, toute la dynamite qu'ils avaient pu détourner d'une façon ou d'une autre. Il y avait là certainement plus d'un millier de cartouches, de quoi faire sauter dix maisons.

—Ça servira un jour ou l'autre, — avait dit le Cheval, — quand on aura à causer sérieusement avec le "singe".

Fouillant dans sa poche, il en tira les trois cartouches qu'il avait sous-traites dans l'après-midi et les joignit aux autres. Puis il replaça les moellons dans leur alvéole, et regagna tran-

quillement son chantier.

Pachou et Ferrand y étaient revenus depuis un instant et avaient repris leur travail de déblaiement, sans l'attendre. A mesure qu'il s'avancait dans le boyau, dont sa tête, par endroits, frôlait la voûte, il distinguait leurs silhouettes maigres et noires, fantastiquement éclairées par le reflet de deux lanternes suspendues à la paroi.

—Déjà fini, ce casse-croûte?

—Joli, le casse-croûte! — dit Ferrand en se redressant. — Comme nous arrivions dehors, le contremaître nous a fait savoir qu'on n'avait plus maintenant qu'un quart d'heure le soir et une demi-heure le matin pour aller aux cantines. Alors, qu'est-ce que tu veux? on est revenu...

—Un quart d'heure!... Mais ceux qui travaillent dans les galeries?

—Comme les autres. Qu'on soit dans les galeries ou au découvert, ou à la taille, ça sera la même chose... autant dire que le casse-croûte est supprimé, quoi!... Ceux qui n'auront pas le temps d'aller à la cantine apporteront leur bouteille dans leur poche, qu'ils ont dit.

—Et personne n'a réclamé?

—Qu'est-ce que tu veux qu'on réclame! Quand on n'est pas les plus forts, y a qu'à s'soumettre... Y paraît tout d'même que les "masques" veulent faire du bruit.

—Et ils auront raison! — s'écria l'hercule, — et j'marche avec eux tant qu'on voudra! Des costeaux, les éra-seurs de cailloux! Tandis qu'avec des gnolles comme toi—oui, parfaitement, Ferrand, c'est à toi que j'parle—avec des gnolles de ta trempe, y aurait plus qu'à baisser la tête et à tendre le dos aux coups de botte!

Ferrand ne répondit rien, craignant sans doute de déchaîner la colère de son terrible compagnon. Et ils reprirent silencieusement leur travail.

—Où qu'ça mène, ce boyau? — demanda tout à coup le Cheval.

Le père Pachou, à qui il s'adressait, eut un geste vague.

—Est-ce qu'on sait?... au diable, dans la montagne...

Mais, comme Ferrand s'éloignait pour aller chercher quelque outil, il se pencha à l'oreille de l'hercule.

—Ce boyau?... y mène tout droit contre les caves du château, mon fils! Si qu'équ'fois t'avais envie d'les visiter, t'aurais qu'à percer un mur.

Le Cheval agrippa brusquement le bras du vieux.

—T'es sûr de c'que tu dis là, Pachou?

—Un peu, oui. Y a quarante ans, mon fils, que j'circule là-dedans, moi, et j'te répons que j'connais les vieilles galeries mieux que l'ingénieur.

—Mais alors, il est capable de faire reboucher le passage.

—Possible!... Y aura alors deux murs à percer au lieu d'un, voilà tout.

—Et tu dis qu'on arrive contre les caves du château?

—Tout contre.

—Nom de...

Ferrand revenait à ce moment même. Comme le Cheval se méfiait un peu de lui, il étouffa l'énorme juron de joie que venait de lui arracher la révélation du père Pachou.

VII

En sortant des galeries, l'ingénieur Lebort avait continué la tournée d'inspection qu'il faisait tous les jours, à des heures différentes, à travers l'exploitation.

Partout, il avait marqué son passage par des observations dures, des reproches et des amendes, et partout l'avait suivi le sillage de haine qu'il soulevait comme à plaisir.

Lorsque, à quatre heures du soir, fut connue la décision qui fixait à une demi-heure seulement le repos de l'après-midi, une flambe de colère courut sur les chantiers.

Jusqu'alors, malgré les efforts du syndicat présidé par Vorard, et les

excitations quotidiennes de l'«Eveil prochain», la grosse majorité des carriers était restée calme. Ils gagnaient, en réalité d'assez bonnes journées. Certes, M. Le Hussac était un patron sévère et peu abordable, qui maintenait chez tous une discipline de fer, aggravée encore par Lebort, et certains autres, qui croyaient lui plaire en agissant ainsi. Cependant on savait que de la bonté se cachait sous sa raideur : quand, par hasard, une réclamation lui parvenait, il la tranchait toujours dans le sens de la justice. Il avait créé un hôpital pour les ouvriers malades, une école pour les enfants, des cours du soir pour les adultes, des «coopératives» pour les ménages. C'était une chose connue aussi que sa femme et sa fille passaient le meilleur de leur temps dans les maisons pauvres. Tout cela lui conservait des partisans nombreux, que l'épithète de «jaunes», dont les gratifiaient les mécontents, n'émouvait pas outre mesure.

Mais, ce jour-là, tous les ouvriers, sans exception, s'étaient sentis touchés au vif, dans une de leurs habitudes les plus chères. Le casse-croûte d'une heure de durée—de huit à neuf le matin, et de quatre à cinq le soir—est une tradition chez les carriers, et cette tradition avait toujours été respectée à Heurtecombe. Pourquoi donc, maintenant, venait-on brutalement la leur supprimer?

La journée finie, les équipes s'arrêtèrent une à une au carrefour Béquet, au lieu de regagner le village. Sur les marches de la fontaine plantée au centre, qui formait une sorte de tribune, des hommes péroraient avec de grands gestes et des éclats de voix furieux. Bientôt, on vit, au-dessus des têtes, apparaître les épaules du Cheval, et sa voix roula sur l'auditoire sans cesse accru, le secoua, lui arracha des cris de colère.

—C'est bien fait! On n'a que ce qu'on mérite. Pourquoi se gênaient-ils, les exploités, puisque le peuple est assez bête pour se laisser faire?

Nous sommes ici des centaines qui faisons les mariolles, qui croyons avoir du sang sous la peau, et qui ne savons que dire merci quand on nous crache à la figure... Et vous n'avez pas honte? Et vous allez continuer à tendre le cou au collier de misère? Vous laisserez les Le Hussac, les Lebort et toute leur clique vous voler vos pauvres heures de repos et vous faire trimer toute la journée comme des esclaves, sans vous donner même le temps de boire un coup?

—Non! non! criaient des voix furieuses.

Et Vorard tonnait :

— Etes-vous content, les jaunes ? C'est à cause de vous que nous en sommes là! Si le patron nous fait passer par où il veut, c'est à cause de vous ! S'il s'assoit sur toutes nos réclamations, c'est à cause de vous!... Et il serait rudement bête de faire autrement, puisque entre frères de misère on n'arrive même pas à s'entendre!

Des cris nouveaux s'élevèrent :

—Il a raison!... Bravo!... T'as raison, le Cheval!... Dis-nous ce qu'on doit faire.

Le vieux Pachou escalada les marches de la fontaine et leva la main pour demander le silence.

—Ecoutez-moi tous. J'vas vous l'dire, moi, ce qu'on doit faire. Vous m'connaissez: j'suis l'père Pachou, le plus ancien des carrières. Dans l'temps, j'avais mes deux yeux, mais j'en ai eu un d'brûlé dans un coup d'mine... J'avais aussi un garçon, un beau gars solide; il a été écrasé dans la galerie Saint-Antoine, l'jour qu'elle s'est écroulée... Maintenant, j'suis tout seul, et faudra qu'j'aille bientôt crever à l'hôpital... Oh! j'sais bien que m'sieu Le Hussac me donnera vingt sous par jour, mais ça n'me rendra ni mon pauv'garçon, ni mon oeil qu'a été brûlé...

Le silence s'était fait parmi les ouvriers, dont la foule emplissait maintenant la petite place et débordait dans les champs voisins. Tous tendaient le cou et levaient la tête, dans une attitude d'attention farouche, vers le vieux

carrier qui disait l'éternelle plainte de leur misère.

—Oui, c' qu'il faut faire, l'père Pachou va vous l'dire, continua-t-il en mettant la main sur l'épaule du Cheval qui se tenait, les bras croisés, au pied des marches. En voilà un qu'vous connaissez aussi, qui s'appelle Martin Vorard, et qui en sait plus long à lui tout seul que vous tous ensemble. Celui-là, c'est un rude, on peut se fier à lui, il nous fera rendre justice. Mais faut qu'il nous sente derrière lui, tous tant que nous sommes, vous comprenez?... Et voilà c'que j'voulais vous dire: plus de "jaunes"! Le syndicat ne compte encore que le tiers des ouvriers, faut qu'demain il les compte tous!... Alors, ça marchera, hein, Vorard?

De sa place, Vorard répondit :

—Ce jour-là, ça marchera, oui, je m'en charge!... Et si ça n'est pas de bon gré, ça sera de force!

Des bravos éclatèrent.

—Vive le syndicat!... Vive le Cheval!

—Vivent les rouges! hurla Vorard.

—Vivent les rouges! répétèrent les carriers dans une immense clameur, que les échos se renvoyèrent.

—Qu'ont-ils donc à crier ainsi? demanda M. Le Hussac, qui, assis dans son cabinet de travail, près d'une fenêtre ouverte, écoutait le rapport de son ingénieur.

—Oh! quelques bandes de "masques" qui s'amusement, répondit négligemment Lebort... Je vous disais donc, monsieur, que j'ai réduit légèrement la durée des casse-croûte, qui se prolongeaient de façon vraiment abusive.

—Cela n'a aucune importance! dit M. Le Hussac.

VIII

Parmi les nombreuses lettres constituant le courrier matinal de l'"Eveil".

M. Aristide Lepy en remarqua une dont la suscription, tracée d'une grosse écriture maladroite, révélait une main peu habituée à manier la plume. Il l'ouvrit avec une certaine curiosité, et son visage s'éclaira dès les premières lignes.

— Citoyen rédacteur, vous vous êtes montré jusqu'à présent un vrai défenseur des ouvriers. C'est pourquoi nous venons vous faire connaître une nouvelle persécution patronale, qui vous montrera bien quel cas M. Le Hussac fait de ceux qui l'enrichissent de leurs sueurs..."

Suivait le récit de l'incident des casse-croûte, raconté en phrases ronflantes de réunion publique, et qualifié "d'attentat aux droits les plus sacrés du travailleur". Cela était signé Martin Vorard, président du syndicat des carriers de Heurtecombe.

Le rédacteur en chef poussa une exclamation de triomphe.

— Enfin! nous le tenons. le "Châtelain"!

Cette histoire arrivait fort à propos, en effet, pour permettre à M. César de reprendre barre sur son adversaire, moins facile à "démolir" qu'on ne l'avait cru tout d'abord. Malgré la campagne violente menée par l'"Eveil", Aristide Lepy savait, de source sûre, que la bonne moitié encore des carriers voterait probablement pour le Hussac. Or, si cela se produisait, c'était la défaite certaine, car il résultait d'un pointage méticuleux des voix de l'arrondissement que le maire de Clavières ne pouvait compter, en tout état de cause, que sur une majorité de quelques centaines d'électeurs. Les voix des carriers de Heurtecombe étaient donc l'appoint nécessaire, le gros poids qui devait irrésistiblement entraîner la balance. Et Lepy avait trop la connaissance de l'"âme des foules" pour ne pas sentir que l'incident dont il venait de lire le récit, quelque minime qu'il fût d'apparence, allait enlever au châtelain la presque totalité de ses partisans.

— Enfoncé, l'exploiteur! s'écria-t-il à voix haute.

— Qu'avez-vous donc à parler ainsi tout seul? demanda Gabriel Fonbaret, qui venait d'entrer.

— Bonjour, monsieur Gabriel!... Je chante le "De profundis" de Le Hussac.

— Il est mort?

— Il n'en vaut guère mieux. Lisez!

— Evidemment, — fit Gabriel après avoir pris connaissance de la lettre de Vorard, — notre adversaire me paraît avoir commis une grosse maladresse... mais je ne vois pas...

— Vous ne voyez pas, mon cher ami? C'est que vous connaissez mal les hommes. Cela n'a l'air de rien, n'est-ce pas, cette réduction des heures de casse-croûte? C'est pourtant à ces petites vexations-là que les ouvriers sont le plus sensibles. Je vais leur confectionner pour demain un article de tête... dont vous me direz des nouvelles! — Et je veux qu'avant trois jours, tous les carriers fassent partie du Syndicat rouge!

— Et après?

— Après? Mais c'est la nomination assurée de votre père, tout simplement!... Un syndicat, cela vote comme un seul homme. Et celui-là, je vous en répons, ne votera pas pour Le Hussac.

Le jeune homme s'était assis en face d'Aristide et avait posé son menton dans sa main.

— Oui... peut-être! — dit-il, pensif. — Quelle abominable chose, tout de même, que cette exploitation de l'ouvrier par le patron, cette mainmise brutale sur la liberté de milliers d'êtres, dont le seul crime a été de naître pauvres!... Leur marchander une heure de repas, à eux qui travaillent du lever au coucher du soleil!... Décidément, ce Le Hussac est une rude canaille!

— Bravo! c'est précisément ce que je vais leur dire. Tenez! vous devriez faire mon article...

— Non! faites-le, — répondit Gabriel

sans quitter son attitude songeuse.— Savez-vous à quoi je pense, monsieur Lepy? Je pense que notre devoir immédiat serait d'aller nous-même à ces hommes, de mettre à leur disposition notre argent, notre intelligence, notre parole... et de les faire se révolter, en nous mettant, au besoin, à leur tête...

—Lisez Tolstoï!...—dit Lepy avec un sourire.

Il trouvait que le jeune homme s'emballait décidément trop et n'était pas fâché de le lui faire comprendre. Mais Gabriel se dressa brusquement, pâle de colère.

—Vous raillez? s'écria-t-il. N'est-ce pas vous, cependant, qui disiez autrefois: "La souffrance humaine est infinie... Les hommes ont besoin de pain... La société vermoulue craque de toutes parts?"

—Et je le dis toujours, mais...

—Mais vous ne le pensez plus, n'est-ce pas? Ou plutôt, si vous le pensez encore, vous trouvez commode de vous en tenir là et de la proclamer du fond de ce fauteuil, en dégustant un bon cigare... Vous n'êtes donc qu'un faiseur de phrases?

Il sortit d'une pièce, sur ce mot lancé en injure à celui qu'il avait jusque alors considéré comme un maître. Et toute sa mince personne redressée, sa tête au profil aigu rejetée en arrière, affirmaient une résolution exaltée qui stupéfia Aristide.

—Farceur ou naïf? se demanda-t-il en laissant tomber la cendre de son cigare,—les deux probablement. A moins que le jeune homme ne songe sérieusement à "tolstoïser" et à porter aux arracheurs de cailloux son éloquence et sa galette... Ça, pour le coup ce serait trop drôle!

Il sourit un moment à cette idée, qui lui paraissait le comble de la démen- ce; puis, haussant les épaules, il essuya les verres de son binocle et se mit à écrire son article.

Quelque invraisemblable cependant que la chose pût paraître à ce bon sceptique d'Aristide, elle était vraie. Les

idées qu'il avait semées d'une main insouciant avaient trouvé dans le cerveau de son élève un terrain propice, où elles avaient germé puissamment. C'était bien dans la plénitude de sa conviction que celui-ci avait jeté à Lepy son apostrophe indignée, et il brûlait du désir d'apporter à la cause populaire une énergie qui ne s'était dépensée jusqu'alors qu'en effets de rhétorique, et qu'il s'était juré d'employer mieux.

Le journaliste écrivait les dernières lignes de son article quand M. César Fonbaret fit, dans le bureau de rédaction, sa majestueuse entrée coutumière. Mais, contre son habitude, il prit à peine le temps de serrer la main de "son cher rédacteur en chef", et n'écouta que d'une oreille distraite ses renseignements sur le courrier du matin.

— Dites-moi, Lepy, interrompit-il, vous avez vu Gabriel tout à l'heure?

—Oui, monsieur.

—Vous n'avez pas eu une discussion avec lui?

—Une discussion... pas précisément. Monsieur votre fils m'a soumis, avec une certaine âpreté, des idées que je me suis permis de trouver bizarres...

—Qui sont?

—D'aller parmi les ouvriers, de se mêler à eux, de leur offrir le secours de son argent et de sa parole...

—C'est cela même... je viens de le rencontrer il y a un instant, et il m'a tenu des propos analogues. Que pensez-vous de cela, Lepy?

—Mon Dieu! monsieur, je pense que c'est au moins inutile. Maintenant que les carriers, grâce à nos conseils, ont ouvert les yeux sur les abus dont ils sont victimes, maintenant que nous leur avons montré où étaient leurs intérêts véritables, il me semble que nous avons rempli notre devoir... tout notre devoir... Car, enfin, nous sommes, nous, des semeurs d'idées...

—Parfaitement!—dit M. César, que l'expression enchantait,—des semeurs d'idées... C'est tout à fait cela!

—Et je ne vois pas du tout la nécessité d'aller au milieu d'eux jouer un rôle ridicule... D'autant plus que votre élection est maintenant à peu près assurée, grâce à la récente gaffe de votre adversaire.

—Comment cela ?

Aristide Lepy lut son article à M. César et lui expliqua que cet incident, convenablement présenté, devait enlever à Le Hussac les dernières voix sur lesquelles il pouvait compter encore. Cette nouvelle inonda de joie l'âme ambitieuse du maire de Clavières.

Mais son esprit, par une pente naturelle, revint bientôt à ce fils qui risquait de le compromettre en quelque absurde équipée.

—Alors, vous pensez, mon cher Lepy, que je dois interdire à Gabriel...

—N'interdisez rien, monsieur, si vous voulez m'en croire. Cela n'aurait pour résultat, j'en ai peur, que d'affermir votre fils dans sa résolution... Et, au fond, que peut-il faire ?

—Peu de chose, évidemment ! Il me parlait tout à l'heure d'aller au peuple, de partager ses luttes et ses souffrances... tout cela est bien vague.

—Du Tolstoï mal digéré, je le lui ai dit à lui-même. Le temps et l'expérience le calmeront.

—Je l'espère. D'ailleurs, après les élections, nous cessons la campagne. Vous vous doutez bien, mon cher Lepy, que je n'ai personnellement aucune raison d'en vouloir à ce malheureux Le Hussac.

—Bien entendu ! fit gravement Aristide. Et il vous restera, avec le succès, l'honneur d'avoir fait entendre des vérités fécondes.

IX

L'article de tête que l'"Eveil" publia le lendemain, sous le titre : "Un nouvel acte de despotisme du tyran de Heurtecombe", fit sur les carriers une impression considérable. Aristide s'était surpassé ; jamais encore il n'avait trouvé d'accents aussi indignes, de

phrases aussi pathétiques, d'objurgations aussi véhémentes.

Et cela finissait par un beau cri de colère :

"Ne comprendrez-vous donc jamais, travailleurs, mes frères, que vous êtes le nombre et qu'il vous suffirait de vouloir, de vouloir fermement, pour vous émanciper et prendre la part de soleil à laquelle vous avez droit ? O vieux lion populaire, ne relèveras-tu donc jamais ta face terrible ? Laisseras-tu d'infâmes insectes se gorger de ton sang, quand il suffirait d'un seul coup de ta large patte pour les écraser ? C'est toi qui produis tout, et tu n'as rien ! C'est toi qui crées la richesse, et tu laisses d'autres en jouir à ta place, tandis que tu meurs de faim !"

Quand il lut ces phrases, M. César Fonbaret laissa voir un peu d'inquiétude.

—Mais c'est presque un appel à l'émeute...

—Mais non, mais non ! fit Lepy avec un peu d'impatience. Voici trois ans bientôt que nous leur prêchons l'évangile socialiste, et nous ne sommes pas même encore arrivés à les faire se syndiquer. Il faut forcer la note, devenir moins nuageux. Voulez-vous être élu, oui ou non ?... alors, laissez-moi faire.

M. Fonbaret laissa faire. L'article eut le succès qu'en attendait Lepy : le lendemain de son apparition, tous les carriers étaient entrés dans le syndicat rouge.

Et, huit jours plus tard, lors d'une réunion présidée par Vorard, M. César Fonbaret était proclamé le seul candidat des ouvriers, et une adresse lui était envoyée, au nom des six cents électeurs de Heurtecombe, le priant de poser sa candidature aux prochaines élections législatives. C'était désormais le succès assuré, mathématique et indiscutable.

—Braves gens ! dit M. César attendri ; ils me récompensent magnifiquement du peu de bien que j'ai essayé de leur faire !

Son coeur débordait. Député! Il allait donc enfin paraître sur une scène digne de lui! Qui donc, désormais, pourrait arrêter son victorieux essor?

—Eh bien! Robert, es-tu content? demanda-t-il le lendemain à son fils aîné, en se mettant à table pour le déjeuner du matin.

—Comment ne le serais-je pas, mon père? Vous voici, je pense, au comble de vos vœux?

—Je l'avoue, fit M. Fonbaret avec bonhomie, quoique, tout de même, il faille attendre, pour se réjouir complètement, que mon élection soit chose faite... Mais où est donc ton frère?

Depuis quelque temps, ce repas matinal était le seul moment de la journée qui rassemblât un peu intimement le père et les deux fils. Chacun des trois hommes s'en allait ensuite de son côté, mangeait et rentrait à des heures différentes, et bien souvent ne voyait les autres que le lendemain. Triste vie dispersée dont le lien était rompu, foyer désert où manquait la gardienne...

—Je crois que Gabriel ne viendra pas ce matin, dit le lieutenant; je l'ai rencontré tout à l'heure à deux kilomètres d'ici, se dirigeant vers Heurtecombe.

—Encore!... Que t'a-t-il dit?

—Peu de chose... qu'il était pressé... qu'il faisait ce matin une conférence au syndicat...

—Ce sera la troisième depuis huit jours... Ah çà! pourrais-tu me dire, Robert, à quoi ton frère veut en venir?

L'officier haussa imperceptiblement les épaules.

—Comment voulez-vous que je le sache? Depuis mon retour ici je me suis tenu, vous le savez, tout à fait en dehors des questions politiques qui vous passionnent l'un et l'autre.

—Trop en dehors, à mon avis. Un militaire, sous le prétexte un peu puéril qu'il n'est pas électeur, ne doit pas se désintéresser d'une façon aussi absolue des grands problèmes sociaux qui sont en ce moment à l'ordre du jour.

—Qui vous dit que je m'en désintéresse?

—Mois toi-même, sinon explicitement, du moins par ta façon d'agir, par le silence dans lequel tu t'es renfermé chaque fois qu'il nous est arrivé d'aborder avec ton frère le terrain politique... Sais-tu bien que je n'ai pas été loin de voir là, de ta part, une sorte de blâme?

La voix de l'officier devint grave.

—Je ne me suis jamais permis de vous juger, mon père.

—Oui, je le crois et je t'en remercie. Mais enfin, tu n'es plus un enfant. A vingt-sept ans, on raisonne, on a des idées faites, on admet certaines théories, on en réprovoque d'autres... Voyons! Robert, réponds-moi bien franchement; les idées que j'ai l'intention de défendre à la Chambre ne sont pas les tiennes?

Il y avait longtemps que M. Fonbaret se promettait de poser, sous cette forme directe, cette question à son fils aîné, car, depuis son retour, celui-ci semblait avoir pris à tâche d'esquiver toute conversation touchant ce chapitre. Mais, cette fois-ci, l'interrogation était trop précise pour que Robert pût l'éluder... Une rougeur monta à ses joues, sous le hâle.

—Eh bien! non, mon père, fit-il résolument, ces idées ne sont pas les miennes. Pourquoi m'avoir obligé à vous le dire? Cela ne peut avoir pour vous aucune importance.

—Tu te trompes, mon ami, je te crois un jugement très droit et très sûr, et, si je ne t'ai pas tenu plus complètement au courant de mes projets, c'est que, d'abord, quand tu es revenu, il était trop tard pour y rien changer, et qu'ensuite tu ne m'en as guère donné l'occasion. Elle se présente aujourd'hui, j'en suis content. Parlons donc à coeur ouvert... Ainsi, tu ne m'approuves pas d'avoir pris en mains la cause ouvrière?

—Ai-je dit cela? s'écria Robert, s'animant tout à coup. Ce serait alors le contraire de ma pensée. Nul plus que

moi n'a l'amour des petits et des faibles, et mes soldats le savaient bien, lorsqu'ils venaient, dans la brousse, me raconter leurs peines et me lire les lettres qu'ils recevaient de France!... C'étaient des paysans et des ouvriers aussi, ceux-là... Vous ne savez donc pas que c'est justement à vivre avec eux, tout près d'eux, comme je l'ai fait depuis sept ans, qu'on apprend à les aimer?

—Eh bien!... alors?

—Alors, vous, mon père, vous les aimez mal. Ce n'est pas en appelant l'attention de l'homme sur sa souffrance qu'on l'en guérit, ce n'est pas en lui prêchant la haine qu'on le rend plus heureux. Je sais bien qu'il y a beaucoup de misères d'un côté, et beaucoup de superflu de l'autre, mais croyez-vous qu'il puisse jamais en être autrement?

—Certes, oui! je le crois. Rien n'empêche, en tout cas, d'essayer, par des lois de progrès, d'améliorer cet état de choses. Quel mal vois-tu à cela? N'est-ce pas un noble but?

—Ce n'est pas le but que je discute, mais les moyens que vous employez pour y arriver... Ces appels aux passions mauvaises, ces promesses, que vous êtes le premier à savoir irréalisables...

M. César, qui était, ce matin-là, de la meilleure humeur du monde, accueillit ces mots par un rire sonore.

—Comment, mon pauvre ami, tu en es encore là? Mais tout ça, comprends donc, c'est de la phraséologie électorale! Ces exagérations, ces promesses, plus ou moins réalisables, en effet, sont absolument indispensables quand on veut s'assurer une majorité!... Ensuite, autant en emporte le vent... On revient aux choses raisonnables.

Le lieutenant secoua la tête.

—Je crois, mon père, que vous jetez avec trop d'insouciance certains mots dans les cerveaux du peuple. Ils y entrent plus profondément que vous ne pensez...

—Allons! toi aussi, tu vas m'appeler "seneur de vent"! Mais je te répète,

mon cher Robert, que tout ça n'a aucune espèce d'importance... Comme je n'en veux pas du tout à Le Hussac...

L'entrée brusque de son second fils empêcha M. Fonbaret de remarquer le tressaillement qui secoua Robert à ces derniers mots.

Gabriel semblait radiieux.

—Je vous annonce, dit-il en s'asseyant, que la grève vient d'être proclamée aux carrières de Heurtecombe.

—Qu'est-ce que tu nous chantes là.

—La vérité toute pure, mon cher papa. Au moment où j'arrivais ce matin, j'ai trouvé tous les ouvriers en ébullition, conspuant le patron et chantant l'"Internationale"... Je crois que les quelques conférences que je leur ai faites ont un peu hâté le mouvement... Et Le Hussac aura du fil à retordre, car ils n'ont pas l'air commode... Ils doivent d'ailleurs venir un de ces jours à Clavières pour vous acclamer, monsieur le candidat ouvrier! Et je vous les présenterai.

X

Les carriers de Heurtecombe venaient, en effet, de se mettre en grève. Le syndicat rouge, tout puissant désormais, n'avait eu aucune peine à faire voter, par acclamations, la cessation du travail. Deux réunions, tenues à trois jours d'intervalle, dans la grande salle de la cantine Brespot, avaient suffi pour amener ce résultat,—réunions tumultueuses au cours desquelles on avait pu voir Gabriel Fonbaret, mince, net et froid, venir exposer d'une voix tranquille, les plus extrêmes conceptions, et assurer à ses "frères de souffrance" qu'il était prêt à se mettre à leur tête, quand il leur plairait de revendiquer leur place au soleil.

Sa parole empruntait une autorité considérable à ce fait qu'il était le fils du grand champion de la cause ouvrière. Et lorsqu'il leur parlait de l'abolition du salariat, de l'asservissement de

capital au travail, de la mise en commun des richesses, cela leur semblait les mots de quelque évangile radieux, dont Gabriel était le prophète, et que M. César Fonbaret saurait bien, un jour ou l'autre, imposer au monde.

Le soir qui suivit la seconde réunion, le syndicat décida d'envoyer une délégation à M. Le Hussac pour lui faire savoir que le travail ne serait repris que lorsqu'il aurait consenti quelques réformes, au nombre desquelles se trouvaient la réduction de la journée de travail à huit heures, le rétablissement des anciens casse-croûte et le renvoi de l'ingénieur Leborg.

La délégation qui se composait de Vorard, de Pachou, et de deux autres ouvriers, se présenta chez M. Le Hussac le lendemain. Celui-ci les attendait dans son cabinet, debout, l'air très calme.

—Vous avez demandé à me parler, messieurs?

Les quatre hommes s'attendaient à tout autre chose qu'à cet accueil poli et glacial. Intimidés déjà par l'aspect luxueux et sévère du cabinet, par le parquet brillant, par les hautes boiserie sombres, ils tournaient leurs casquettes entre leurs doigts sans oser dire un mot. Enfin, le Cheval se décida :

—Nous venons comme délégués du syndicat...

Mais le patron l'interrompit aussitôt :

—Pardon!... Les ouvriers de Heurtecombe ne sont-ils pas en grève depuis ce matin?

—Parfaitement, monsieur, et nous venons justement de vous dire que nous ne reprendrons le travail...

—Il suffit!— interrompit de nouveau M. Le Hussac.—En vous mettant en grève, vous avez, les premiers, rompu le contrat de travail qui nous liait. Je n'ai pas à apprécier les motifs—ni les conseils—qui vous ont poussés à prendre cette résolution, mais, comme vous avez agi à votre guise, j'agirai aussi à la mienne. Les commandes n'é-

tant pas pressantes en ce moment, je vous annonce que l'exploitation des carrières cesse à partir d'aujourd'hui et ne reprendra que lorsque je le jugerai utile.

Les délégués se regardèrent. Ils n'avaient pas prévu que le patron prendrait ainsi l'offensive.

—M'sieu Le Hussac est en colère... risqua le vieux Pachou.

—Mais pas le moins du monde, Pachou, je ne suis pas en colère. Vous vous êtes mis en grève, ce qui est, croyez-vous, votre droit. Mais vous reconnaîtrez que c'est aussi le mien d'arrêter mon exploitation. Pourquoi voudriez-vous que la grève fût l'apanage exclusif des ouvriers?

Martin Vorard avait repris tout son aplomb. Le patron discutait, donc il n'était pas aussi fort qu'il voulait le paraître.

—La grève est notre unique moyen de défense, s'écria-t-il, et c'est pourquoi nous l'employons...

—A votre aise!

—Mais nous reprendrons le travail quand ça nous fera plaisir, car les carrières nous appartiennent aussi bien qu'à vous, et vous n'aurez jamais le droit de nous empêcher de gagner notre pain!

—C'est ce que nous verrons, mon ami.

—C'est ce que nous verrons, oui!... Nous allons, de ce pas, rendre compte au syndicat de votre refus de nous entendre, et ne vous en prenez qu'à vous de ce qui pourra arriver...

—Des menaces! Décidément vous me connaissez guère. Allez dire à vos camarades que la paie se fera ce soir, pour tout le monde, et que les carrières seront fermées demain. C'est mon dernier mot.

—Ecoutez, m'sieu, dit l'un des ouvriers, on n'est pas des sauvages... nous venions vous demander quelques petites concessions.

—Pas la moindre! Il n'y a qu'un maître ici, et c'est moi. Je ne discute pas avec des gens en révolte.

Le Cheval prit son camarade par le bras et le tira en arrière.

—Laisse donc! Puisque monsieur te dit qu'y n'veut pas discuter avec nous... y a qu'à s'en aller, s'pas?... Mais on saura se défendre. Au revoir, m'sieu Le Hussac! Vous changerez p't'être d'avis un de ces jours...

Les quatre hommes se retirèrent, sur ces paroles pleines de sous-entendus menaçants, qui eussent peut-être donné à réfléchir à tout autre qu'à Le Hussac. Mais, quand on le heurtait de front, il ne savait pas réfléchir et devenait dur et cassant comme une barre d'acier. Ces sortes de caractères font jaillir autour d'eux beaucoup d'étincelles, qui allument parfois des incendies redoutables.

Lorsque, une heure plus tard, la décision du maître de Heurtecombe eut été portée à la connaissance des carriers, elle ne parut provoquer chez eux ni surprise ni colère. La paie se fit, l'après-midi, dans le plus grand ordre, et, à part le nombre inaccoutumé de buveurs qui remplirent les cantines de la route, rien ne sembla changé dans cette ruche immense dont la vie venait de s'arrêter brusquement. Ce calme singulier durerait-il? C'était là une question à laquelle sans doute le syndicat eût pu répondre, car ce calme était son oeuvre.

—Qu'on ne bouge pas sans ordres! avait dit Vorard. Avant huit jours, j'aurai rendu le "singe" plus doux qu'un agneau. Patience, les amis!... on va rire!

XI

La nouvelle de la grève de Heurtecombe avait mis Clavières en rumeur. Les carriers possédaient, dans toute la contrée, une réputation détestable, qu'ils avaient justifiée plus d'une fois, et les commerçants de la rue des Tanneries, aussi bien que les bourgeois du cours Simagne, ne songeaient pas sans effroi à ce qu'il adviendrait, le jour où ce millier d'hommes faméliques et

violents auraient l'idée de venir s'abattre sur la petite ville.

L'émotion fut donc extrême quand on apprit qu'une colonne de grévistes, drapeau rouge en tête, venait de déboucher dans le faubourg des Milles. En un clin d'oeil, les boutiques se fermèrent, et, si les maisons du cours Simagne n'en firent pas autant, c'est que cette précaution était bien inutile, attendu qu'elles ne présentaient en tout temps que des fenêtres jalousement closes, comme dans tout quartier bourgeois qui se respecte.

La colonne était précédée de quatre clairons sonnant une marche. Derrière eux venait un groupe composé du Cheval, du vieux Pachou et de quelques autres gros bonnets du syndicat, entourant une femme sans âge, aux traits durs, qui brandissait un drapeau rouge. Les carriers suivaient, quatre par quatre, se tenant par le bras.

Ils y étaient tous, dans leurs habits de travail, couverts encore de la poussière rouge du granit de Heurtecombe : les "trancheurs", avec leurs genouillères de cuir; les terrassiers, avec leurs bottes courtes et leurs chapeaux de feutre jaunâtre; les tailleurs de pierres, avec leurs tabliers formés d'un seul morceau de peau roide, irrégulièrement déchiqueté; les casseurs de cailloux enfin, dont les yeux luisaient derrière les masques de fil de fer. Des femmes en cheveux marchaient parmi les groupes, beaucoup d'entre elles portaient un enfant dans leurs bras. Une odeur âcre et forte montait de cette foule en sueur, qui cheminait sans un cri, dans un silence impressionnant, volontaire et farouche.

La colonne suivit le faubourg des Milles, tourna par la rue du Marché et déboucha sur la grande place, où elle se massa tout entière. Puis le groupe qui entourait le drapeau se détacha et se dirigea vers l'angle gauche de la place, où se dressaient les bureaux de l'"Eveil" et la maison de M. Fonbaret.

Le maire de Clavières, prévenu depuis deux jours de cette visite, se pro-

menait de long en large dans sa salle à manger, d'assez méchante humeur. Robert était parti, le matin même, pour sa nouvelle garnison du Pont-sur-Lieu-se. Debout devant une fenêtre, son second fils ne quittait pas la place des yeux, et semblait enchanté de ce qui se préparait.

—Tenez! mon père, ils s'arrêtèrent devant le perron... ils vont sonner... Faut-il aller leur ouvrir la porte?

—Un instant, que diable! attends au moins qu'ils sonnent!... C'est stupide, mon garçon, ce que tu as fait là, stupide!

—Mais, encore une fois, papa, je vous assure que ce n'est pas moi qui leur ai donné l'idée de cette manifestation; c'est Vorard qui m'en a parlé, et je n'ai pu que l'approuver. Ce sont vos électeurs, après tout!

—Ils ont l'air de brigands, mes électeurs... Et puis, ce drapeau rouge...

—Le drapeau de la révolution sociale, mon père.

—Mais je n'en veux pas, moi, de la révolution sociale!

—Rougi par le sang du peuple!

—Laisse-moi donc tranquille!...

Un violent coup de sonnette les interrompit, et Gabriel se précipita dans l'escalier. Une minute plus tard, les membres du syndicat faisaient leur entrée, précédés du Cheval, dont la carrure énorme emplit un instant la porte. La femme au drapeau était restée sur la place.

—Mon père! s'écria Gabriel, je vous présente les délégués des carriers de Heurtecombe, les représentants des ouvriers qu'on affame, et qui viennent demander l'appui de vos conseils et de votre parole.

La physionomie de M. César se transforma, et, de maussade qu'elle était tout à l'heure, devint tout à coup souriante et amène. Il s'avança vers les ouvriers, les mains tendues.

—Soyez les bienvenus, citoyens!

—Citoyen maire, salut! fit Vorard. Les carriers de Heurtecombe ont voulu venir aujourd'hui montrer à tous

leur calme et leur force, et dire bien haut de quelle manière on entend les traiter... Nous nous sommes mis en grève parce qu'on nous refusait le droit de nous reposer et de boire un coup pendant notre travail. Eh bien, maintenant, notre exploiteur a trouvé mieux: il ferme les chantiers et déclare qu'il ne les rouvrira qu'à son bon plaisir! De sorte que si, demain, nous voulions reprendre le joug, pour donner du pain à nos familles, nous ne le pourrions même pas! Grâce à nous, le patron a sa fortune faite, et il prétend nous voir crever de faim!

M. Fonbaret s'était adossé à la cheminée et il contemplait le colosse, dont l'exaltation grandissait à chaque parole. Il eut à ce moment la perception confuse que cet homme représentait quelque chose de dangereux et de formidable, qui allait se déchaîner et qu'il était peut-être déjà trop tard pour maîtriser. Mais il avait foi en la puissance de son verbe.

—Je compatissais plus que personne, citoyens, s'écria-t-il d'une belle voix sonore, au triste sort des prolétaires! J'ai fait de leur cause la mienne propre, et je saurai défendre leurs droits jusqu'à mon dernier souffle. Comme vous venez de si bien le dire, vous donnez, aujourd'hui, un admirable exemple de calme et de force. Sachez continuer la lutte avec la même dignité. Gardez-vous des violences coupables qui compromettraient votre cause; conscients de vos droits, n'en dépassez jamais les limites, et montrez à vos adversaires que leurs provocations mêmes vous laissent indifférents...

Il allait continuer ainsi, inondant de sa copieuse éloquence les délégués qui l'écoutaient bouche béante, quand Gabriel, de son coin, prit la parole.

—Mais, mon père, on refuse de les entendre!

M. Fonbaret foudroya l'interrupteur du regard.

—Ce n'est pas possible, dit-il; M. Le Hussac...

—Le Hussac est un feignant ! cria l'un des ouvriers.

—Et puis, c'est pas tout ça, reprit le Cheval, on n'a pas, nous autres, les moyens de vivre sans rien faire ! Les carrières, les mines, la terre, les usines, ça appartient à tout le monde... C'est le patrimoine du peuple, qui l'a créé de ses mains, comme disait, l'autre jour, votre journal. Est-ce vrai, ça, citoyen maire ?

—Evidemment !... évidemment ! répondit M. César avec un certain embarras.

—Alors, c'est bon ! Si on veut nous le prendre, on trouvera à qui parler. C'est tout ce qu'on voulait savoir. Merci, citoyen !

—Vive not' député ! cria Pachou.

—Bravo, mon père ! dit Gabriel.

Le Cheval s'était approché de la fenêtre.

—Camarades ! cria-t-il d'une voix de tonnerre qui roula jusqu'aux confins de la place, le citoyen Fonbaret nous approuve et marche avec nous. Vive l'émancipation des travailleurs !

Le maire de Clavières voulait parler encore, sans doute pour mieux expliquer sa pensée... Mais son fils le poussa vers la fenêtre, aux côtés de Vorard, où son apparition fut saluée d'une immense clameur :

—Vive la grève !

Aussitôt, de plusieurs côtés, un chant s'éleva, d'abord incertain et discordant, puis repris en chœur par mille poitrines et fondu bientôt en un unisson formidable. C'était un hymne large et grave, dont la musique, presque religieuse, faisait pourtant frissonner :

C'est la lutte finale !

Groupons-nous, et demain

L'Internationale

Sera le genre humain !

M. Fonbaret s'était retiré de la fenêtre.

—L'«Internationale!»... Ah ! mais ! permettez...

Mais son fils l'avait ramené, presque

de force, à côté du Cheval, et lui soufflait à mi-voix :

—Ils ont raison, mon père, voyons !... Saluez-les !

Et, comme la tête de la colonne s'était reformée et se mettait en marche, scandant son pas au rythme du chant terrible, M. César Fonbaret s'inclina devant le drapeau rouge, qui, juste à ce moment, passait devant lui.

SECONDE PARTIE

La Récolte

I

Pont-sur-Lieuse est une garnison sévère, que les jeunes officiers, au sortir des écoles, redoutent à l'égal d'un exil. Cependant Robert Fonbaret y était venu avec joie. Son triste séjour à Clavières, entre un père grisé d'ambitions politiques et un frère dont les idées heurtaient toutes les siennes, lui avait laissé une sorte d'oppression, un souvenir de gêne et d'angoisse qu'il comptait bien voir disparaître à la faveur de l'existence active et saine qu'il allait reprendre. Et comme, à cette époque de l'année, le bataillon était en pleine période de marches et d'exercices à l'extérieur, il avait été bien vite reconquis par son métier, qu'il aimait passionnément, et par cette vie spéciale des corps frontières, où la moindre reconnaissance prend une signification concrète et précise, où le théâtre du service en campagne d'aujourd'hui sera peut-être celui de la bataille de demain...

La garnison était trop proche de Clavières pour que le nom de son père n'y fût pas connu ; aussi quelques-uns de ses camarades, que les idées du directeur de l'«Eveil prochain» mettaient en défiance, l'avaient-ils d'abord accueilli un peu froidement ; mais il avait eu vite fait de conquérir tout le monde par sa franchise ouverte et la

ferme loyauté de son regard. Maintenant, il commençait à se sentir chez lui, et il entrevoyait des jours calmes, où le devoir consciencieusement rempli lui tiendrait lieu de tout.

Trois semaines après son installation à Pont-sur-Lieuse, il n'avait encore reçu de son père qu'une lettre assez brève, qui ne lui apprenait rien de nouveau, sinon que son frère Gabriel continuait à fréquenter assidûment le syndicat de Heurtecombe, et qu'il en était devenu un des orateurs les plus violents, ce qui ne plaisait que médiocrement à M. Fonbaret. Quant à la grève des carriers, il en avait tous les jours des nouvelles par les feuilles locales et même par les journaux de Paris, car elle commençait à émouvoir l'opinion, à cause de sa durée. Depuis un mois bientôt que se prolongeait le conflit, tout était resté calme, mais la situation se tendait de plus en plus, et maintenant des rumeurs menaçantes se faisaient jour.

On parlait notamment de grosses quantités de dynamite détenues par les grévistes, et qui devaient servir, le cas échéant, à démolir de fond en comble les carrières; on annonçait aussi des attentats prochains contre M. Le Husac et ses chefs de centre.

D'où venaient ces bruits? Nul n'aurait pu le dire, mais les journaux, naturellement, les répétaient à l'envi.

En les lisant, une angoisse serrait Robert à la gorge. Si ces prédictions sinistres se réalisaient, qu'allait devenir Lucie? Son père avait-il eu l'imprudence de la conserver auprès de lui?... Depuis le jour où il l'avait rencontrée devant l'infirmierie des carrières, il ne savait rien d'elle, car il n'avait pas cherché à la revoir, malgré qu'il l'eût sentie toute frémissante encore de leur ancienne tendresse. Cette réserve ombrageuse et quasi-maladive, dès qu'il s'agissait des choses d'amour, était un des côtés singuliers de son caractère; il s'en rendait compte et la maudissait, mais il n'était jamais parvenu à la vaincre.

En arrivant un soir à la pension des officiers, il trouva tout le monde en effervescence; l'ordre venait d'arriver de tenir le bataillon prêt à se porter sur Heurtecombe.

Les lieutenants et sous-lieutenants prirent place autour de la table dans un grand bruit de chaises remuées et de paroles. Ils étaient là quinze jeunes gens, tous entraînés, alertes et forts, tous prêts à donner leur vie pour le pays, à supporter demain, s'ils en recevaient l'ordre, les plus dures privations et les pires fatigues,—et que cette nouvelle atterrait.

—Pourquoi nous fait-on aller là-bas? Y a-t-il donc du nouveau? demanda le sous-lieutenant de Lormelle, qui était le plus jeune de tous.

—Probable! bougonna Martenoy, le président de table, lequel n'était pas très sociable d'habitude et semblait, ce soir-là, d'une humeur de dogue.

L'aide-major du bataillon tira un journal de sa tunique et le déploya:

—Demandez les dernières nouvelles!

—A l'amende! cria-t-on de toutes parts.

Mais Martenoy rétablit le silence d'un geste.

—Circonstance exceptionnelle... J'autorise pour cette fois la lecture d'un journal à table. Lisez, docteur.

Le docteur lut, au milieu d'un silence relatif:

“Paris, 15 juin.—On nous écrit de Clavières:

“La situation s'aggrave de plus en plus à Heurtecombe. Le propriétaire des carrières s'obstine à ne pas recevoir les délégués du syndicat, et ceux-ci maintiennent toutes les demandes qu'ils ont formulées dès le début de la grève. Une tentative de conciliation, faite par le sous-préfet et par M. Fonbaret, maire de Clavières et candidat aux prochaines élections législatives, a échoué complètement. Le conflit menace de tourner à l'état aigu, et des troubles graves sont à craindre, si les carriers, énervés par ce long chômage,

se départissent du calme qu'ils ont conservé jusqu'ici."

Au nom de "Fonbaret", beaucoup de regards s'étaient tournés vers Robert, sans que celui-ci parût s'en apercevoir.

—Et c'est tout? demanda quelqu'un. Mais il y a quinze jours que les journaux racontent la même histoire... Pour que le patron de Heurtecombe, qui, jusqu'ici, n'avait pas voulu de la troupe, la demande maintenant, il faut qu'il y ait eu quelque chose de nouveau...

—Fonbaret pourrait peut-être vous renseigner, lui qui est aux premières loges, lança un lieutenant à monocle, dont la finesse n'était pas la qualité dominante.

—Crétin! fit le président dans sa moustache.

Mais Robert avait relevé la tête, et regardant bien en face celui qui venait de l'interpeller:

—Non, Tardiac, je ne sais pas s'il y a du nouveau à Heurtecombe quoique je sois, en effet, et comme vous le dites si bien, aux premières loges pour le savoir... Vous n'avez pas d'autres renseignements à me demander?

Sa voix tremblait de colère. Il y eut, autour de la table, un silence de gêne; c'était la première fois que Fonbaret, qui, jusqu'alors, s'était montré affable envers tous, répondait sur ce ton coupant et agressif.

Cependant, Tardiac, un peu interloqué d'abord, crut de sa dignité d'insister.

—Je ne vois pas pourquoi vous prenez la mouche... Tout le monde ici sait parfaitement...

—Tardiac! faites-moi le plaisir de vous taire! tonna le président.

—Ah! permettez! dit Robert en repoussant son assiette, Tardiac en a trop dit maintenant pour s'arrêter, j'exige qu'il finisse sa phrase!

Mais Martenoy était un vieux président de table, qui savait trop quelles colères soudaines jaillissent parfois du heurt de ces énergies de vingt-cinq ans, exacerbées par une vie physique intense, et comprimées dans le cercle

étroit d'une minuscule garnison provinciale. Conciliant et ferme, il détourna la querelle commençante.

—Mon cher Fonbaret, dit-il avec autorité, c'est moi, si vous le permettez, qui vais terminer la phrase de Tardiac. Il a voulu dire que tout le monde ici savait que M. votre père s'intéressait forcément, comme maire de Clavières, à la grève des carriers, et que peut-être, par lui, vous seriez plus documenté que nous sur les raisons qui peuvent motiver l'envoi du bataillon à Heurtecombe. Ceci, je pense, ne peut vous offenser en rien?

—Evidemment! approuva Tardiac.

Robert, par un effort de volonté, avait repris tout son calme.

—Je crois, en effet, que j'ai été sur le point de m'emballer à tort, fit-il. Mais je n'aime pas les situations fausses, et, puisque l'occasion m'est offerte de m'expliquer une bonne fois sur ce sujet, je vais le faire... C'est pendant mon séjour au Soudan que mon père a cru de son devoir de se lancer dans la lutte électorale; je n'ai pas à contrôler ses actes, et encore moins à les blâmer. Cependant, personnellement, je n'ai aucun goût pour la politique, estimant qu'un officier peut trouver dans ces mots: Servir son pays, une formule suffisante et complète, qui le dispense de chercher autre chose. Je désire donc, entre nous, que l'on fasse aux actes de mon père le moins d'allusions possible, et que l'on voie toujours ici non le fils de M. Fonbaret, mais le lieutenant Fonbaret tout court...

—Et le bon camarade que tout le monde a déjà su apprécier! interrompit le président en lui donnant la main par-dessus la table.

L'incident était clos. Mais la conversation, redevenue générale, continua de rouler sur le sujet qui faisait les préoccupations de tous. On parla des précédentes grèves du Nord, auxquelles le bataillon avait été appelé, et qui s'étaient traduites par beaucoup de fatigues pour les hommes et de soucis pour les chefs. On réclama une fois de

plus la création de ce fameux corps spécial des grèves, de cette gendarmerie mobile, depuis si longtemps attendue, qui serait composée uniquement de volontaires, munis d'armes dont ils pussent se servir.

—Car une bonne partie de la question est là, dit le lieutenant Destrez; il faudrait avoir des armes avec lesquelles on puisse se défendre, sans aller tuer, à trois kilomètres, des passants inoffensifs ou des femmes dans leur maison. Or nous n'avons, nous autres fantassins, que notre fusil... C'est trop ou trop peu. Même la baïonnette est affreusement meurtrière... Alors quoi? Recevoir des briques ou des trognons de choux sur la figure sans rien dire, c'est dur tout de même.

—C'est cependant ce qui m'est arrivé l'année dernière dans le Nord,—dit Martenoy,—mes hommes recevaient des pierres, j'ai été moi-même blessé sérieusement à l'épaule, et je n'ai pas osé commander le feu...

—Vuos avez eu une rude patience...

—Que voulez-vous? Les premiers rangs n'étaient presque composés que d'enfants et de femmes... je me représentais les balles allant frapper là-dedans, traversant deux, trois personnes. Non, décidément, je n'étais pas fait pour ce métier-là, j'aimais encore mieux recevoir des cailloux.

—Et les chasseurs, que disaient-ils?

—Ils grognaient et voulaient riposter, parbleu!... on ne peut pas imposer à des jeunes gens de vingt ans, qui n'ont jamais été au contact avec la foule, de rester calmes sous les injures et les coups... je voyais se tourner vers moi des regards furieux, qui me demandaient compte de mon manque d'énergie.

—Oui!—confirma Destrez,— je me suis trouvé dans la même situation, et c'est bien là sûrement leur pensée. Ils ne comprennent pas que nous nous laissions insulter et frapper sans répondre... cela crée entre eux et nous un malentendu dont nous sortons diminués.

Un officier qui était resté silencieux jusqu'alors prit la parole:

—C'est de votre faute, car il me semble que vous vous laissez entraîner par des considérations d'ordre sentimental qui n'ont rien à voir avec le devoir militaire. Quand l'armée paraît, elle est l'exécutrice de la loi—personne ne doit s'insurger contre elle. Et si on l'oblige à faire usage de sa force, elle doit le faire, non seulement sans remords, mais avec la conscience du devoir accompli. Comment! nous apprenons à nos hommes à toujours marcher en avant, nous tâchons de développer en eux l'esprit d'offensive, et la première leçon que nous leur donnons, c'est l'inaction, et même le recul!

—Il faudra pourtant bien aussi qu'ils sachent rester calmes sous les rafales d'artillerie.

—Sans compter que les belles doctrines des sans-patrie trouveront un argument facile dans l'acte de ces soldats qui tuent leurs frères.

—Et qui sont toujours du côté du capital...

—Pardon! du côté de l'ordre et de la loi, ce qui n'est pas la même chose.

—Cela, mes amis, c'est de la discussion, interrompit Martenoy. Le certain c'est que nous préférons de beaucoup, vous et moi, boucler notre cantine pour aller à la frontière que pour aller à Heurtecombe.

—Oh oui! président!—soupira de Lormelle, sur un ton si comiquement désolé et sincère que tout le monde éclata de rire.

— Mais rassurez-vous, mon petit, nous ne partons pas encore. "Le bataillon se tiendra prêt", dit la décision, cela ne veut pas dire "le bataillon part". Il se peut parfaitement que tout se borne à une alerte, et qu'après nous avoir maintenus sous pression pendant quelques jours, on nous laisse tranquilles; j'ai vu le cas se produire bien des fois déjà.

—Puissiez-vous dire vrai!—fit Robert.

Le repas était terminé; les officiers

partirent, seuls ou par petits groupes, au gré des amitiés et des fantaisies. Sur le seuil de la pension, Destrez rejoignit Fonbaret et lui prit le bras.

—Vous me plaisez de plus en plus, mon cher ami, et la façon dont vous avez remis à sa place, tout à l'heure, ce poseur de Tardiac m'a réjoui tout à fait. Voulez-vous que je vous rende un service ?

—Un service ?...

—Oui !... Je crois que, de tous les officiers du bataillon, c'est vous qui serez le plus ennuyé d'aller à Heurtecombe... Est-ce que je me trompe ?...

Robert éprouvait, de son côté, une réelle sympathie pour ce grand garçon sérieux et calme, vers lequel il s'était senti attiré dès les premiers jours ; il lui répondit à cœur ouvert :

—Vous ne vous trompez pas. Pour des raisons que vous devinez, je vous assure que, si j'avais pu prévoir une corvée semblable, j'aurais cherché à aller dans un autre corps.

—Parfaitement. Eh bien ! si vous voulez éviter cette corvée, rien de plus facile ; je suis, cette année, officier de casernement, et comme tel, je ne dois pas marcher pour les grèves. Je vous offre de vous remplacer.

—Hein ?... mais, à supposer que j'accepte, sur quoi me baserais-je pour demander au commandant une permutation semblable ?...

—Rien de plus simple, voyons : la proximité de votre famille, la situation un peu délicate de votre père vis-à-vis des grévistes...

Une contraction passa sur le visage de Robert. Il s'arrêta brusquement et tendit la main à son camarade.

—Je vous suis profondément reconnaissant de votre offre, mon cher Destrez, et croyez que j'accepterais avec joie, si je le pouvais. Mais, voyez-vous, j'ai une conception un peu étroite et rigide de mon métier d'officier... on ne se refait pas... Cela me paraîtrait une désertion. C'est mon devoir de marcher—je marcherai.

Et il s'éloigna à grands pas.

—Rassemblement en ligne de sections par quatre ! commanda le capitaine Jouve en mettant pied à terre.

Le long de la Lieuse, presque à sec, dont l'étroit fossé courait au milieu des prairies récemment fauchées, c'était le pittoresque désordre d'une fin de manœuvre. Les unes après les autres, les compagnies arrivaient, formaient les faisceaux, déposaient les sacs ; et, tout de suite, les petits chasseurs s'activaient, débouclant marmites et seaux de toile, et se mettaient à organiser le repas de la grand'halte. Déjà des colonnes de fumée bleue montaient droites dans l'air, du côté des "unités" arrivées les premières au rendez-vous.

—Voyons ! tonnerre de pipe !... lieutenant Fonbaret ! cria le capitaine Jouve. En ligne de sections par quatre, c'est clair, que diable ! Pourquoi vous formez-vous en colonne de compagnie ?

—Je vous demande pardon, mon capitaine, je n'avais pas entendu..., dit Fonbaret, en s'empressant de remettre sa section dans la formation indiquée.

Dix minutes plus tard, la compagnie était installée, le capitaine Jouve et ses deux officiers faisaient les cent pas devant les faisceaux, en attendant leur déjeuner, qu'un chasseur préparait sur un talus proche.

—Vous n'aviez pas l'air d'être bien à votre affaire, ce matin, mon cher Fonbaret ? dit le capitaine.

—Je vous assure, mon capitaine, que je n'avais pas entendu votre commandement...

—Oh ! je ne parle pas seulement de cela, ça n'a pas d'importance. Mais pendant la manœuvre... quand j'ai été obligé de vous envoyer dire de vous déployer... à huit cents mètres d'un peloton ennemi qui vous tirait dessus ?

—En effet, je...

—Vous entendiez pourtant bien les coups de fusil, hein ?... Et ensuite, quand vous êtes allé en soutien d'artillerie, vous coller dans les jambes des

servants, à trente mètres des pièces?... Voyons, monsieur de Lormelle, continua le capitaine en s'adressant à l'autre officier, vous, qui êtes cependant plus jeune que Fonbaret, iriez-vous soutenir de l'artillerie de cette façon?

Le sous-lieutenant, n'osant contredire son supérieur, mais ne voulant pas non plus froisser son "ancien", eut un geste évasif.

—Evidemment non!... cependant, il y a des circonstances...

—Il n'y a pas de circonstances! Il y a le règlement et moi, messieurs, je ne connais que cela! Le règlement dit qu'on soutient l'artillerie en se plaçant au moins à six cents mètres en avant des pièces et sur le flanc menacé, voilà!

—C'était à cause du petit bois, harsarda Fonbaret.

—Eh justement! le petit bois était un couvert dangereux; il fallait le traverser et aller vous établir de l'autre côté. Vous auriez fait cinq cents mètres de plus, la belle affaire!... Vous n'êtes plus ici au Soudan, mon cher garçon, mais dans l'Est, avec des chasseurs à pied qui ont l'habitude de manoeuvrer proprement!

Lancé sur ce chapitre, l'excellent capitaine Jouve eût sans doute continué longtemps, si son ordonnance ne fût venu les prévenir que le déjeuner était prêt. Cette diversion sauva le lieutenant d'un certain nombre d'autres reproches, tout aussi mérités que les précédents, car il avait fait preuve, en effet, durant toute cette matinée d'une inattention inexplicable, qui contrastait singulièrement avec le sérieux et le fanatisme qu'il avait montrés jusqu'ici.

Mais son esprit était si loin de la manoeuvre, ce matin-là!... Devant ses yeux passaient et repassaient sans cesse les quatre lignes d'un billet qu'il avait reçu la veille et qui l'avait bouleversé jusqu'au plus profond de son être... Lucie Le Hussac lui avait écrit.

Pour la centième fois, il se redisait les mots de la lettre affolée:

"Il faut que je vous parle... Soyez demain soir, à six heures, au Haut-des-

Horgues, j'y viendrai. Ne me jugez pas mal si je vous écris, c'est tout notre bonheur qui est en jeu!"

Elle lui avait écrit!... Quel danger la menaçait donc, pour qu'elle eût osé cet acte, contre lequel avaient dû se dresser tous ses scrupules de jeune fille? Enfin, le moment approchait où il allait savoir. Il avait obtenu la permission de la soirée; le bataillon serait rentré assez tôt à Pont-sur-Lieuse pour qu'il eût le temps de se mettre en civil et de prendre un train qui l'amènerait vers cinq heures à Clavières. De là, il lui fallait une demi-heure à peine, à bicyclette, pour gagner le haut-des-Horgues.

Il y arriva vingt minutes en avance, et cependant Lucie Le Hussac l'attendait déjà. Il avait découvert de loin, en haut de la côte, son ombrelle rose et sa toilette claire; mais, lorsqu'il sauta de sa bicyclette, il vit avec surprise que la jeune fille n'était pas seule: une longue et sèche personne, vêtue d'un extraordinaire costume de piqué blanc, orné de rubans verts, était assis à la lisière du petit bois qui borde la route et se leva vivement dès qu'elle l'aperçut.

Lucie vint à lui, la main tendue.

—Bonjour, Robert!... Venez que je vous présente à miss Betzy, qui a bien voulu m'accompagner.

L'Anglaise s'avança avec un large sourire.

—"Good day, sir!"... Ma chère Lucy avait confié à mon coeur votre secret. Soyez sans crainte avec elle! je ferai la garde.

Robert s'inclina.

—Sortons un peu de la route,—dit Lucie.

Elle entraîna Fonbaret, tandis que la dame aux rubans verts, tournant brusquement sur ses talons, s'en allait reprendre sa place à l'ombre.

Le sentier qu'ils suivirent pendant une minute aboutissait à une clairière jonchée de troncs abattus. L'endroit était frais, silencieux et solitaire, Lucie s'arrêta, et tout de suite se mit à par-

ler avec une volubilité fiévreuse.

—Ne me jugez pas mal, Robert!... Ce rendez-vous... cette lettre. C'est Betzy qui a tout arrangé, je vous le jure!

—Cette personne qui est là?

—Oui. Mon père l'a fait venir pour me tenir compagnie; c'est une bonne amie pour moi. Elle me voyait si triste que, petit à petit, elle m'a arraché mon secret... Alors, dès qu'elle l'a su, elle a voulu que je vous voie, que je vous dise ce qui se passe.

La jeune fille était très pâle, et ses paupières gonflées gardaient la trace de larmes récentes. Robert la prit doucement par la main et la fit asseoir sur un tronc d'arbre.

—Reposez-vous d'abord, je vous en prie... Vous voilà toute bouleversée... Et qu'y a-t-il, mon Dieu! qu'y a-t-il?

Il s'était assis à côté d'elle. Elle tourna vers lui un pauvre visage de souffrance, dans lequel brillaient ses doux yeux bleus agrandis.

—Je ne sais pas si ce que je fais est bien,—dit-elle,—je n'ai pu faire autrement... Mais, avant d'aller plus loin, il faut me dire si vous m'aimez encore?

Le regard de Robert s'éclaira d'une tendre lueur joyeuse.

—Je n'ose croire que c'est cela qui vous tourmente... Pourquoi donc aurais-je oublié?

—M'aimez-vous encore? — répéta avec obstination la jeune fille.

—Plus que ma vie! En doutiez-vous?

—Non, Robert, je n'en doutais pas, mais j'avais besoin de vous entendre me le redire... Tant de choses se sont passées depuis que vous me l'avez dit pour la dernière fois!

—Des choses plus fortes que nous...

—Oui!... plus fortes que nous... et cependant! Pourquoi n'êtes-vous pas revenu à Heurtecombe?

—Pourquoi? mais rappelez-vous donc notre rencontre aux carrières! Votre père m'eût interdit l'entrée de votre maison.

—Qui sait?... Vous avez eu peut-être trop d'orgueil... En tout cas, votre si-

lence a été interprété par mes parents comme un renoncement définitif, et maintenant...

De gros sanglots l'étouffaient; elle cacha son visage dans ses mains. Robert les prit et les écarta avec une autorité douce.

—Voyons, mon aimée, il faut tout me dire... Et maintenant?

—Maintenant, papa veut que j'épouse M. Lebort!

Il sursauta:

—Lebort! ce n'est pas possible! Et vous acceptez cela, vous?

—Si je l'acceptais, je ne serais pas ici... Non, je ne veux pas être et je ne serai jamais la femme de Lebort.

—Mais comment a-t-il osé?

Elle eut un geste indiquant que Lebort osait tout. Elle lui raconta comment l'ingénieur avait su attiser la haine de M. Le Hussac contre tout ce qui touchait à M. Fonbaret; comment ses efforts à elle étaient restés vains quand elle avait tâché de défendre Robert, de le mettre en dehors de cette haine... Elle lui dit encore par quelles manoeuvres discrètes, par quel enveloppement méthodique et incessant, cet homme aux regards aigus, qui n'avait jamais prononcé une parole pouvant faire deviner ses projets, en était arrivé à amener M. Le Hussac à n'avoir d'autre volonté que la sienne.

A ce récit, Robert sentait une colère folle l'envahir. Lui qui avait accepté avec une sorte de résignation l'idée de ne plus revoir Lucie, quand son père lui avait signifié sa rupture avec les Le Hussac, se révoltait maintenant à la pensée qu'un autre pût la lui prendre.

—Je le tuerais plutôt!...

Il s'était dressé et marchait à grands pas, passant et repassant devant la jeune fille, qui le suivait des yeux avec anxiété.

—Et Mme Le Hussac, que dit-elle de cela? demanda-t-il en s'arrêtant brusquement.

—Maman se tait, comme toujours... Vous la connaissez bien: quand mon père parle en élevant un peu la voix,

elle jette autour d'elle des regards effrayés, comme si elle cherchait un réduit pour se cacher ou une porte par où s'enfuir... Cependant, quand nous sommes seules, elle pleure quelquefois avec moi, car elle n'aime pas M. Leborg. Mais il ne lui semble pas possible de résister aux volontés de mon père.

—Enfin, elle ne m'est pas hostile?

—Oh! certainement non!... Je crois même qu'elle vous aime bien.

—Alors, nous allons lutter! dit Robert, qui venait de prendre une décision soudaine. Maintenant que je sais que je puis compter sur vous, rien ne me paraît impossible... M. Le Hussac ne me fait pas peur, à moi! J'irai le trouver, je lui dirai que nous nous aimons, qu'il briserait, par son entêtement, nos deux existences. Nous verrons bien s'il refusera.

—Il refusera... dit la jeune fille en secouant tristement la tête.

De grosses larmes recommençaient à couler sur ses joues. Robert la regarda un instant sans mot dire, puis il vint s'agenouiller dans l'herbe, tout près d'elle, et prit une de ses mains:

—Alors, mon aimée, s'il refuse, il faudra défendre notre bonheur nous-mêmes... Vous êtes majeure, vous vous passerez du consentement de votre père comme je me passerai de celui du mien... Je vous demande là une chose effrayante, n'est-ce pas?... M'aimerez-vous jamais assez pour l'accomplir?

Lucie eut, à travers ses larmes, un adorable sourire de confiante tendresse, et laissa tomber sa tête sur l'épaule de son ami.

—Je vous aime, et ferai ce que vous voudrez, Robert... Ce qui était au-dessus de mes forces, c'était de me sentir toute seule pour lutter... **A présent**, j'aurai du courage...

Son front était tout près des lèvres du jeune homme, qui s'y posèrent en une longue caresse.

—Notre baiser de fiançailles!...

Elle ferma les yeux, toute rose. Et ce fut, dans l'ombre verte de la clai-

rière, l'ardent émoi de deux coeurs qui battaient à l'unisson, et le tendre mélange de deux voix qui redisaient la chanson puérile et éternelle...

—Pour toujours, n'est-ce pas?

—Pour toujours!

Le temps coulait sans qu'ils en eussent conscience. Un bruit de feuillage froissés les fit tressaillir, et ils virent s'avancer, fonçant droit devant elle à travers le hallier, miss Betzy, dont les rubans verts s'accrochaient aux branches.

—“It's seven o'clock”, miss Lucy.

—Sept heures déjà! s'écrie la jeune fille. J'avais cependant tant de choses à vous dire encore!... Mais il faut absolument que nous soyons rentrées avant la nuit, à cause des carriers.

—Vous avez peur d'eux? demanda l'officier en souriant.

—Oh! ne riez pas, nous avons très peur, n'est-ce pas, Betzy?

—Très peur, “indeed”, répondit l'Anglaise. D'ailleurs, moi, j'aimai beaucoup cela, avoir peur.

—Vous en avez rencontré déjà?... ils vous ont insultés?

—Non, mais nous avons reçu à Heurtecombe une lettre où on nous fait de terribles menaces, si mon père n'accorde pas tout ce que demandent les ouvriers. Et, naturellement, il se raidit de plus en plus dans sa résistance. Ma pauvre maman ne vit plus... Qui sait, maintenant, ce qui va nous arriver?

—Mais rien du tout! Les ouvriers ne sont pas aussi méchants qu'ils en ont l'air, allez! Ces menaces sont la monnaie courante des grèves... on ne les exécute jamais.

—Et M. Leborg a dit qu'on ferait venir les soldats!—fit miss Betzy.

Les sourcils du lieutenant se froncèrent.

—C'est une extrémité fâcheuse, à laquelle on fera bien de ne recourir qu'au dernier moment, mademoiselle.

La clairière s'assombrissait, et le soleil déjà bas sur l'horizon, n'éclairait

plus que la cime des grands arbres. Elles partirent, Robert les accompagna jusqu'à la route et les suivit des yeux, longtemps.

III

La grève de Heurtecombe en était à sa sixième semaine et la misère, chez les carriers, commençait à devenir dure. Malgré les prouesses qu'avait faites Vorard d'amener le "singe" à composition dès qu'il le voudrait, celui-ci se montrait intraitable, répondait aux tentatives de conciliation par des refus et aux menaces par un dédaigneux silence.

Ces menaces n'étaient pourtant pas choses vaines. A la suite d'une première lettre, on avait trouvé les deux chiens du château, deux grands danois forts comme des loups, étranglés dans leur niche. Huit jours plus tard un second billet était arrivé, prévenant "l'exploiteur" qu'on le ferait sauter s'il ne cédait pas.

"Et,—ajoutait le billet,— pour que vous soyez bien convaincu que c'est sérieux et que nous disposons de moyens inconnus de vous, nous commencerons, d'ici quelques jours, par le bâtiment de la scierie".

A cette seconde lettre, le propriétaire de Heurtecombe avait haussé les épaules. Ses chiens, passe encore—rien n'est plus facile, quand on sait s'y prendre, que de réduire des chiens à l'impuissance— mais faire sauter un bâtiment autour duquel deux gardiens solides font des rondes nuit et jour, c'était une tout autre affaire. D'ailleurs où aurait-on pu se procurer la quantité d'explosifs nécessaire pour provoquer des dégâts sérieux? Toute la dynamite employée pour l'exploitation était enfermée dans une poudrière recouverte de trois pieds de maçonnerie, blindée comme une forteresse, dont Lebort seul avait la clef!

—Et je suis certain—affirmait l'in-

génieur — qu'il n'y manque pas une cartouche.

Ce qui n'avait pas empêché la scierie d'être à moitié démolie, la nuit suivante, par une explosion formidable, qui avait dû nécessiter l'emploi d'une quantité énorme de dynamite. Cela s'était passé dans l'intervalle de deux rondes des gardiens, qui, par miracle, n'avaient eu aucun mal.

Le Cheval, qui était l'instigateur, sinon l'auteur, de ces deux attentats, comptait tout à fait sur l'effroi qu'ils devaient inspirer aux habitants du château pour amener M. Le Hussac à composition. Car, habitué à tout gouverner par la terreur, il ne concevait guère que cet argument suprême et n'admettait pas que l'on pût y résister.

Lorsque, au bout de quelques jours, il vit que le second attentat n'avait rien changé à la situation, sa colère fut d'autant plus violente qu'il ne put l'exhaler à son aise. Mais, comme le père Pachou lui faisait observer, un peu goguenard, que le patron n'avait tout de même pas l'air de s'effrayer beaucoup de ses "coups de mine", il le prit par le bras et approcha sa figure tout près de la sienne:

—Toi aussi, tu te f... du Cheval?... Alors, attends un peu... On ne se paie-
ra plus bien longtemps ma fiolle!

Le lendemain, le propriétaire des carrières recevait un troisième billet lui donnant jusqu'à la fin de la semaine suivante pour rouvrir ses chantiers, sous peine de "mort."

Pour le coup, M. Le Hussac commença à s'alarmer sérieusement. Sa femme et sa fille le suppliaient de céder, ou de faire tout au moins quelques concessions; miss Betzy, tout en protestant qu'elle ne craignait rien et qu'elle trouvait cela très intéressant,— "very interesting, indeed!" — s'était souvenu tout à coup de parents qu'elle avait en Ecosse, et qui brûlaient du désir de la revoir. Lebort conseillait pour la dixième fois de demander des soldats.

—Ce serait une maladresse, et je ne

m'y résoudrai qu'à la dernière extrémité, avait répondu M. Le Hussac.

La vérité est que cela blessait son orgueil. Il avait dit et répété souvent qu'en cas de grève il saurait bien se défendre tout seul, et il lui en coûtait maintenant de se déjuger et d'avouer son impuissance à maintenir l'ordre chez lui. Mais il se rendait compte qu'il lui faudrait bien, un jour ou l'autre, en arriver là.

Pendant tout le premier mois de la grève, les carriers s'étaient tenus très calmes, confiants dans les promesses du syndicat, et soutenus d'ailleurs par les subsides que leur envoyaient fraternellement d'autres groupements ouvriers. Mais l'argent commençait à s'épuiser; les commerçants du pays, lassés d'attendre et n'entrevoyant pas la fin du conflit, parlaient de supprimer le crédit et les fournitures. Les fourneaux économiques, organisés par le syndicat, ne donnaient plus qu'une soupe par jour. La grande misère arrivait, conseillère aveugle des pires violences.

Maintenant, des réunions s'organisaient chaque jour, soit autour de la cantine Brispot, soit au carrefour Béquet. Des orateurs improvisés lançaient l'anathème sur la société, sur le capitale, sur le patronat, avec de grands gestes et de grandes phrases souvent obscures, mais plus souvent terminées par un mot sonore qui déchaînait les applaudissements et les cris. Puis de longs cortèges se formaient, drapeau rouge en tête, et s'en allaient faire le tour du château en chantant l'"Internationale". La brigade de gendarmerie de Clavières, établie à demeure à Heurtecombe, depuis plusieurs semaines, tolérait ces rassemblements, qu'elle était d'ailleurs impuissante à disperser.

Gabriel Fonbaret se montrait souvent en tête des cortèges. Il était devenu l'idole des carriers, à qui il prodiguait son temps et son argent avec le zèle d'un apôtre. Car il avait maintenant la foi la plus entière dans la grandeur et l'utilité de son rôle, et il y

apportait cette sincérité absolue qui rend respectables même les plus folles opinions. Cela suffisait pour le mettre en dehors de cette catégorie d'hommes que les vrais ouvriers redoutent comme leurs pires ennemis, et qu'on a flétris du nom de "gréviculteurs", véritables frelons de la ruche travailleuse, qui trouvent plus productif, et surtout moins fatigant, d'aller pérorer de grève en grève que de prendre le manche de l'outil et de gagner leur pain à la sueur de leur front.

Gabriel parlait—et avec quelle âpreté passionnée!—mais il agissait aussi. C'est lui qui avait donné l'idée des fourneaux économiques, qui s'était occupé de leur installation, qui en avait payé une bonne partie de la dépense. C'est lui qui avait demandé à son père de venir, en même temps que le sous-préfet, s'offrir comme arbitre de la grève,—tentative d'ailleurs malheureuse, qui n'avait abouti qu'à une fin de non-recevoir presque insultante de la part de M. Le Hussac. Et c'est lui aussi qui visitait chaque jour, la bourse à la main, les maisons du village, y laissant quelques pièces d'argent et quelques mots d'espoir.

Mais qu'étaient ces maigres secours en face des besoins sans cesse grandissants de plus d'un millier de personnes?

Quand les carriers rentraient chez eux, ils étaient accueillis par des reproches et des pleurs et ils serraient les poings de rage en entendant leurs enfants leur réclamer du pain. Un jour, sur la place du village, le Cheval fut entouré par une cinquantaine de femmes furieuses, qui l'invectivèrent en l'accusant de faire mourir de faim leurs petits.

—Il y a de quoi manger là-haut!—dit-il en montrant, sur la colline, la demeure des Le Hussac.

—Allons-y!—crièrent les femmes.

Des hommes se joignirent à elles et une colonne aussitôt se forma compacte et résolue, pareille à une colonne d'assaut. Le Cheval la conduisait.

Quand le concierge du château les vit s'avancer, il s'empressa de fermer la grille et de faire prévenir M. Le Hussac, mais celui-ci, croyant à une manifestation semblable à celles des autres jours, ne se dérangea pas.

—Ouvre-nous la grille!— cria Vorard.

Le concierge montra par une fenêtre sa figure décidée d'ancien soldat.

—Le patron l'a défendu.

—Bon!... on se passera de sa permission!—fit le colosse.

Saisissant à deux mains l'un des barreaux, il s'arcbuta... On vit le fer se tordre sous sa pesée puissante... Cependant le battant ne céda pas.

—Un madrier!

Il y en avait un tas tout près de là. Deux hommes y coururent, en prirent un, le rapportèrent. Le Cheval l'enleva comme un fêtu et en introduisit une des extrémités sous la grille.

—Hop! vous autres!

Les carriers connaissaient la manoeuvre. Ils saisirent l'extrémité libre du madrier et la soulevèrent; la grille oscilla.

—Bravo!—crièrent les femmes.

Mais le concierge sortit de sa maison, un fusil à la main.

—Je vous préviens que je tire sur le premier qui entre!

Ceux qui tenaient la poutre hésitèrent. Cependant des femmes s'étaient agrippées à la grille et crachaient des injures.

—Il ne tirera pas! il n'osera, le lâche!

—Du pain! nous voulons du pain!

—Du pain pour nos petits!

—Tas de foies blancs!— hurla le Cheval en reprenant le madrier,—j'entrerais tout seul!

A ce moment, les gendarmes arrivèrent au grand trot. En quelques instants, ils eurent fait place nette devant la porte, sur un large demi-cercle. Le maréchal des logis vit la poutre, la grille à moitié descellée, écouta le rapport du concierge... C'était un attentat bien caractérisé, dont il eût pu ar-

rêter immédiatement les auteurs. Mais il avait l'ordre d'agir avec beaucoup de circonspection et de tolérance, et il se contenta de faire protéger l'entrée du parc, tout en adressant aux grévistes des paroles conciliantes.

—C'est manqué pour aujourd'hui, on reviendra! dit Vorard.

La foule se désagrégea, et, grondante encore, redescendit par petits groupes vers le village. Un de ces groupes rencontra Gabriel Fonbaret, qui sortait d'une maison.

—Si celui-ci avait été avec nous, dit une femme, on y serait entré, au château!

Gabriel entendit le propos. Déjà au courant de ce qui venait de se passer, il s'avança:

—Pourquoi ne m'avez-vous pas prévenu, mes amis? J'y serais certainement allé avec vous, et de grand coeur. Si vous recommencez, faites-moi signe.

Ce fut le soir de ce jour-là que M. Le Hussac se décida enfin à demander qu'on lui envoyât de la troupe.

IV

Le bataillon de chasseurs de Pont-sur-Lieuse arriva à Heurtecomble sous une pluie cinglante. Son débarquement à Clavières par un train du matin était passé presque inaperçu, et le faubourg des Milles dormait encore quand le pas vif des petits "vitriers" fit résonner son pavé inégal.

La pluie avait commencé au sortir de la ville; non pas une de ces joyeuses averses d'été qui font rire le troupiier et excitent sa verve, mais une pluie continue et grise, poussée par un mauvais vent du sud-ouest qui vous la jetait au visage. On eût dit que ce pays de forêts et de roches voulût repousser les soldats, d'un grand souffle hostile,—et ceux-ci paraissaient le sentir, confusément. Ils allaient, le dos rond sous l'averse, penchant vers la terre la visière de leurs képis ruisselants. Pas un

rire, pas un mot ne sortait des rangs moroses, et le capitaine Jouve traduisit bien la pensée de tout le monde lorsque, se retournant sur sa selle, il cria à sa compagnie :

—En voilà une allure, tas de clam-pins ! On dirait, tonnerre de pipe ! un enterrement !

Mais son observation ne fit pas, comme à l'ordinaire, relever les têtes et jaillir une de ces alertes chansons de route qui rythment le pas et narguent la fatigue ; les hommes continuèrent de marcher en silence, avec des airs de mauvaise humeur.

Le capitaine Jouve haussa les épaules et se mit à siffloter. Lui non plus, parbleu ! n'allait pas de bon cœur à cette satanée corvée de grève ! Mais enfin, puisque c'était l'ordre... Seulement, comme il n'avait pas voulu mettre son capuchon, tenant, par principe, à se mouiller en même temps que ses chasseurs, "il en prenait pour son grade", comme disaient les loustics ; l'eau coulait dans ses bottes et sa selle était transformée en un véritable bain de siège.

Robert Fonbaret, qui commandait le premier peloton de la compagnie, marchait à côté du cheval de son capitaine et n'avait pas proféré un mot depuis le départ.

Il était à peine sept heures quand le bataillon fit halte sur la grande place du village ; les fourriers entrèrent à la mairie, où les attendait l'adjudant-major, qui avait préparé l'installation. M. Le Hussac, en sa qualité de maire de Heurtecomble, était là aussi. Il avait offert spontanément de loger quelques officiers au château, mais il avait essuyé de la part du commandant un refus poli et sec.

—Les instructions ministérielles s'y opposent, monsieur le maire ; mes officiers coucheront avec leurs hommes.

—Mais, mon commandant, vous et l'état-major ?

—Nous irons à l'auberge.

M. Le Hussac comprit l'inutilité d'une plus longue insistance ; le com-

mandant Vanel-Descombes, qui commandait depuis trois ans le bataillon de Pont-sur-Lieuse, était un officier grisonnant et taciturne, donnant l'impression de quelqu'un qui n'aimait pas à répéter plusieurs fois la même chose.

Trois compagnies furent réparties dans les bâtiments et les hangars de l'exploitation, deux autres cantonnèrent à la mairie et à l'école ; la sixième enfin fut affectée à la surveillance des carrières souterraines. La paille, heureusement, ne manquait pas, et les nuits étaient chaudes.

A la compagnie Jouve échut le bâtiment de la scierie, celui précisément qui avait été endommagé par la récente explosion. Une grande partie en était encore habitable ; les chasseurs tassèrent de la paille un peu partout, sur le sol couvert de poussière rouge, entre les blocs de pierre à demi débités où restaient encore engagées les lourdes lames parallèles, dont le va-et-vient assourdissant s'était tu. Les sacs débouclés, la tenue de cantonnement prise, les fusils soigneusement essuyés et mis en faisceaux, la bonne humeur native eut vite fait de reparaitre, chez les troupiers amusés comme des enfants par la nouveauté du décor.

—Tu parles si l'homme de chambre va en avoir un, de fourbi !

—Mince d'astique pour la revue de cantonnement !

—Et si ça se remettait à marcher tout d'un coup, hein ! mon colon !

Le capitaine et ses deux lieutenants s'étaient emparés de la logette des gardiens, dans laquelle se trouvaient dressés deux lits de camp. Cette installation confortable leur fit bien des jaloux parmi les autres officiers, dont la plupart avaient dû se contenter de quelques bottes de paille.

Le service s'organisa le jour même. Des postes furent placés aux endroits particulièrement menacés, que désignèrent l'ingénieur Lebort et le maréchal des logis de gendarmerie. Il y en

eut un aux générateurs électriques, un à la poudrière, un à la grille du château, un à l'entrée des carrières souterraines. Les compagnies devaient fournir, à tour de rôle, chacun de ces postes.

Et ce fut, dès lors, la vie monotone des troupes aux grèves, l'existence énervante d'hommes qui ne se sentent pas à leur place et qui travaillent sans avoir la conscience ni la fierté de leur tâche.

Pour les pelotons, qui n'étaient pas de service, on organisa bien quelques exercices, afin de maintenir l'entraînement et de continuer l'instruction, mais tout le monde les faisait sans goût, l'esprit ailleurs.

Les carriers ne bougeaient plus, et paraissaient avoir renoncé, non seulement aux tentatives violentes, mais même aux sorties et aux meetings. Maintenant, Heurtecombe donnait l'impression d'un de ces calmes villages agricoles où ne demeurent, pendant la journée, que les vieilles gens qui se chauffent au soleil.

Le pas cadencé des patrouilles troublait seul, de temps à autre, le pesant silence.

V

C'est au milieu de ce calme, lourd, sans doute, de prochains orages, que Robert se décida à se rendre au château, pour y demander la main de Lucie. Certes, il ne comptait guère sur le succès d'une telle démarche, à ce moment surtout où M. Le Hussac devait avoir toute autre chose en tête que le mariage de sa fille. Mais, s'il ne la faisait pas maintenant, la ferait-il jamais? Le matin, dès qu'il ouvrait les yeux, il apercevait, à travers la cloison vitrée de la logette, les tourelles recouvertes d'ardoises, si proches qu'il lui semblait pouvoir les toucher de la main. En fait, il n'avait qu'à traverser le village et à monter l'avenue plantée d'ormes... cinq minutes de chemin

à peine, qui lui paraissaient pourtant plus difficiles à franchir que les innombrables lieues qui l'avaient, durant des années, séparé de la France.

Il sonna à la grille par une fin de journée radieuse qui enveloppait les arbres du parc d'une gloire de pourpre et d'or. Le concierge, à figure martiale, le reconnut tout de suite et lui ouvrit avec un joyeux sourire: peu d'instant après, sans qu'il sût bien comment la chose s'était faite, il se trouvait dans un petit salon du rez-de-chaussée, en face de Mme Le Hussac qui lui serrait les mains.

—Robert!... mon cher enfant!

Il n'y eut pas besoin entre eux de beaucoup de paroles. Elle savait pourquoi il venait, car sa fille ne lui avait pas laissé ignorer son entrevue du Haut des Horgnes— cependant cette visite lui apparaissait comme la plus redoutable et la plus téméraire des entreprises.

Si vous saviez comme il déteste maintenant votre père!

“Il”, c'était son mari, et elle avait bien, en parlant de lui, ce regard craintif coulé vers les portes, cet air de soumission peureuse dont Lucie avait parlé, l'autre jour, avec tristesse.

Mais Robert, décidé à la lutte, la pressa, à grands coups de paroles ardentes.

—Qu'importe, mon père? Il s'agit de moi, de mon bonheur, et aussi, vous le savez, de celui de votre fille... Je ne vous demande que de me soutenir, moins que cela encore, de me permettre de dire que j'ai votre approbation. L'opinion d'une mère, cela compte tout de même pour quelque chose... et la vôtre aura peut-être, sur M. Le Hussac, plus d'influence que vous ne croyez... Il est impossible qu'il condamne son enfant, de gaieté de coeur, à un mariage qui lui répugne!

—Ah! vous savez aussi...

—Le projet de mariage avec Lebort, oui, madame. Mlle Lucie ne m'a rien caché, pas même vos sentiments à l'égard de ce monsieur...

—Hélas! mon mari ne voit plus que par lui, maintenant... J'ai peur, mon pauvre enfant, que vous n'alliez au-devant d'un gros chagrin!

Robert n'eut pas le temps de répondre, car la porte du petit salon venait de s'ouvrir, poussée en coup de vent, et M. Le Hussac était devant lui.

Le lieutenant s'était levé; un instant, les deux hommes se mesurèrent du regard... Puis Robert s'inclina, et comme le père de Lucie continuait de le toiser en silence, il prit la parole:

—J'avais l'honneur, monsieur, de demander à Mme Le Hussac la main de Mlle votre fille.

Sa voix sonnait, franche et claire, et il avait lancé sa phrase comme il eût porté un coup droit, à la salle d'armes.

Mais la riposte arriva de suite, brutale.

—Depuis quand donc, monsieur, les jeunes gens font-ils eux-mêmes cette sorte de démarche? N'avez-vous plus votre père, ou n'ose-t-il se présenter ici?

—Je ne le lui ai même pas demandé, sachant quels sont vos sentiments à son égard. Et je voulais justement vous prier d'oublier, dans cette circonstance, les griefs que vous pouviez avoir contre mon père...

—Jamais, monsieur!

—En tout cas, vous pourriez peut-être ne pas me faire supporter le poids de cette aversion, à moi qui n'ai rien fait pour l'encourir.

—Vous êtes le fils de M. Fonbaret.

—Vous vouliez bien aussi, autrefois, me dire que j'étais un peu le vôtre... Ai-je donc changé?

Un instant, le dur visage de M. Le Hussac parut s'émouvoir. Mais il secoua la tête.

—Brisons là, voulez-vous? Moi vivant, il n'y aura rien de commun entre les Fonbaret et les Le Hussac!

Une petite toux, à ce moment, s'éleva du coin où Mme Le Hussac était assise. Ils l'avaient presque oubliée.

—Il y a une chose que tu ignores,

mon ami...

—Laquelle?

—C'est que ces enfants s'aiment.

Elle s'était levée toute droite, d'une pâleur de cire sous ses bandeaux gris, et paraissait attendre que le ciel s'écroulât, pour la châtier de son audace.

M. Le Hussac eut un geste terrible.

—Qui t'a dit cela?

—Ta fille elle-même.

—Ce n'est pas vrai!

—Veux-tu que je l'appelle?

Elle se dirigeait vers la porte; il y fut en même temps qu'elle et l'obligea à s'arrêter.

—Inutile!... oui, je te crois, elle l'aime. Et après?... Voyons! tu admettrais, toi, que Lucie épousât le fils de cet homme?

—Hélas! elle n'en voudra pas d'autre... et mourra peut-être de ton refus...

—On dit cela!

—On dit cela et on le fait aussi, Ferdinand!... Souviens-toi!— répondit la mère d'une voix profonde.

Quels mystérieux souvenirs ces simples mots allèrent-ils réveiller au fond de cette âme violente?... M. Le Hussac passa la main sur son front et se laissa tomber dans un fauteuil.

—Fonbaret m'a fait tant de mal!— murmura-t-il.

Robert fit un pas vers lui.

—Pas autant qu'il m'en a fait à moi-même, monsieur, puisqu'à cause de lui, vous me haïssez... Il ne me reste plus qu'à me retirer, en vous priant de me pardonner ce qu'il y a pu avoir d'incorrect dans ma démarche.

Il se dirigeait vers Mme Le Hussac pour prendre congé, mais le père de Lucie l'arrêta.

—Restez, Robert!

Et comme le jeune homme semblait hésiter, moins surpris des mots eux-mêmes que de la douceur inattendue avec laquelle ils venaient d'être dits, M. Le Hussac lui désigna un siège.

—Restez, et écoutez-moi. Vous avez tort de croire que je vous hais, je ne hais personne, et vous, que j'ai vu tout

petit, moins que tout autre. J'ai seulement l'horreur de l'ambition malsaine, de la mauvaise foi et de l'égoïsme, et l'idée que ma fille pourrait porter un nom qui pour moi signifie tout cela m'est insupportable.—Laissez-moi continuer.—Quand j'ai su tout à l'heure pourquoi vous étiez ici, j'ai eu un moment de grande colère... Eh bien! il faut me pardonner, Robert, et oublier ce que je vous ai dit: je n'avais pas le droit de parler comme je l'ai fait...

L'orgueilleux châtelain de Heurtecomble n'était plus lui-même; il n'y avait là maintenant qu'un pauvre homme doux et triste, qui poursuivit d'une voix lente:

—Il existe des familles où cela ne porte pas bonheur de contrarier le goût des enfants; la mienne en est une, et ma femme me l'a rappelé à temps, tout à l'heure...

Robert commençait à comprendre. A mesure que parlait le père de Lucie, la tragique histoire à laquelle il faisait allusion surgissait du fond de son souvenir: une soeur de M. Le Hussac, admirablement belle, devenue folle, à dix-huit ans, à la suite d'un chagrin d'amour, puis disparue de la maison paternelle et retrouvée morte au fond d'un bois, plusieurs semaines après, à demi dévorée par les bêtes...

—Je vais interroger Lucie, continua le père, et je vous promets de la laisser libre de son choix. D'ailleurs, pour qu'on m'ait parlé comme on vient de le faire, je suppose que ce choix est fait. Je m'inclinerai donc, car il ne faut pas tenter Dieu... Mais ne me demandez pas autre chose! Si j'oublie de qui vous êtes le fils, si je consens à ce sacrifice devant lequel se révolte pourtant toute ma fierté, soyez bien certain que c'est uniquement pour le bonheur de mon enfant, et que je n'abdique rien de mes sentiments intimes, à l'égard d'un homme qui s'est montré mon pire ennemi!

Robert Fonbaret se croyait le jouet d'un rêve et sentait son cœur battre à grands coups délicieux et profonds. De

toutes les paroles qui venaient d'être dites, il n'avait compris qu'une chose, c'est que M. Le Hussac consentait, et que rien ne s'opposait plus à son mariage avec Lucie. Son émotion était si forte qu'il ne trouvait pas un mot pour remercier celui qui venait, en cette minute, de lui donner le bonheur.

Mais Mme Le Hussac vint à son mari avec un sourire d'infinité tendresse, lui prit la tête à deux mains, et, très simplement, l'embrassa.

—Merci pour notre fille, Fernand!

Le soir même, Robert, assis sur un des lits de camp de la logette, griffonnait sur son genou une lettre débordante de joie folle dans laquelle il racontait à son père ce dénouement bienheureux et rapide d'une situation qu'il croyait, la veille encore, sans issue possible.

“ Et vous pensez bien, mon cher père, ajouta-t-il en terminant, que ce mariage n'ira pas sans une réconciliation certaine entre vous et M. Le Hussac. C'est si peu de chose, cette rivalité politique qui vous divise! Quand votre élection sera terminée, qui vous empêchera de faire les premiers pas, de vous conduire en vainqueur généreux? Il n'y a que cette maudite grève... mais elle s'arrangera, et dans quelques mois, tout sera oublié.”

Le surlendemain, au matin, Robert prit la garde, avec son peloton, à l'entrée du parc du château. Comme il venait d'y arriver, le vaguemestre lui remit la réponse de son père.

“ Ta lettre, mon cher Robert, ne me surprend qu'à moitié. Dès que j'ai su que tu étais à Heurtecomble, tout près de celle que tu aimais, j'ai bien pensé que vous ne tarderiez guère à vous entendre. Ce qui me dépasse un peu, par exemple, c'est la facilité avec laquelle ce vieux chouan de Le Hussac a accueilli ta demande: il faut que son aversion pour le nom de Fonbaret soit moins profonde qu'il ne voulait le dire. Tu m'en vois tout réjoui,

“car, personnellement, je n’ai jamais eu de haine contre un adversaire politique qui, cependant, ne s’est pas fait faute de dénaturer mes actions les plus simples, et d’oublier les services que je lui avais rendus.

“Aussitôt les élections finies, je tenterai donc un rapprochement avec ton futur beau-père; crois-bien que j’y apporterai toute la bonne volonté possible et qu’il ne dépendra pas de moi que nos rapports ne redeviennent aussi cordiaux que par le passé”.

“J’estime, comme toi, que l’heure actuelle serait mal choisie pour essayer ce rapprochement, à cause de cette interminable grève, qui est le principal, sinon l’unique grief que Le Hussac ait contre moi. Et tu sais cependant combien peu il est fondé, et avec quelle énergie j’ai toujours prêché la conciliation, là où on m’accuse d’avoir fomenté la discorde.

“Enfin! cela s’arrangera, comme tu le dis très justement. Tout s’arrange. Il n’y a pas de situations inextricables, ni de maux sans remède; il n’y a que des gens sans initiative, qui ne savent pas, au moment voulu, trouver les solutions convenables.

“Et laisse-moi te dire aussi, mon cher enfant, combien je suis heureux de ton bonheur. Je puis bien te l’avouer à présent: cette souffrance de coeur que je devinais chez toi était le point noir de mon horizon. J’ai tellement besoin de ne sentir, autour de moi, que des gens heureux! Maintenant, tout s’éclaircit, la vie m’apparaît de nouveau riante et bonne...”

Robert en était là de sa lecture quand un cri le fit sursauter.

—Aux armes!

—Qu’y a-t-il?

—Mon lieutenant, répondit un des sergents du poste, c’est une bande de grévistes qui monte vers le château.

VI

D’un bond, le lieutenant fut à la grille. Sur l’avenue menant au village,

on distinguait en effet une colonne d’hommes et de femmes qui s’approchait assez rapidement. Le vent du matin apportait leurs chants et leurs cris; ce n’était plus le grondement d’ouragan de l’“Internationale”, mais un refrain saccadé, tumultueux et âpre, dont les paroles arrivèrent bientôt jusqu’aux oreilles des soldats:

Ah! ça ira! ça ira! ça ira!

Les aristocrates à la lanterne!

Ah! ça ira! ça ira! ça ira!

Les aristocrates on les pendra!

—Qu’est-ce donc qui flotte au-dessus d’eux, à travers les arbres? demanda le sergent; ce n’est pourtant pas le drapeau rouge?

—Le drapeau noir! firent quelques voix dans les rangs des chasseurs.

—Silence! cria l’officier en se retournant brusquement. A partir de maintenant, je ne veux plus entendre une parole... Müller, faites rentrer les sentinelles.

Tandis que le sous-officier allait chercher les hommes placés en vedette au bord du plateau, Robert examina rapidement la situation.

Le château et le parc étaient entourés d’un haut mur qui les rendait inabordable de tous côtés, sauf à l’endroit où il se trouvait; il n’avait donc pas à craindre, en cas d’attaque, d’être tourné. Donc, rien de plus simple: faire fermer la grille, mettre ses hommes derrière, et attendre les événements.

Quel était le but des grévistes? Faire une manifestation? Venir conspuer M. Le Hussac?... Le concierge, à qui Robert fit part de ces deux hypothèses, secoua la tête.

—C’est plus sérieux que ça cette fois-ci, mon lieutenant. Ils ont été trop calmes depuis quelque temps; je crains bien qu’ils ne montent ici, aujourd’hui, avec l’intention de faire un mauvais coup.

—Pourquoi supposez-vous cela?

—Je ne sais... une idée. Ce drapeau noir... des bruits que j’ai entendus un

peu partout... Et justement M. Le Hussac qui n'est pas là!

—Absent du château?

—Il est parti depuis hier soir et ne rentrera que dans l'après-midi.

—Diable! cela va peut-être compliquer un peu les choses... enfin, nous allons bien voir.

—En tout cas, mon lieutenant, si vous voulez demander du renfort, vous savez que le téléphone est là, dans ma loge; il aboutit à la mairie.

—Du renfort?... j'ai soixante chasseurs pour défendre cette unique porte, mon ami! je pense que c'est largement suffisant.

—Je l'espère, mon lieutenant...

Les grévistes n'étaient plus qu'à une centaine de mètres. Robert avait fait ranger ses hommes à l'intérieur de la cour, sous un petit hangar attenant à la maison du concierge.

La colonne s'arrêta. Elle se composait presque exclusivement de tailleurs de pierres, reconnaissables à leur tablier de cuir. Trois hommes se détachèrent et s'avancèrent vers la porte.

—Que voulez-vous? demanda le concierge.

—Parler à M. Le Hussac.

—Il est parti en voyage.

—Oh! oh! nous allons voir ça!... Ouvrez!

—Je vous dis que le patron n'est pas ici!... et puis, vous savez bien qu'il ne veut recevoir personne tant que le travail n'aura pas recommencé.

Ces paroles, qui furent entendues des grévistes les plus rapprochés, déchaînèrent une clameur.

—Ouvrez! ou nous enfonçons tout! cria un des hommes.

Vingt ouvriers s'avançaient déjà, armés de marteaux et de pics. Plusieurs portaient de ces terribles leviers de fer, lourds de quarante livres, qui servent à éventrer les roches. Ces outils, apportés là, donnaient à la manifestation sa signification précise: il s'agissait bel et bien d'un coup de force qu'on voulait tenter, soit contre le château, soit contre ses habitants.

Robert sentit que le moment était arrivé d'intervenir. Très calme, il vint se placer seul, bien en vue, derrière la grille.

—Que prétendez-vous faire? demanda-t-il. Je vous avertis que j'ai la consigne de défendre cette porte, et que je ne permettrai pas qu'on y touche!

—Enlevez-le! crièrent plusieurs voix dans la foule.

Le chant du "Ça ira!" reprit, formidable. Sous une irrésistible poussée, les premiers arrivés s'écrasèrent contre les barreaux, à travers lesquels leurs poings tendus menaçaient l'officier.

—Voyons! mes amis, vous n'allez pas m'obliger à employer la force, reprit Robert. Vous avez tous été soldats, vous savez ce que c'est qu'une consigne...

Mais sa voix se perdit dans les clameurs. A coups de reins, les porteurs d'outils s'étaient fait de la place, et la grille commençait à sonner sous leur assaut furieux.

Le lieutenant, reculant quelques pas, fit un signe. Les chasseurs sortirent du hangar et vinrent se ranger, silencieux, derrière lui.

—La première escouade à la grille! commanda-t-il.

Une douzaine d'hommes se détachèrent.

—Faut-il faire mettre la baïonnette, mon lieutenant? demanda à mi-voix le caporal.

—Non... servez-vous de la crosse.

Sans beaucoup d'entrain, les soldats vinrent à la grille et cherchèrent, avec la crosse de leurs fusils, à éloigner les assaillants. Mais l'officier se rendit compte alors de la lourde faute qu'il avait commise en laissant ceux-ci s'approcher, et en enfermant sa troupe. Aux crosses des fusils, les ouvriers opposèrent leurs leviers de fer, et, en quelques minutes, sans que le travail de démolition eût été interrompu, les armes de plusieurs soldats gisaient, brisées, sur le sol.

Robert commençait à mordiller fiévreusement sa moustache; la situation

devenait plus grave qu'il ne l'avait jugée tout d'abord. Le chant de mort grondait, de plus en plus farouche, poussé par trois cents poitrines; au-dessus des têtes, le drapeau noir éployait son flottement sinistre, et la grille, sous les chocs répétés, gémissait et grinçait de façon inquiétante... Tout à coup, elle céda.

Un des battants se coucha par terre, tout d'une pièce; l'autre, violemment poussé, pivota sur ses gonds, laissant le passage grand ouvert...

Les grévistes eurent un mouvement de recul, comme effrayés du résultat qu'ils venaient d'obtenir; mais, dans la foule, un cri de joie sauvage accueillit cette première victoire, et la poussée de l'arrière, devenue toute-puissante, jeta les premiers assaillants à trois pas des soldats.

—Baïonnette au canon ! commanda Robert.

Le jaillissement des lames nues produisit son effet d'intimidation habituel, et les grévistes reculèrent jusqu'en deçà de la grille abattue.

Le lieutenant s'avança dans l'espace redevenu libre.

—Je vous préviens, cria-t-il d'une voix vibrante qui domina le tumulte, que toute nouvelle tentative d'entrée sera repoussée par les armes !

Les carriers demeurèrent un instant indécis, domptés par cette ferme attitude. Mais, tout à coup, une pierre arriva, partie on ne savait d'où, puis une autre, puis dix, et ce fut bientôt une grêle qui vint s'abattre sur l'officier et ses hommes. Durant quelques minutes, les chasseurs ne bronchèrent pas; puis, quelques hommes ayant été blessés, des murmures commencèrent à courir dans les rangs.

—Silence ! commanda Robert.

Comme il se retournait, une pierre coupante arriva sur sa joue et y fit une large entaille, qui se mit à saigner abondamment. Des cris d'indignation et de rage, qu'il ne put cette fois réprimer, jaillirent des rangs des chasseurs, et le malheureux officier sentit venir

le moment où il ne serait plus maître de la colère de ses hommes, ce moment tragique et redoutable, où les fusils partent tout seuls... D'ailleurs, à lui aussi, la patience échappait.

—Si une seule pierre est encore jetée sur nous, je commande le feu !

Un tesson de bouteille, qui l'atteignit en pleine poitrine, fut la réponse. Et des vociférations aiguës éclatèrent, poussées par les femmes qui étaient maintenant en tête.

Du milieu de la foule, une voix cria :

—Ils n'ont point de cartouches !

Les projectiles recommencèrent à pleuvoir.

—Chargez ! commanda l'officier.

D'un seul coup, les fusils s'abattirent. Les grévistes percurent distinctivement le bruit sec des culasses qui s'ouvraient et purent voir briller un instant, entre les doigts des soldats, ces cartouches qu'ils croyaient absentes.

Des cris d'effroi s'élevèrent.

—Ils vont tirer!... Ils vont tirer!... Sauve qui peut !

Il y eut dans la colonne un remous subit qui la fit osciller et refluer à plus de cinquante mètres, tandis que les premiers rangs se dispersaient dans les champs voisins.

Robert respira. Il avait compté, avec juste raison, sur l'effroi que devait produire, chez les émeutiers, cet acte de charger les armes, exécuté sous leurs yeux. Il était probable que cette menace allait leur suffire et qu'ils en resteraient là pour le moment.

Après la tension nerveuse qu'il venait de subir, il sentait monter en lui une joie puissante. Par la seule énergie de son attitude, par la seule force de sa volonté calme, il avait réussi à tenir tête à l'émeute et sans que coulât un autre sang que le sien... Tandis qu'il étanchait sa blessure, sa pensée s'en alla vers celle qui dormait, là-bas, au fond du parc, derrière ses persiennes encore closes...

—En voici d'autres, mon lieutenant !

Ce cri ramena brusquement son esprit vers l'heure présente.

Une seconde bande de grévistes venait, en effet, d'apparaître vers le milieu de l'avenue et s'approchait avec rapidité. On put bientôt la distinguer nettement : c'étaient les casseurs de cailloux. Deux cents au moins, dont les masques de grillage ne laissaient apercevoir que des bouches tordues et crispées, trous noirs d'où sortaient des hurlements.

Leurs poings levés brandissaient les "massettes", outils formés d'un cube d'acier emmanché d'un bâton flexible, armes terribles dont un seul coup fait voler en éclats un bloc de silex gros comme une tête d'homme...

Ceux-là iraient jusqu'au bout et ne feraient pas grâce.

—Je crois qu'on ne les arrêtera qu'en tirant dessus...—murmura le concierge, qui était revenu près de Robert.

—Tant pis!—répondit celui-ci d'une voix sèche,—ils l'auront voulu!... Je ne laisserai sûrement pas assassiner des femmes.

Les "masques" avaient rallié les tailleurs de pierres. Et maintenant les deux colonnes s'avançaient, hurlantes et farouches.

—Le premier rang seulement tirera, dit Robert, en passant derrière son peloton; visez aux jambes. Joue!

Mais les chasseurs n'eurent pas le temps d'épauler. Derrière eux, leur officier venait de pousser un tel cri d'angoisse et d'horreur qu'ils se retournèrent tous...

Robert, le bras tendu, les yeux fous, montrait les grévistes, en tête desquels, à côté du drapeau noir, offrant sa poitrine aux fusils des soldats, marchait son frère Gabriel!

—Faut-il tirer, mon lieutenant? demanda le sergent Müller.

—Non!... oui! Si, tirez!... Non!... cria Robert, la tête perdue.

Quelques coups de feu isolés partirent... Trop tard! la colonne arriva, pareille à un raz-de-marée, submergea

les soldats désorientés, les emporta dans sa ruée formidable.

L'alarme, heureusement, avait été donnée au village. Quatre compagnies, enlevées au pas de course par le commandant Varrel, pénétrèrent dans le parc presque en même temps que les grévistes et, guidées par le concierge, coupèrent au plus court et vinrent se ranger devant la maison d'habitation, dont elles occupèrent toutes les issues. Deux minutes plus tard, quand les émeutiers arrivèrent, ils se trouvèrent en face de cinq cents baïonnettes.

Il était à peine sept heures. Au premier étage, des persiennes claquèrent; Lucie Le Hussac apparut, rose et étonnée, dans le soleil du matin.

VII

Dans la soirée de ce même jour, le commandant Varrel fit prier le lieutenant Fonbaret de venir le rejoindre à la mairie, où il avait établi sa salle de rapports. Robert s'y rendit immédiatement et le trouva se promenant de long en large, en compagnie du capitaine Jouve, dans une grande pièce sonore, tapissée de cartes murales et meublée de tables d'écoliers. Ils interrompirent, à son arrivée, une conversation qui paraissait assez vive.

—Et cette blessure, Fonbaret?

—Moins que rien, mon commandant; une simple déchirure de la peau qui sera cicatrisée dans deux jours.

—Bien! Rien ne s'opposera alors à ce que vous retourniez à Pont-sur-Lieuse, pour remplacer le lieutenant Destrez, qui part en permission... J'ai besoin, là-bas, de quelqu'un de sérieux, et j'ai pensé à vous.

Robert tressaillit.

—Vous me renvoyez, mon commandant?

—Où prenez-vous cela, mon cher Fonbaret? Il me faut un officier à Pont-sur-Lieuse, et je vous choisis, voilà tout. Plus d'un en serait heureux à

votre place, et me remercierait... Trouvez-vous donc le métier que vous avez fait ce matin tellement intéressant, que vous teniez à le recommencer?

En disant ces derniers mots, le chef de corps avait regardé Robert jusqu'au fond des yeux. Celui-ci comprit et s'inclina.

—Je partirai dès que vous m'en donnerez l'ordre, mon commandant!

Il était pâle et ses paupières battaient comme pour retenir des larmes. Le commandant, d'un brusque élan paternel — les vieux officiers, grisonnants et taciturnes, ont de ces élans-là plus souvent qu'on ne se l'imagine—lui tendit les deux mains.

—Vous n'allez pas vous faire du chagrin pour une chose aussi simple... Allons! au revoir, mon cher ami... Vous partirez dans deux jours.

Robert sortit, les tempes battantes. Dans toute sa vie de soldat, il ne se souvenait pas d'avoir eu de moment plus douloureux. Car, sous la bienveillance voulue des paroles de son chef, il sentait le blâme tacite, le manque de confiance, le besoin de se débarrasser d'un subordonné sur lequel on ne comptait plus.

Que lui reprochait-on, cependant? N'avait-il donc pas fait tout son devoir?

Le capitaine Jouve, qui le rejoignit en ce moment sur la place, se chargea, sur ce point, d'éclairer son esprit.

—Eh bien! Fonbaret, vous nous quittez?

—Oui, mon capitaine; vous avez entendu l'ordre que je viens de recevoir.

—Je l'ai entendu, et j'en parlais précisément avec le commandant avant votre arrivée... Dites donc, Fonbaret!

—Mon capitaine?

—Je crois que vous avez laissé un peu enlever votre poste, ce matin?

—Enfin! s'écria Robert, j'aime mieux cela! Voici donc ce qu'on me reproche et ce qu'on n'a pas osé me dire, pas plus mes camarades qui m'ont fait grise mine au déjeuner, que le commandant, tout à l'heure!... Eh bien! c'est

vrai, j'ai laissé enlever mon poste, non pas un peu, comme vous le disiez tout à l'heure, mais complètement. Et cependant il me suffisait de commander le feu pour arrêter l'attaque. Je ne l'ai pas fait. Savez-vous pourquoi?

Le capitaine inclina gravement la tête.

—Je le sais: votre frère était devant les grévistes.

—Alors?

—Alors, je vous l'ai dit: vous avez laissé enlever votre poste.

—Il fallait faire tirer sur mon frère?

—Une consigne est une consigne... il fallait faire respecter la vôtre.

—Et tuer mon frère! Vous n'y pensez pas, mon capitaine!

—Mon ami, le devoir militaire est parfois une chose rude et pénible, mais son essence même est d'être au-dessus de toute discussion. Une consigne est sacrée, elle engage l'honneur de celui qui la reçoit, et il ne peut la transgresser en aucune circonstance.

—Vous eussiez tiré, vous?

—Certes!... et quoi qu'il pût advenir! C'est du moins ainsi que nous étions élevés, autrefois... Ecoutez-moi. J'ai eu comme colonel, au début de ma carrière militaire, un homme que personne ne se souvenait d'avoir vu sourire. Un jour, en 1870, il occupait avec sa compagnie un village des Vosges, qui était le sien, et qu'il avait reçu l'ordre de défendre, coûte que coûte, pour donner au reste de la brigade le temps de se retirer. Or, au moment où une colonne prussienne débouchait inopinément à trois cents mètres de lui, et où ses hommes, le doigt sur la détente, attendaient l'ordre de faire feu, il vit accourir vers lui sa soeur et sa mère!... Vous m'entendez bien, Fonbaret, sa soeur et sa mère, tout ce qui lui restait, tout ce qu'il aimait au monde! Leur maison avait été envahie, et elles venaient vers lui tout naturellement, tandis que, derrière elles, et plus vite qu'elles, s'avancait cette colonne prussienne qu'il fallait arrêter à tout prix. Ne pas tirer, c'était forfaire à son de-

voir de soldat et laisser prendre le village... Il tira!... Par-dessus les cadavres des deux femmes, il maintint l'ennemi en respect, et sauva l'honneur du drapeau!

—C'était un fou!

—C'était un héros! La mort, qu'il chercha, désespérément pendant tout le reste de la campagne, ne voulut pas de lui... On parlait bas à son approche, et lorsqu'il faisait à l'un de nous l'honneur de lui adresser la parole, on avait envie de mettre un genou à terre et de se découvrir!

—Je ne puis vous suivre, mon capitaine, aussi loin ni aussi haut. Vous me parlez d'un héros, ou plutôt d'un martyr, d'un soldat à l'âme surhumaine que les Romains auraient compris peut-être, mais que moi je ne comprends pas... Et puis, entre son cas et le mien, il y a tout de même une différence...

—Laquelle?

—C'étaient des étrangers, des envahisseurs qu'il tenait au bout des fusils de ses hommes... moi, c'étaient des Français.

—Ah! vous y voilà donc!... Les utopies humanitaires vous ont imprégné malgré vous, monsieur Fonbaret!

—Pourquoi pas? J'ai le droit d'être autre chose qu'un instrument stupide et aveugle!

—Et de ne pas exécuter un ordre quand il vous paraît dangereux, inopportun ou barbare, n'est-ce pas?... Savez-vous où nous allons, avec ces idées-là?... A la ruine de l'armée et du pays, tout simplement!

Sans laisser le temps au lieutenant de répondre, le capitaine Jouve s'éloigna à grands pas, en battant furieusement l'air de son stick.

—Il a peut-être raison, se dit Robert, troublé jusqu'au fond de l'âme, et cependant ma conscience ne me reproche rien!

A ce moment un bicycliste, qui arrivait par la route de Clavières, le reconnut et sauta de sa machine.

—Monsieur le lieutenant Fonbaret, n'est-ce pas?

—Lui-même.

—Voici un mot que votre père m'a chargé de vous apporter; il n'y a pas de réponse.

Le messager s'éloigna. Robert décacha la lettre, qui ne contenait que quelques lignes:

“Mon cher Robert, je viens d'apprendre à l'instant ce qui s'est passé ce matin à Heurtecomble. Gabriel, paraît-il, était à la tête d'une bande de grévistes qui a essayé d'envahir le château; je frémis en pensant que vous auriez pu vous trouver en face l'un de l'autre! Il est absent de la maison depuis deux jours et loge je ne sais où, probablement avec ces gens-là. Ceci dépasse la mesure. J'irai le chercher moi-même demain matin, et le ramènerai, au besoin, par les oreilles. J'arriverai à huit heures; trouve-toi là si ton service te le permet, car je serai content de te voir aussi.”

VIII

Robert Fonbaret, ce soir-là, ne parut pas au dîner que les officiers du bataillon prenaient en commun dans une auberge du village.

Tête basse, il avait marché droit devant lui, emporté par sa pensée douloureuse, tour à tour humilié et révolté au souvenir des impitoyables paroles du capitaine Jouve. Ainsi, cette chose monstrueuse était possible: un homme, un soldat, pouvait être mis dans l'alternative de tuer son frère, ou d'être déshonoré! Que ce soldat eût risqué vingt fois sa vie, à l'autre bout du monde, pour la gloire de son pays, cela ne comptait pas; on pouvait lui demander encore, au nom du devoir militaire, un acte devant lequel sa conscience se cabrait d'horreur... Allons donc!...

La nuit était venue depuis longtemps. Il entendit sonner des heures au coucher de Heurtecomble, et machinalement s'arrêta pour écouter... Dix

heures... Où était-il donc?... Il se souvint d'avoir pris, en sortant du village, le chemin du carrefour Béquet; puis, laissant les carrières à gauche, il avait gravi un sentier raide, dont les cailloux roulaient sous ses pas. Maintenant, il ne montait plus; autour de lui, l'ombre moins épaisse laissait deviner un plateau bosselé, parsemé de taches sombres qui devaient être des touffes de genêts ou des buissons rabougris.

Une de ces taches, non loin de lui, attira son attention; il s'en approcha et reconnut l'ouverture, maçonnée en forme de margelle, d'un de ces puisards qui servent à donner de l'air et du jour aux carrières souterraines.

Il se trouvait au-dessus des vieilles galeries. L'endroit lui était familier, et il y était venu bien souvent, autrefois, promener les rêves de son amoureuse adolescence. Il s'assit sur la pierre, à côté du trou béant, et se replongea dans ses pensées tristes.

Donc, le capitaine Jouve prétendait qu'il avait failli à l'honneur en ne faisant pas tirer sur son frère!... Quelle abomination!... Mais pourquoi, après tout, attacher une importance aux paroles de ce vieil officier, brave homme, certes! mais d'esprit racorni, incapable de généraliser, habitué à solutionner toutes les questions au moyen de formules et d'axiomes?... Non, cent fois non! sa conscience ne lui reprochait rien, et, puisque le commandant Vanel, lui aussi, semblait le blâmer, le traiter en officier suspect ou incapable. eh bien! il démissionnerait, c'était très simple!... Tout n'était-il pas simple, maintenant qu'il allait pouvoir épouser Lucie!

—Et tout cela, murmura-t-il, pour un galopin qui s'amuse à faire de l'émeute en amateur et à souffler sur les incendies qu'ont allumés les Lepy et d'autres aussi, hélas!...

Il se leva et reprit la direction de Heurtecomble. Mais il avait à peine fait quelques pas qu'il s'arrêta brusquement: dans le sentier, une silhouet-

te d'homme se dressait, immobile, semblant l'attendre et vouloir lui barrer le passage. La rencontre n'avait rien de rassurant, à pareille heure et dans cet endroit désert.

—Qui va là? cria-t-il.

L'homme s'avança. Robert, dont les yeux étaient maintenant habitués à l'obscurité, le vit porter la main à son chapeau.

—Bonsoir, mon lieutenant!

—Bonsoir! répondit Robert, en cherchant vainement à distinguer les traits de l'homme qui était maintenant tout près de lui.

—Vous ne me reconnaissez pas?

La voix était respectueuse. Le lieutenant, d'un geste vif, fit craquer une allumette et la porta vers le visage de son interlocuteur. La flamme éclaira une figure d'ouvrier encore jeune, qui ne lui rappela aucun souvenir.

—Ferrand,— fit l'ouvrier,— Ferrand Charles. J'étais à votre compagnie, à Toulon, lorsque vous avez embarqué pour le Soudan. L'autre jour, quand vous êtes arrivé avec le bataillon, je vous ai reconnu tout de suite.

— C'est bien possible!... Que me voulez-vous?

—Voilà. Je vous ai vu passer devant ma maison à la tombée de la nuit, et je vous ai suivi. Je voulais vous dire une chose, une chose que je sais, et qui presse... Vous m'avez fait marcher longtemps, mais j'aime autant ça. Seulement, tout à l'heure, je ne savais plus où vous étiez... alors, je vous ai attendu dans le chemin...

—Et bien! me voici. Qu'est-ce que vous avez à me dire?

— Une chose qui presse — répéta l'homme.—Mais faut que je vous explique, je ne voudrais pas que vous me preniez pour ce que je ne suis pas... L'an dernier, Mme Le Hussac et sa fille ont sauvé mon petit garçon, qui allait mourir du croup. Alors, vous comprenez, mon lieutenant, il n'y a pas de grève ni de camarades qui tiennent... moi, je ne veux pas qu'on leur fasse du mal...

—On veut leur faire du mal? Qui?... mais parlez donc!

Ferrand tourna la tête à droite, et à gauche, comme s'il eût craint, dans l'ombre, des oreilles indiscrettes. Puis, à voix presque basse :

—Le château sautera cette nuit!

Robert eut un haut-le-corps. Quoi-qu'il sût que pareille menace avait été déjà faite à plusieurs reprises, il eut le pressentiment que, cette fois, c'était sérieux.

—Comment savez-vous cela?

—Comme je sais beaucoup d'autres choses; il n'y a qu'à ouvrir les oreilles pour entendre. Du reste, celui qui manigance tout ça ne se cache guère...

—Vorard, n'est-ce pas?

—Oui.

Robert réfléchit un instant. Il savait l'hercule capable de tout, et il ne l'avait pas aperçu pendant la manifestation du matin... peut-être préparait-il déjà sa sombre besogne... Mais tout était gardé, il y avait une sentinelle sur chaque chemin, un poste à tous les carrefours.

—On ne fait pas sauter une maison aussi facilement que cela!

—Vous croyez, mon lieutenant? Mais vous ne connaissez donc pas le Cheval, ni le vieux Pachou, qui est pire que lui encore?... Le château sautera, c'est moi qui vous le dis, comme la scierie a sauté... et avant une heure peut-être!

—Mais comment, voyons, comment?

—C'est pour vous le dire que je suis venu.

En quelques phrases, dont la précision leva tous les doutes que Robert eût pu conserver encore, il expliqua de quelle façon, depuis plusieurs années, des quantités considérables d'explosifs avaient été soustraites à la vigilance des contremaîtres, ou dérobées dans la poudrière même, et réunies dans les piliers des vieilles carrières; comment Pachou et Vorard avaient découvert une ancienne galerie permettant de déboucher dans les caves du château; comment enfin lui, Ferrand, savait de source certaine, que le Cheval avait

passé dans les souterrains toute la nuit et la journée précédentes, préparant sans aucun doute l'exécution de son projet épouvantable.

A mesure qu'il parlait, la conviction que ce que disait cet homme allait s'accomplir dans l'esprit de Robert, et il eut soudain la vision terrifiante de sa fiancée projetée dans les airs, au milieu d'un tourbillon de flammes, et écrasée sous les décombres fumants.

—Etes-vous sûr que le Cheval ait pu pénétrer dans les galeries? demanda-t-il, se raccrochant à un dernier doute. Elles n'ont qu'une entrée et elle est gardée par un poste.

Ferrand désigna du geste le puisard où Robert s'était assis un instant auparavant.

—Et par là?... Il y en a comme ça des quantités de trous, avec des échelles de fer par où on peut descendre!

—C'est vrai! fit l'officier accablé. Le misérable!... Mais vous, qu'est-ce que vous faites ici? Pourquoi avoir attendu jusqu'à maintenant pour prévenir?... Il y a d'autres officiers, il y a des gendarmes à Heurtecombe!

—Les gendarmes! Ah! ça, jamais!... D'abord, je n'ai su la chose que ce soir... Alors j'ai pensé à vous le dire, à vous que je connais, qui êtes mon ancien lieutenant, et qui trouverez bien le moyen d'empêcher cela!

Ces derniers mots firent sur Robert l'effet d'un coup d'épéon sur un cheval de race. Certes, oui! cet homme avait eu raison de penser à lui... Et il trouverait le moyen d'empêcher ça, et il allait le prouver tout de suite!... Ah! on l'accusait de manquer d'énergie, on le renvoyait à Pont-sur-Lieuse! On verrait qu'il était tout de même bon à quelque chose.

—Il faudrait d'abord prévenir M. Le Hussac, dit-il.

—Oui.

—Pouvez-vous y aller?

—On ne me recevra pas... Il vaudrait mieux envoyer un soldat.

—C'est juste!... d'autant plus que je vais avoir besoin de vous tout à

l'heure pour me guider dans les vieilles galeries... Etes-vous décidé à me suivre?

—Oui!... Elles ont sauvé mon petit... je ne veux pas qu'on les tue...

Robert Fonbaret se sentait porté maintenant par une force supérieure, par un besoin d'action immédiate qui décuplait son énergie. Suivi de l'ouvrier, il dévala le sentier en courant, traversa le village endormi et se dirigea vers la scierie, où il savait trouver une section de sa compagnie sous les armes. Tout en marchant, Ferrand avait complété ses explications et décrit la galerie dans laquelle devait se trouver le Cheval.

—Un vrai boyau, mon lieutenant, où on peut à peine se tenir debout.

—Nous verrons bien!...

Il entra dans la logette des gardiens et y prit son revolver. Le capitaine et le sous-lieutenant n'étaient pas rentrés encore; il en fut heureux, car il tenait à mener cette opération seul.

Allumant une bougie, il détacha une feuille de son carnet et griffonna févreusement quelques lignes:

“Je viens d'apprendre, de façon absolument sûre, qu'une mine a été creusée dans votre maison et qu'elle doit sauter cette nuit. Ne méprisez pas cet avis, je vous en conjure! Partez sans perdre un instant, il y va de votre vie à tous. De mon côté, je vais tenter l'impossible pour faire face à ce danger, mais arriverai-je à temps? Partez! — Robert”.

Il écrivit sur l'enveloppe: “A monsieur Le Hussac, pour remettre immédiatement. Très pressé!” et pénétra dans le hall de la scierie.

Deux falots de corps de garde y répandaient une lumière jaune et tremblotante, qui éclairait fantastiquement les armes en faisceaux et les corps des chasseurs étendus sur la paille. Dans un coin, une trentaine d'hommes tout équipés—la section de piquet—somniaient ou causaient à voix basse.

—Le sergent de jour?

—Voilà, mon lieutenant! dit un

gradé en s'avancant.

—Ah! c'est vous, Müller!... Vous allez me faire porter au pas gymnastique, par un chasseur dégourdi, cette lettre au poste du château. On réveillera coûte que coûte M. Le Hussac pour la lui remettre. C'est compris?

—Compris, mon lieutenant! —dit le sous-officier en prenant la lettre, qu'un chasseur, un instant après, emporta en courant.

—Bien! Vous allez maintenant prendre avec vous six hommes solides. Je vous emmène faire une patrouille. Emportez un falot, nous allons dans les carrières souterraines.

Cinq minutes plus tard, la petite troupe partit. Ferrand, qui attendait à la porte, se joignit à elle.

Et Robert Fonbaret s'en alla vers son destin.

IX

Tout au fond de l'étroite galerie, abandonnée dont ils avaient désobstrué l'entrée quelques mois auparavant, Martin Vorard et le père Pachou travaillaient avec acharnement depuis trente-six heures, n'ayant pris qu'un peu de repos pour dormir sur le sol nu, et manger les provisions apportées dans un bissac—des oignons, un pain et deux litres d'alcool, de ce terrible alcool de grains qui brûle comme du vitriol et rend les hommes fous.

Les litres étaient vides, et les deux compagnons étaient ivres, mais cela ne les avait pas empêchés de travailler dur. Ils avaient accompli une besogne formidable, percé des murs, creusé une mine, transporté plusieurs milliers de cartouches... Maintenant, tout était prêt.

—Et voilà!—dit le Cheval en se redressant,—y a plus qu'à allumer la mèche!... Bon Dieu de bon Dieu! j'ai jamais turbiné avec tant d'plaisir... Mince de chahut là-haut tout à l'heure, hein, vieux?

Affalé contre la paroi, le père Pachou ne parut pas entendre. Moins résistant

que le colosse, il succombait manifestement à la fatigue et à l'ivresse; son oeil unique se fermait, sa tête roulait d'une épaule à l'autre, et il marmonnait des phrases obscures, dans lesquelles son garçon mort, son oeil perdu, sa mise au rancart prochaine, revenaient en un laemnto obstiné.

—Sois tranquille, vieux, tout ça va s'payer d'un seul coup!—fit le Cheval. —Ah! les salauds! qui sont en train de roupiller dans la plume pendant que l'ouvrier crève de faim, quel réveil en musique on va leur servir!... As pas peur, on ne le chinera plus, le lion populaire!...

Tout en parlant, Vorard avait fait les derniers préparatifs. Trois mètres de cordeau bickford, amorcés sur un détonateur, devaient brûler pendant cinq minutes, et leur permettre ainsi de gagner, avant l'explosion, une partie des souterrains où ils seraient en sûreté.

Le Cheval prit la lanterne qui les éclairait et alluma l'extrémité de la mèche, qui se mit à brûler en grésillant.

—Filons! dit-il.

Le père Pachou était à moitié endormi. Après de vains efforts pour le faire tenir sur ses jambes, le colosse le jeta sur son épaule et s'éloigna à grands pas.

—Halte! fit une voix brève.

Vorard, étouffant un juron, s'arrêta net et laissa glisser son fardeau à terre. A quelques mètres, la lueur d'un falot venait de se démasquer brusquement... avant qu'il eût eu le temps de faire un geste, Robert Fonbaret était sur lui, appuyant contre sa poitrine le canon d'un revolver.

—Rendez-vous!... Si vous bougez, vous êtes mort!

Les hommes de la patrouille accouraient; le Cheval entendit leur piétinement, scandé par le bruit métallique des fourreaux de baïonnette, et se jugea perdu. Mais la formidable bête de combat qu'il était n'allait pas se laisser abattre sans résistance.

D'un revers de bras, il fit sauter le revolver de l'officier, dont la balle alla s'aplatir contre les pierres de la voûte; puis, avant que son adversaire eût retrouvé son équilibre, il l'empoigna d'une main à la gorge, de l'autre à la ceinture, le souleva de terre et fonça en avant, le portant devant lui comme un bouclier.

Les trois premiers chasseurs furent culbutés sous sa poussée irrésistible; mais le sergent Müller, qui venait ensuite, s'était rendu compte du danger... Il s'aplatit contre la paroi pour laisser passer le colosse, puis, posant le falot à terre, il tira sa baïonnette, la fixa au bout de son fusil, et s'élança.

Vorard était aux prises avec les trois derniers hommes de la patrouille, sur lesquels il frappait en se servant du corps de Robert comme d'une massue... il allait passer encore... Soudain, il poussa un hurlement de douleur et s'abattit, foudroyé: la baïonnette du sergent venait de s'enfoncer dans son dos et de lui traverser le coeur.

Vite! au lieutenant... dit Müller.

Un des soldats alla chercher le falot. Ils se penchèrent sur l'officier, et un cri d'horreur jaillit de toutes les poitrines.

Robert Fonbaret était mort. La poigne terrible de l'hercule avait broyé les os de son cou; sa langue pendait, tuméfiée; les yeux révulsés, étaient presque sortis des orbites.

—Crapule! gronda le sergent en levant de nouveau son arme pour en frapper Vorard.

Mais Ferrand, qui s'était tenu à l'écart jusqu'alors, se précipita:

—La mine!...

Il n'avait pas achevé qu'un jet de flamme illumina la galerie. Une explosion, pareille au fracas d'un immense coup de tonnerre, secoua jusqu'en leurs derniers recoins les carrières souterraines. Souffletés par une trombe d'air et de feu, les huit hommes s'abattirent...

Ils se relevèrent cependant, peu d'instants après, sans trop de mal. Car la mine avait été préparée de main de

maître, et c'était ailleurs qu'elle avait accompli son oeuvre de mort.

X

Dans sa charrette anglaise, qu'il conduisait lui-même, M. César Fonbaret filait, au grand trot de son cob, sur la route de Clavières à Heurtecombe. L'air vif des premières heures matinales fouettait sa peau de gros homme sanguin et la rafraîchissait agréablement; à une montée, il mit son cheval au pas, enrroula les rênes autour de son porte-fouet et bourra sa belle pipe d'écumé, au fourneau étreint par une griffe d'aigle.

Malgré les inquiétudes que lui donnaient son fils Gabriel, M. Fonbaret se sentait allègre. La veille au soir, il avait eu avec Aristide Lepy une longue conversation, au cours de laquelle le rédacteur en chef de l'«*Eveil prochain*» lui avait fait, pour ainsi dire, toucher du doigt, les avantages énormes que sa candidature allait retirer de la grève de Heurtecombe, et démontré que la mauvaise humeur des carriers devait logiquement se traduire par une majorité de plus en plus compacte sur le nom de Fonbaret, qui représentait l'affranchissement des travailleurs.

Il n'en voulait donc pas trop, au fond, à son second fils, d'avoir un peu attisé cette mauvaise humeur; mais il trouvait que, pour l'instant, cela suffisait. D'autant que la présence de Robert pouvait gêner tout et amener des complications dont la seule pensée lui faisait froncer les sourcils. Vraiment, il était temps que cette plaisanterie prît fin: il allait de ce pas signifier à Gabriel sa volonté bien arrêtée de lui voir abandonner son «*apostolat*», et réintégrer le domicile paternel. D'ailleurs, maintenant que Robert allait épouser la fille du propriétaire de Heurtecombe, ces allures quelque peu extravagantes et bohèmes n'étaient plus de mise, et il devenait bien évi-

dent que la place du futur beau-frère de Mlle Le Hussac se trouvait autre part que dans des mettings de carriers.

Le maire de Clavières, ayant achevé sa pipe, la remit soigneusement dans son étui et rassembla les rênes, afin de faire à Heurtecombe une entrée convenable. Il atteignait à ce moment la dernière côte, celle du haut de laquelle on voit le village, et, sur la pente opposée, le château avec ses toits d'ardoises.

Tout à coup, M. Fonbaret donna une telle secousse sur la bouche de son cheval que celui-ci se cabra et faillit renverser la voiture.

—Voyons! qu'est-ce que c'est?... Je dors encore?...

Le spectacle qu'il avait sous les yeux était bien fait pour motiver sa stupeur. Toute la partie droite du château n'existait plus... Des deux tourelles, une seule restait debout, et, à la place de l'aile écroulée, on distinguait un monceau de décombres, d'où sortaient des pans de murs noircis, des charpentes enchevêtrées et encore fumantes...

M. Fonbaret, s'étant frotté les yeux et convaincu qu'il ne rêvait pas, devina brusquement le drame. Une colère le secoua, suivie d'une terrible inquiétude.

—Les brutes!—murmura-t-il.

Et, au risque de se rompre le cou, il lança son cheval au grand trot dans la descente.

La place du village était encombrée d'une foule compacte et morne, dont les regards convergeaient vers un même point, la porte de la mairie, qui recachaient les draps dont ils étaient recouverts; on savait seulement qu'ils arrivaient des carrières souterraines. Et ces deux brancards étaient venus s'ajouter à d'autres, amenés du château pendant la nuit.

Il y en avait maintenant cinq, alignés côte à côte dans la salle d'école, et que des gendarmes veillaient. Près d'une fenêtre, un groupe où se trouvaient le commandant Vanel, le capitaine Jouve et l'adjoint de Heurtecom-

ble entourait le maréchal des logis, occupé à recueillir les premières dépositions.

Le concierge du château avait déjà été entendu. Il avait raconté comment, vers les onze heures du soir, une lettre urgente était arrivée, portée par un chasseur; comment il avait remis cette lettre lui-même à M. Le Hussac, qui, après lecture, l'avait froissée d'un air de mauvaise humeur, et jetée sous sa table. Peu de temps après, les lumières des appartements s'étaient éteintes, et il s'était couché. Aucun bruit suspect ne lui était parvenu, jusqu'au moment où l'explosion l'avait jeté hors de son lit. Et c'était tout. Il avait aidé les soldats et les habitants du village accourus à éteindre le commencement d'incendie et à retirer des décombres les cadavres, horriblement mutilés, de M. Le Hussac et de deux domestiques, Mme Le Hussac et sa fille, qui couchaient dans l'aile gauche du château, n'avaient eu aucun aml, mais la commotion les avait rendues presque folles... Il ne savait rien de plus.

Le maréchal des logis interrogeait maintenant le sergent Müller, qui, les yeux égarés, pâle et frissonnant encore au souvenir des heures qu'il venait de vivre, ne pouvait que répéter le rapport qu'il avait fait deux heures auparavant au commandant Vanel: "Alors, quand j'ai vu qu'il tuait mon lieutenant, j'ai mis baïonnette au canon et j'ai tapé..."

—Bonjour, messieurs!... Que se passe-t-il donc?

—Monsieur Fonbaret! — murmura l'adjoint.

—Le père...

Tous se découvrirent... Il y eut un moment de silence angoissé.

—Eh bien?...

Le commandant s'avança.

—Un grand malheur, monsieur!... le lieutenant Fonbaret, votre fils...

Comme frappé de la foudre, M. César recula en chancelant et s'adossa au mur, l'index tendu vers les cadavres.

—Là! n'est-ce pas?

—Mort au champ d'honneur! fit la voix grave du capitaine Jouve.

A ce moment, la porte, de nouveau, s'ouvrit, et l'on vit apparaître, hirsute, boueux et lamentable, le vieux Pachou, que deux gendarmes traînaient; puis Gabriel Fonbaret, qui paraissait en proie à une surexcitation violente. Il était nu-tête; des bris de paille, mêlés à ses longs cheveux plats, montraient qu'il avait dormi sur quelque fenil, à l'aventure; dans ses yeux creux passaient des lueurs de folie.

A peine entré, et sans regarder personne, il se mit à proférer des paroles véhémentes, flétrissant la conduite des gendarmes qui s'étaient montrés, à l'entendre, d'une brutalité révoltante à l'égard du père Pachou.

—C'est indigne et monstrueux! criait-il.

Les gendarmes ne paraissaient pas s'occuper de lui, ce qui redoublait sa fureur.

—Nous avons arrêté cet homme, — expliqua l'un d'eux en montrant le vieux carrier, — au moment où il sortait d'un puisard des galeries souterraines. Il fait semblant d'être ivre, et ses vêtements sont brûlés...

—Infamie! — clama Gabriel — arrestation arbitraire! Ne vous en prenez qu'à vous si ces hommes que vous torturez font sauter vos maisons!

Sa voix et ses gestes étaient d'un dément. Depuis l'heure de l'explosion, il parcourait ainsi les rues du village, pérorant et lançant des anathèmes. Il ignorait certainement la mort de son frère que personne, sauf Ferrand qui avait disparu, ne connaissait encore à Heurtecombe. Cependant le silence de ceux qui l'écoutaient parut l'exaspérer; d'un air de défi, il vint se camper au milieu de la salle.

—Et vous autres, que faites-vous ici? De quel droit prétendez-vous arrêter la vengeance du peuple? Avez-vous mesuré ses souffrances?... Non, n'est-ce pas? Alors, allez-vous-en, et laissez passer sa colère!

Puis, désignant d'un geste théâtral

le coin où s'allongeaient les cinq formes rigides.

—Tous ceux-là ont été justement frappés!

—Malheureux! cria M. Fonbaret en se précipitant vers lui, les bras levés, comme pour écraser les mots sur ses lèvres.

Gabriel ne sourcilla pas devant cette apparition inattendue.

—Ah! vous étiez là, mon père? Vous êtes venu assister au cinquième acte du drame, au bouquet du feu d'artifice?... Réjouissez-vous, il a été aussi beau que vous pouviez le rêver! Le vieux lion s'est lassé d'avoir faim, et il a sorti ses griffes... Bravo, lion!

Lentement, d'un pas de justicier, le capitaine Jouve s'avança vers l'énergumène, le prit par le bras et l'amena devant un des cadavres, dont il découvrit le visage.

—Le lion a tué aussi votre frère...

Gabriel se pencha sur le pauvre visage crispé et blêmi, presque méconnaissable... un cri rauque s'étrangla dans sa gorge, et ses genoux fléchirent, comme s'il allait obéir à l'habitude ancestrale de prier devant les morts...

Mais la voix de M. Fonbaret s'éleva, stridente:

—C'est toi qui l'as tué!

Une épouvante tomba dans la salle.

Les poings serrés, les yeux fulgurants, Gabriel se retourna et marcha sur son père.

—Plaît-il?... Vous me reprochez, à moi, d'avoir tué Robert!

—Oui!... Ce sont tes théories absurdes, tes appels à la violence...

Gabriel eut un rire terrible.

—Mes théories!... Mais ce sont les vôtres, mon père... Pas de fausse modestie, voyons! Ce qui se passe ici est votre oeuvre, vous le savez bien! Ah! je comprends qu'elle vous effraie un peu... Vous vouliez bien susciter la colère des misérables, mais vous espériez qu'elle vous apporterait seulement des bulletins de vote, et qu'elle ne dérangerait ni votre appétit, ni votre sommeil. Eh bien— vous vous êtes

trompé! Maintenant, l'orage gronde, et vous ne l'arrêterez pas... Hier, Robert me faisait tirer dessus; aujourd'hui, c'est lui qui tombe; demain, ce sera vous! C'est la tempête, je vous dis, la tempête que vous avez déchaînée et qui vous fait claquer les dents de peur, parce que vous êtes lâche!... Osez donc répéter que c'est moi qui ai tué mon frère!...

Il écumait, et les gendarmes furent obligé de l'entraîner de force, tandis que M. Fonbaret s'écroulait sur les genoux.

On entendit le père Pachou bégayer:

—Avec tout ça, on est encore plus malheureux qu'avant...

Au dehors, la foule devenait houleuse. Les voix, d'abord assourdies et comme voilées d'horreur par les événements de cette nuit tragique, avaient retrouvé leur ton âpre et farouche, et de tous côtés des cris s'élevaient, dont la violence grandissait de minute en minute. Mais ce n'était plus contre le patron ni contre les soldats que se déchaînaient les colères: elles allaient toutes maintenant aux membres du syndicat—devenus d'ailleurs invisibles—que l'on accusait ouvertement d'être les auteurs de la catastrophe.

—Ils ont ruiné le pays!

—C'est-y eux, à c't'heure, qui vont faire marcher les carrières?

—Ils se soûlent chez la mère Brispot pendant qu'on crève de faim, les lâches!

— Qui nous donnera du travail, maintenant?

Cependant, le bruit s'était répandu peu à peu, dans les groupes, que M. Fonbaret était à la mairie. Cette nouvelle changea bientôt le cours des idées, et sembla calmer subitement les inquiétudes et les colères. M. César était venu!... Parbleu! c'était bien sûr qu'il ne les abandonnerait pas!... Pourquoi s'était-on mis à désespérer, puisqu'il était là, lui, l'"Homme-qui-avait-tout-promis", le législateur futur qui détenait la formule certaine du bonheur des déshérités?

Les Semeurs de vent

Et tel est le besoin qu'a ce peuple de France de croire à quelqu'un ou à quelque chose, et aussi de mettre ses meilleurs espoirs en des chimères, que des cris de: "Vive Fonbaret!" jaillirent

de toutes les poitrines, accompagnés par le tintement lugubre de la cloche de la petite église qui sonnait le glas des morts.



LES MARIS GROGNONS



- Est-ce ça le sirop de fraises que tu as fabriqué toi-même ?
—Oui.
—Il a un petit goût...
—De quoi ?
—On dirait un petit goût de queue de fraise et de mouche écrasée. Ah ! fichtre, non, ce n'est pas comme le sirop que faisait ma mère...



Plaisirs d'Automne

Par M. T.

OUVRONS les fenêtres, poussons les volets... Une fine lumière grise pénètre la maison assoupie. L'odeur de la naphthaline s'évapore. Il y a encore un peu de poivre dans l'air, parce qu'on a secoué — imprudemment! — les fourrures. La maîtresse du lieu éternue et rit. La femme de chambre étale sur les chaises du cabinet de toilette la zibeline moelleuse et le chinchilla givré. Pendues dans l'armoire à coulisse, comme les sept femmes de Barbe-Bleue, les robes de l'hiver passé bruissent et parlent entre elles...

— Qui de nous, qui de nous sortira la première ?

La première qui sort, c'est la souple et longue, et douillette robe d'intérieur, qui a dormi tout l'été entre des sachets de lavande.

Otons les housses des meubles, démaillotons de leurs gazes rigides les tableaux et les miroirs. Ces vieux amis nous apparaissent nouveaux et nous les considérons avec une indulgence attendrie... Bonjour, petit fauteuil familial, bergère profonde, soies fanées, bois courbés blancs! Bonjour, pastels fardés, cadres à guirlandes, belles qui avez dormi si longtemps! La pendule, votre contemporaine, somme clair la bienvenue. Dans un coin du salon, les chrysanthèmes japonais hérissent leurs grosses têtes chevelues de cuivre rose, de pourpre cendrée, de safran pur. Ils frémissent de nostalgie au parfum du thé qui monte des porcelaines tièdes...

Le jour baisse. Les rideaux joignent noblement leurs grands plis soyeux.

— Que la lumière soit!

La fée Electricité, invisible, court le long d'un fil, et voici fleurir la lumière.

C'est l'automne...

Rester incognito à la ville, l'été, quand "il n'y a plus personne", c'est très amusant, et ce n'est pas moins amusant d'y revenir, quand on ne voit encore personne.

En octobre et novembre, comme en juillet, liberté complète. Ni visites ni réceptions. On ne dîne plus au dehors; les lauriers sont rentrés et les violons partis. C'est l'automne... Mais la saison, vêtue de demi-deuil royal, éveille, dans le cœur des femmes, le goût de lire, de causer, de rêvasser au coin du feu, — au coin du vrai feu qui vit et brille, le triste calorifère n'étant pas encore allumé. C'est le temps où la gaieté bruyante paraît vulgaire et un peu fausse, où il est plus doux d'être sentimental, où les femmes de quarante ans semblent plus belles, plus pathétiques avec leurs grâces meurtries...

Après les villégiatures et les déplacements, après les villas aux murs sonores, les jardins de fil de fer et de cailoux, les plages torrides, les eaux douteuses, après toutes les petites déceptions et tous les petits ennuis qui composent le grand plaisir du citadin en vacances, comme le "home" se révèle confortable, délicieux, imprévu!

On refait la découverte des choses. On goûte le délice d'être seule, tran-

quille, de se coucher tôt, de n'avoir plus, autour de soi, des enfants à morigéner ou à distraire. Avant la reprise des corvées mondaines, c'est une délicate sensation d'indépendance...

* * *

Pourtant, la vie féminine a des rites sacrés, des rites immuables : dès qu'on a rendu hommage aux dieux de la maison, en éclairant et en parant leur sanctuaire, il faut rendre un hommage plus coûteux, hélas ! aux dieux de la Mode et de la Couture.

La volonté de ces dieux est terrible et toute pleine de mystères ! Pourquoi font-ils à nos chapeaux cette destinée mélancolique des plantes annuelles qui ne voient jamais qu'une saison ? Pourquoi obligent-ils nos robes—les plus solides, les plus pratiques, celles qui ne devaient point se démoder—à une fin honteuse et prématurée ? Le minimum de peine qu'ils infligent à ces malheureuses, c'est "un petit arrangement", —et tel "petit arrangement", est plus pénible pour elles que la reclusion ou la mort.

Nous ne sommes pas si frivoles qu'on le dit : nous ne changeons pas pour le seul plaisir de changer.

Ce chapeau vert, cette robe grise, envoyés par nous aux gémonies, ils furent achetés pour la demi-saison dernière, quand l'hiver n'était plus et que le printemps n'était pas encore. Le

paysage de mars, couleur d'azur, couleur de perle, couleur d'argent, égayé d'averses ensoleillées et de petites feuilles vives, le paysage seyait à cette robe, à ce chapeau. Nés en même temps, il était fait pour eux et eux pour lui.

Mais le paysage d'octobre et de novembre, mauve et doré, fauve et bleu, exige des tons mieux appropriés à son décor somptueux et grave.

Que les baies rouges de l'églantier et les baies bleuâtres des prunelles, que les feuillages de cuivre et de bronze couronnent les chapeaux féminins ! Chargeons-les de nêfles brunes, de châtaignes épineuses, de raisin blond, de raisin violacé, de raisin noir... Proscrivons les raisins blancs venus on ne sait d'où,—du pôle, peut-être !... Que le velours et le drap de nos robes rappellent les écorces et les frondaisons de la forêt, et le vert sombre des pins, et le pelage des biches rousses. A moins que le souvenir des jardins désertés n'incline notre caprice vers les nuances florales : rouges variés des dalilas, violet pâlisant des asters, mauve rosé des colchiques, mauve azuré des scabieuses.

Ainsi, vêtues aux couleurs de la saison, coiffées de pampres sauvages, une peau de bête précieuse sur les épaules, nous n'offenserons pas—malgré la fantaisie des modes—la poésie de l'automne



Quand il y en a pour quatre...

VIENS, petit, tu vas toujours manger la soupe avec nous?

Mme Dubois rentra dans la chambre en tirant P'tit-Louis par le bras.

Elle l'avait trouvé tapi sur les marches comme elle revenait de son travail. La concierge l'avait prévenue que Mme Prévôt était morte dans la journée, mais de l'enfant elle n'avait point parlé. Du reste qu'est-ce qui pensait jamais à s'occuper de P'tit Louis? Il errait dans la maison populeuse, jouant avec les garçons de son âge, dans la cour par le beau temps, dans l'escalier lorsqu'il pleuvait. Depuis que sa mère était veuve, elle travaillait au dehors pour gagner davantage et P'tit-Louis était abandonné à la surveillance des voisines complaisantes. De temps à autre, il recevait une taloche: c'était une preuve que les gardiennes se donnaient à elles-mêmes d'accomplir leur devoir. Elles accompagnaient leur geste d'un:

«Il faut élever l'enfant!

Ce jour-là, P'tit-Louis avait joué comme d'habitude. Depuis un mois, Mme Prévôt ne travaillait guère: elle toussait tellement qu'elle en avait le corps brisé et que souvent, le matin, elle ne pouvait se lever. Alors elle envoyait l'enfant rejoindre quand même ses camarades pour qu'il ne respirât point l'air infecté de la pièce exigüe. Vers le soir, P'tit-Louis avait voulu rentrer dans la chambre, mais il y avait là tant de gens qui s'agitaient autour de sa mère qu'il était ressorti tout effrayé. Il s'était blotti sur le palier dans un coin d'ombre. Et c'est là que Mme Dubois l'avait trouvé.

Saisissant toute l'horreur du drame,

la mère morte et l'enfant abandonné comme un chien à la rue, elle le prit de force dans un élan de pitié.

—Viens, mon mignon, viens manger avec nous.

P'tit-Louis, heureux de voir un visage familial, la suivit docilement.

—Mes enfants, P'tit-Louis, vient dîner et jouer avec vous, expliqua Mme Dubois en entrant dans la pièce.

Les enfants savaient que P'tit-Louis n'avait plus de mère: ils le regardaient curieusement ne trouvant rien à dire. P'tit-Louis reculait vers la porte: il avait honte d'être en pleine lumière et dévisagé ainsi.

L'arrivée du père détourna l'attention. L'homme n'adressa pas de questions, il avait compris. On attira l'enfant, on se serra autour de la table et dans la chambre tiède et doucement éclairée, le repas commença.

P'tit-Louis, soulagé de voir qu'on ne s'occupait plus de lui, reprenait un peu d'aplomb. Mais sa pauvre figure hâve conservait une expression pensive et douloureuse qu'accentuaient encore la maigreur de ses membres et la pauvreté de sa mise. Il paraissait lamentable à côté des quatre enfants Dubois bien portants et bien soignés. A peine s'il accusait cinq ans quoiqu'il fût près d'en avoir sept.

Cependant, l'heure du repos approchait. Déjà, Pierre, le dernier, dormait la tête sur ses bras appuyés à la table. On dressait les lits: Marie, la fille aînée, rangeait la vaisselle et le père pliait son journal.

Mme Dubois regarda son mari:

—L'enfant? demanda-t-elle.

—Fais comme tu voudras, répliqua-t-il.

Elle hésitait : jamais les trois chambres de son logement ne lui avaient paru si petites. Mentalement elle calculait les places. A la fin, elle appela :

—P'tit-Louis, viens un peu.

Lorsque l'enfant fut près d'elle, elle lui parla doucement :

—Cela te ferait-il plaisir de coucher ici avec tes petits camarades.

P'tit-Louis baissa la tête. Elle continua.

—C'est que ta mère, mon petit, est bien malade, vois-tu, et si tu retournais chez vous, cela gênerait pour la soigner.

L'enfant serrait les lèvres. Depuis que Mme Dubois parlait, sa figure s'assombrissait, ses traits devenaient durs, ses yeux prenaient une expression farouche, tout son maigre corps se raidissait.

—Réponds-moi donc, voyons ! fit Mme Dubois en posant une main sur la tête de l'enfant.

—C'est pas vrai, dit P'tit-Louis, entre ses dents.

—Qu'est-ce qui n'est pas vrai ?

—Maman n'est pas malade.

—Mais si, P'tit-Louis...

—Non, elle est morte ?

Il disait cela, rudement, sauvagement, comme s'il comprenait tout ce que cette phrase signifiait pour lui de malheur, d'abandon, de misère pour toute la vie. Il "savait", il avait vu la mort six mois avant quand il avait perdu son père et il avait déjà pénétré avec son intelligence d'enfant toute la détresse qu'elle laisse après elle chez les pauvres gens.

Mme Dubois sentit qu'il était inutile de mentir, inutile de consoler. D'ailleurs, qu'est-ce qu'on aurait pu dire à cet enfant ? De famille, il n'en avait d'autre que sa mère, de bonheur en aurait-il jamais ? La pauvre femme souffrait par compassion pour P'tit-Louis et aussi en songeant à ses propres enfants, qui auraient pu être dans le même cas si Dieu n'avait accordé à

elle et à son mari une santé robuste et un bon travail.

Elle reprit :

—Alors tu vas rester avec nous ce soir, veux-tu ?

—J'veux bien.

—Demain, maman, est-ce qu'il s'en ira ?

—Où qu'il ira, dis ?

C'était Robert et Pierre, réveillé, qui interrogeaient ainsi.

Les enfants venaient de formuler la question qu'elle se posait à elle-même. Comment lui dire, à cet orphelin, que c'était fini pour lui la famille, la tendresse et la douceur du foyer. Il levait vers elle un regard anxieux et suppliant. Mme Dubois le rassura.

—Ne crains rien, nous ne t'abandonnerons pas.

—Bah ! nous ne sommes pas si pressés de nous débarrasser de toi, avorton, fit le père. Puis il ajouta : Pauvre gosse !

Lui aussi était remué plus qu'il ne voulait le paraître et entre deux bouffées de pipe, il envisageait l'avenir du garçon qu'il prévoyait bien dur. Il reprit :

—Pour la becquée, il n'est pas si gros. C'est pas lui qui avalera toute la soupe !

—Sûrement, acquiesça Mme Dubois.

—Alors on peut toujours aller quelque temps comme ça, après on avisera.

—Oh oui ! mais voilà, "après" qu'est-ce qu'on fera ? On va venir de la mairie nous poser des questions, nous demander si on va le garder ?

L'homme vida sa pipe et se gratta la tête. P'tit-Louis ne bougeait pas ; il sentait qu'on discutait son sort.

—Tu leur répondras qu'on verra, fit le père. On ne peut pourtant pas se décider comme ça tout de suite. Nous en avons encore quatre...

Ils soupirèrent tous deux, songeant à leur fils mort un an plus tôt et qui s'appelait Louis...

Mme Dubois dit à mi-voix :

—Quand nous en avons cinq, ils n'étaient pas plus malheureux pour cela.

—C'est vrai, mais enfin l'argent, ça ne se ramasse pas comme des cailloux.

—Celui-là, ne coûterait pas gros et Léopold va bientôt travailler.

—Et puis, P'tit-Louis est juste au-dessous de Pierre, il pourrait user ses habits, ajouta Marie.

Mme Dubois se demandait ce qu'il restait à user aux habits de Pierre quand il les avait portés, mais elle ne dit rien.

—Enfin, on n'a pas besoin de décider ça ce soir, reprit le père.

La femme allait et venait, commençait à faire les préparatifs du coucher de P'tit-Louis.

—C'est égal, fit-elle, ce sera dur s'il faut le mettre à l'Assistance après l'avoir eu ici. Autant vaudrait qu'il y aille tout de suite.

—Ce n'est pas dit qu'on l'y mettra, répliqua le mari.

P'tit-Louis regardait l'homme et la femme d'un oeil inquiet. Il comprenait qu'il s'agissait de l'envoyer autre part, il ne savait où, loin des êtres et des choses auxquelles il était accoutumé et son coeur se serrait d'effroi. Mme Dubois vit ce triste regard si pitoyable; elle dit à son mari:

—Vois le donc, s'il n'a pas l'air

malheureux avec sa figure de carême! Et s'approchant du garçon elle le prit et l'embrassa. P'tit-Louis sous la chaleur de cette caresse sentit tout son pauvre être s'amollir et se fondre, et de grosses larmes se mirent à couler sur ses joues sales. De ses petites mains, il se cramponnait au châle de Mme Dubois:

—J'veux pas m'en aller!

Cria-t-il entre deux hoquets.

—Tais-toi, mon mignon, disait Mme Dubois. Puis se tournant vers son mari:

—Il a compris, le pauvre!

L'homme ne voulait pas paraître ému.

—Eh! l'ami? ne hurle pas comme ça, tu m'embêtes? Tu ne t'en iras pas, là, es-tu content?

—Jamais!

—Jamais, mais si tu cries, foi d'honnête homme, je te fourre dehors!

P'tit-Louis reniflait et fronçait le nez dans une grimace affreuse retenant ses larmes. Alors, Robert pour le consoler, lui dit:

—Pleure pas, j'te prêterai mes billes?

Magnanime, Pierre ajouta:

—Et moi, je te passerai mes culottes?

L'Automne

C'est le soir de l'année: un adieu se lamente,
L'automne aux cheveux roux descend avec le soir;
Le coteau se recueille ainsi qu'un reposoir,
Et des feuilles d'or flottent sur l'eau dormante.

Le passé meurt; le vin de l'avenir fermente
Et les grappes d'hier saignent dans le pressoir;
Les vieux rêves s'en vont de nous; ils vont s'asseoir
Sous les brumes, au bord du fleuve, et l'ombre augmente.

Des fruits tombent. La terre est grasse. Un loriot
S'endort aux roulements lointains du chariot
Qui rentre vers la ferme où brunissent les meules.

Le pas des souvenirs s'éloigne dans la nuit.
C'est l'automne. Un frileux effroi d'hiverner seules
Grelotte lentement dans les âmes, sans bruit...

De la Saint-Crépin à la Saint-Martin

Par G. de L.-D.

LA Saint-Crépin tombe en octobre. Tout le monde sait que M. saint Crépin est le patron des cordonniers. Au moyen âge, les corporations avaient l'habitude de se placer sous la protection de quelque saint homme connu pour ses vertus, et qui s'était en même temps distingué dans un métier honorable. Ce patron était l'objet d'une admiration et d'une vénération profondes. La fête du saint était en même temps la fête de la communauté et on la célébrait avec magnificence. Donc, la Saint-Crépin était la fête des cordonniers et des savetiers.

Un rude homme, ce Crépin ! C'était le premier qui avait osé importer en Gaule le métier de cordonnier, un métier que les Gaulois haïssaient par-dessus tout, car ils le jugeaient bien inférieur à leurs occupations belliqueuses. Crépin n'écoula pas les injures qui l'accueillirent, et il continua de raccommo-der des chaussures et d'en fabriquer de nouvelles. Quand on persécuta les chrétiens, Crépin, dans son zèle, voulut être leur fournisseur. L'amour de son art le conduisit au supplice, et Crépin fut béatifié.

On voit que l'origine de la corporation est des plus illustres. Aussi les cordonniers étaient-ils très fiers d'avoir un pareil patron, et dans leur orgueil légitime ils voulurent le fêter avec le plus d'éclat possible. D'avoir affirmé l'honorabilité d'un métier que d'autres jugeaient déshonorant et qui était si utile, cela valait bien de la reconnaissance de leur part envers leur vénérable fondateur.

La corporation des savetiers était, au moyen-âge, non seulement des plus anciennes— elle remonte au neuvième siècle—mais aussi des plus nombreuses. Elle raccommo-dait jusqu'à des princes, et on l'estimait pour cela.

Charles V, qui avait fondé au quatorzième siècle l'archiconfrérie royale des cordonniers, autorisa le peuple à fêter la Saint-Crépin. Un jour que, tel un simple mortel, il faisait ressemeler ses chaussures, le cordonnier, en échange de ce service, demanda au roi cette permission.

“Que veux-tu que je te donne pour avoir raccommo-dé mon soulier ?

—Sire, permettez-nous seulement de fêter la Saint-Crépin.”

Et, depuis ce jour, on fêta la Saint-Crépin. Il y eut de grands festins et de longues processions dans tout le pays, des jeux et toutes sortes de spectacles.

A Soissons, où étaient conservées les reliques du saint, les cordonniers les portaient solennellement sur leurs épaules, dans une châsse en or, et faisaient trois fois le tour de la ville.

A Doullens, dans la Somme, un jeune ouvrier, monté sur un cheval grossièrement harnaché, portait ses outils, son “saint-crépin” ; la foule le suivait emportant des outils et des souliers.

A Paris, la corporation, précédée d'un crieur qui disait à la foule : “Place à messieurs de la savaterie !” parcourait les différents quartiers. Puis elle représentait le mystère de saint Crépin. Seuls les cordonniers avaient le droit de jouer le mystère. Ils reproduisaient

De la Saint-Crépin à la Saint-Martin

la vie du saint, son labeur obstiné dans son échoppe, et finalement son supplice. La fête de saint Crépin s'achevait dans l'allégresse universelle, qui se traduisait par des chants comme celui-ci :

Les cordonniers sont pires que des évêques.

Tous les lundis ils s'en font une fête,
Lonla,
Battons la semelle, le beau temps re-
[viendra.

Et le mardi ont mal à la tête...
Lonla,
Battons la semelle, le beau temps re-
[viendra.

Et le mardi ils ont mal à la tête...
Le mercredi ils vont boire chopinette...
Le jeudi, ils aiguissent leurs alènes,
Le vendredi ils sont sur la sellette,
Et le samedi petite est la recette.

* * *

A la Saint-Hubert, les chasseurs sont en liesse.

Comme saint Crépin, saint Hubert était un saint homme, du moins il l'était devenu après une vie peu édifiante. Saint Hubert aimait beaucoup la chasse, et c'est ce qui le sauva ; pendant une de ses chasses, il fut touché de la grâce divine. Saint Hubert n'en continua pas moins de chasser comme jadis, mais il fit taire toutes ses autres passions.

Le jour de la Saint-Hubert a toujours été magnifiquement fêté. Un moment saint Martin disputa à saint Hubert l'honneur d'être le patron des chasseurs ; mais il ne conserva pas longtemps cette fonction avec celle de patron des vigneron. Tout rentra dans l'ordre et chacun eut son saint.

A la Saint-Hubert c'était l'habitude, dans la vénerie royale, de décorer d'une rosette rouge le plus vieux cheval et le plus vieux piqueur, quelquefois aussi le chien le plus vieux. Dans beaucoup de contrées on offrait à saint Hubert les prémices de la chasse.

Saint Hubert faisait des miracles. Ceux qui avaient eu confiance en lui

faisaient presque toujours une chasse abondante. Le pouvoir du saint n'expirait pas avec la chasse. Il accomplissait d'autres merveilles également admirables. On ne parlait de lui qu'avec respect ; d'ailleurs, il ne pardonnait pas facilement les injures, comme l'indique ce curieux couplet :

Sur la place Maubert,
Une vieille harengère,
De Monsieur saint Hubert
Insultit la bannière ;
Le saint, par un miracle
Comme il en faisait tant,
A ce démoniacle
Flanquit la rage aux dents (bis).

Des contes moyenageux, des légendes populations disent la gloire de saint Hubert sous une forme allégorique. L'une de ces légendes, qui est née en Normandie, raconte la vie du mauvais chasseur que la grâce divine n'a pas encore touché. Elle décrit un cortège fantastique connu sous le nom de Chasse-au-Diable.

Le mauvais chasseur s'appelait Fantôme-Volant. Il aimait trop la chasse au point de négliger ses devoirs envers Dieu. De plus, ce seigneur pillait ses sujets, saccageait leurs domaines, portait partout la désolation.

Fantôme-Volant mourut comme il avait vécu, en chasseur. Aussitôt un supplice terrible commença pour lui, une course sans fin après des proies imaginaires, une lutte avec des êtres insaisissables. Fantôme-Volant était accompagné d'une armée de chasseurs et de piqueurs qui luttait avec lui sans pouvoir jamais atteindre le gibier ; et toujours une force irrésistible le poussait, les faisait avancer, les emportait dans un tourbillon. La chevauchée dura plusieurs mois.

Enfin, l'espoir de la victoire revint dans leurs coeurs quand la biche qu'ils poursuivaient ralentit sa course. Un dernier effort, et Fantôme-Volant allait triompher, à bout de forces. Il redressa une dernière fois son corps fatigué, lança un dernier trait... quand

soudain tout disparut autour de lui, le terrain se déroba, et commença pour lui et sa suite une ronde infernale qui dure encore.

* * *

Après les vendanges, les vigneronns fêtent la Saint-Martin. L'été de la Saint-Martin comprend, comme l'été de la Saint-Denis, qui le précède de quelques semaines, une série de beaux jours. Saint Martin est un des saints les plus illustres du calendrier. C'est lui qui, à la table de l'empereur Maximin, trempa le premier ses lèvres, ce qui ne s'était encore jamais vu, dans une coupe pleine du vin de l'année.

Les vigneronns se placèrent sous sa protection. On donna son nom à une rue de Paris. On le fêta sur les bords du Rhin et sur les bords de la Garonne, et encore aujourd'hui son culte est vivace partout où il y a de la vigne.

Dans la Wallonie, les enfants vont quêter pour allumer le feu de Saint-Martin, analogue au feu de Saint-Jean :

Un balai s'il vous plaît,
Une manne sans fond,
Un panier sans anse,
Une perche, une gerbe,
Un tonneau, un fagot,
Pour la Saint-Martin,
Donnez, s'il vous plaît bien.

Les paysans célèbrent encore les Martinales pendant les huit jours qui précèdent le carême de Saint-Martin.

Ils mangent l'oie rôtie, en souvenir d'une aventure arrivée à leur patron.

Dans le nord, où le culte de saint Martin s'est conservé intact, c'est l'époque des "lieds", qui racontent sa vie tout entière.

Il jouit aussi d'une grande popularité à Dunkerque, où les enfants disent la chanson de Saint-Martin et se promènent le soir dans les rues en tenant des torches et des lanternes, et offrent aux passants des folards et des croquandouilles. Le saint, comme le bonhomme Noël, distribue des jouets et des médailles. A l'issue de la promenade nocturne, on brûle sur la place deux naufragés, en souvenir toujours de la vie de saint Martin.

A Bourg-en-Bresse, la Saint-Martin est le jour de paiement des dettes, du changement des domestiques; il y a la foire du saint, dite foire des domestiques, où ceux-ci chantent à tue-tête :

Valets, servantes, bergers, bergères,
La Saint-Martin est arrivée;
Courons, courons par les chemins,
Notre gage est gagné,
Il n'y a par an qu'une Saint-Martin.
C'est tout cela qui nous chagrine.

Oui, il n'y a qu'un été de la Saint-Martin, comme il n'y a qu'une Saint-Crépin et qu'une Saint-Hubert. Savez-vous, chasseurs, vigneronns, soyez heureux pendant ces quelques jours, pour reprendre après la tâche un instant interrompue.



SOIRS D'OCTOBRE

J'aime les soirs d'octobre avec leur ciel sans astres,
Nu comme les champs noirs où tout est moissonné,
Où le dernier épi de blé mûr est glané,
Pleins du silence lourd d'après les grands désastres.

Tout seul avec mon coeur, le front dans la clarté
De ma lampe, qui chante ainsi qu'une cigale,
J'écoute, les yeux clos, passer l'heure inégale,
Si longue quand l'ennui déprimant m'a hanté!

Parfois aussi, le mal d'un lent regret m'opprime,
Mon coeur endolori se reprend au passé;
Mais que d'instantanés heureux et si courts j'ai passés,
Au sens d'un sonnet doux asservissant la rime!

La joie exquisément douce du ciseleur
Qui sent, mièvre ou robuste, éclore sa pensée!
Et qui, dans l'argent pur d'une forme enchassée,
La contemple, ravi, fraîche comme une fleur!

Que lui fait maintenant le ciel vide d'étoiles,
Vers qui vole l'idée impossible à saisir,
Comme si, dans sa fuite, et toute à son plaisir,
Frivole, elle craignait qu'on lui nouât des voiles!

Vous ne connaissez pas, cerveaux matériels
Pour qui les écus d'or, de l'esprit tiennent place,
Qui vous courbez bien bas devant la populace,
Friands de ces honneurs que vous croyez réels!

Vous ne connaissez pas l'inexprimable joie
De sentir sur le papier palpiter son coeur,
D'être de sa pensée intime le vainqueur,
De l'avoir faite esclave en un joug qui la ploie!

Qu'importe que la lutte ait brisé tout son corps,
Comme une sève dont la vigueur fend l'écorce?
C'est au feu du combat qu'on mesure sa force,
N'est vaincu que celui qui gît parmi les morts!

Albert LOZEAU.



Leurs Despanouillades

Nos Epluchettes de Blé-d'Inde

Par Le Liseur

EN furetant dans de vieux magazines pour y trouver des pages oubliées et dignes de revoir le jour en vous intéressant, j'ai fait une découverte: en France, du moins en Gascogne, ils ont, comme nous, les épluchettes de blé-d'Inde. La plupart d'entre vous savent déjà ce qu'est cette coutume de nos campagnes (elle est en train de se perdre, hélas!); quelques-uns y ont peut-être assisté, les autres en ont lu la description dans la **Revue Populaire**. En Gascogne, ils appellent cela "Despanouillade" et ils définissent la chose: Réunion de nuit des voisins qui vont aider à décortiquer les épis de maïs ou blé-d'Inde; travail toujours suivi de réveillon et de danses. Vous lirez avec plaisir le récit suivant, sous la forme d'un petit roman sentimental, d'une despanouillade.

* * *

—Viens-tu, Brigitte, à la despanouillade?

La grande Jeanne ouvre la porte et montre la moitié de sa tête roussaude où les cheveux ont l'air de se battre avec une bourrasque perpétuelle.

Brigitte est assise devant le feu, et tient sur ses deux bras tendus un écheveau de fil que la grand'mère dévide en peloton. Elle a bien entendu, sur le chemin, passer les gens allant à la des-

panouillade. Le claquement joyeux de leurs sabots et l'écho de leurs rires l'ont fait soupirer quelque peu. Mais le père n'aime point qu'elle aille aux veillées toute seule, et justement ce soir il n'est pas disponible, et la grand'mère sent trop ses rhumatismes pour pouvoir se risquer au brouillard de la nuit.

—Pas aujourd'hui, Jeanne. Le père n'y est pas.

—Qu'est-ce que ça fait? Ma mère vient, et la mémé aussi, et l'oncle aussi. Nous te ramènerons.

—Non, dit Brigitte, une autre fois.

La vieille Anna lève les yeux de sur son peloton.

—Où ça, la despanouillade, petite?

—Chez les Vital. Tout Saint-Agnan est invité, et la bonne partie des paroisses voisines, Saint-Vit, Romagne, La Salvère... Le vieux Vital a promis du vin blanc... Il faut que Brigitte soit là. On le lui a fait savoir dimanche et Vitalette est venue tout exprès, avant-hier soir...

—En effet, dit Anna. Eh bien, vas-y, Brigitte, puisque les Soubeyrol offrent de t'emmener... J'expliquerai au père, apprête-toi.

La grande Jeanne fait entendre au dehors un sifflement pour avertir les autres de l'attendre, et pénètre dans la cuisine, soigneusement rangée, où Brigitte à présent s'affaire...

La vieille Anna pose son écheveau

au dossier de deux chaises rapprochées et continue de dévider son fil avec un sourire malin... Dame! c'est qu'elle se souvient bien du temps où elle était—aussi jolie et moins timide peut-être que Brigitte—l'âme des fenaisons et des despanouillades. Les jeunes gens de 1850, assez peu frais et fringants à cette heure, parlent encore avec admiration de la demoiselle à Bordier.

—Vite, mes mouffes, mon fichu, mes galoches... La grosse clef... Adieu, mémé, couche-toi de bonne heure.

—Ne crains rien, ma petite, amuse-toi. Bonsoir, la Jeanne.

La porte se ferme bruyamment. La flamme de la lampe en saute dans le verre ébréché. La vieille Anna hoche la tête.

—Que c'est bon d'être jeune!

Sur la route, le pas alerte de Brigitte résonne au milieu d'autres pas, plus lourds ou moins pressés. On parle, on plaisante. Les filles taquent les garçons. Un polisson en sarrau bleu, qui porte une lanterne en tête de la troupe, marche sournoisement dans les ornières et fait jaillir sous ses sabots l'eau des dernières pluies. Et l'oncle lui crie de prendre garde à ses oreilles. La mère Soubeyrol affirme que l'on n'arrivera jamais. Brigitte ne dit rien. Elle tient ses mains pliées sous son fichu, et se demande avec anxiété s'il y sera...

* * *

Chez les Vital, on est déjà près de soixante. Quatre fanaux, pendus aux poutres du fournil, éclairent vaguement la masse des épis dans leur bale. Une autre masse d'un blond roux, qui est le tas de maïs dépouillé, prouve par ses dimensions que les "despanouilleurs" n'ont pas perdu leur temps.

Ils sont assis en rond, sur des balofes vides ou sur des escabeaux, chaque galant près de sa mie; les vieux ensemble, jabotant, riant, se houspillant, fort peu soucieux du brouillard froid qui s'insinue par les fentes du toit et par la porte incessamment ouverte.

Les nouveaux arrivés se casent comme ils peuvent, et Vitalette fait placer Brigitte à côté d'elle, sur un siège relativement luxueux de sacs pliés. Beaucoup l'appellent Mademoiselle Brigitte, et vraiment elle a un petit air très distingué, au milieu des filles qui l'entourent, avec sa taille et ses yeux bleus. Puis, on n'ignore pas que son père est presque un gros Monsieur avec son titre d'adjoint et ses trois "bordes" soignées comme un jardin.

Brigitte a d'un regard embrassé l'Assemblée.

—Il n'y est pas. Qu'est-ce qui a pu le retarder ainsi, lui, si exact?

Elle ôte son fichu et prend quelques épis qu'elle commence à dépouiller. Comme en un rêve, elle jette à ses pieds les enveloppes blanches aux bruissements d'étoffe, et les soies moites, brunes ou blondes, qui font aux grains comme un lit de cheveux. Cela forme un épais tapis où le bas de sa robe disparaît.

Vitalette lui parle. Elle répond sans trop savoir ce qu'elle dit, et veille seulement à ce qu'une place restée vide, à sa gauche, ne soit pas prise avant son arrivée.

—C'est drôle que Gaspard ne vienne pas... remarque Vitalette.

A ce moment, Gaspard fait son entrée avec ceux de Salvère. Il est robuste, grand, et son visage brun, au fin profil, tranche sur les rustiques traits de ses amis. Brigitte devient rouge comme son caraco. Bien sûr, Gaspard va s'arrêter devant elle et lui dire:

—Bonjour, Brigitte. Si j'avais su que vous dussiez venir, j'aurais été le premier arrivé.

Mais Garpard ôte son béret bleu avec la courtoisie qui frappe autant chez lui que son visage, et s'assied dans un coin, entre deux bonnes vieilles qui, depuis fort longtemps, ont perdu l'habitude de se voir recherchées par des galants. L'œil de Brigitte le suit avec reproche. Il ne l'a donc pas vue? Comme il va s'excuser tout à l'heure! Le cœur battant, elle travaille avec ardeur; les

lourds épis couleur d'or roux volent au tas.

—Brigitte, Brigitte... Oh! qu'elle se dépêche!...

Là-bas, Gaspard s'installe, sans nulle hâte, et courtise les vieilles. Il plaisante la "mémé" Soubeyrol sur son mouchoir de tête qu'il accuse de vouloir prendre des airs mignons. Il demande à la vieille Brandier, qui a la sveltesse d'un tonneau, de lui accorder le premier "branle..." Et les deux vieilles rient aux éclats, toutes leurs rides ramassées comme en une coulisse. Autour d'eux, on s'amuse, on les aguigne : "Hé, hé, "mémé" Brandier..." Les filles sont secouées d'accès de gaieté folle. Les garçons en profitent pour leur jeter des poignées de balofes menues ou de soies végétales qui restent accrochées à leurs cheveux en font un encadrement drôle à leurs figures. Le polisson à la lanterne pousse des cris de chat sauvage.

—Puis-je me mettre auprès de vous, mademoiselle Brigitte?

C'est le fils Assérous, un brave gars assez peu dégourdi, qui a vu de loin la place vide.

—Si vous voulez, Pierre Assérous.

—Comme c'était toujours la place de Gaspard, on n'osait pas la prendre, en cas que ça ne vous fit plaisir comme on aurait voulu. Mais puisqu'il est allé à l'autre bout... Voyez donc comme on rit, mademoiselle Brigitte? Je n'aurais jamais cru Gaspard si volage.

Les doigts de Brigitte vont vite, vite, comme si la vie de l'assemblée entière dépendait du plus ou moins de besogne abattue... Méchant Gaspard! Ah! Dieu non, elle ne l'avait jamais vu sous ce jour-là, elle non plus!

Pourquoi n'était-ce plus son Gaspard aujourd'hui?

Elle le revoyait sérieux et bon, avec son langage si différent de celui des lourdauds du pays, ses manières polies, ses idées affinées d'homme qu'une teinte de lettres et le contact d'un milieu plus civilisé ont fait d'une autre race. Peut-être quelques gouttes de sang d'ancêtres espagnols lui avaient-elles

légué aussi, avec la nuance olivâtre de son teint, un peu de la noblesse catalane?

Son oncle le curé, qui nourrissait l'espoir d'en faire un beau matin son remplaçant, l'avait élevé avec soin et tenu le plus de temps possible au séminaire. Mais Gaspard, n'ayant aucunement la vocation, était revenu chez son oncle dont il prétendait vouloir faire fructifier l'enclos bon gré mal gré. Il bêchait, semait, plantait en paysan entêté, et chassait le perdreau à ses moments perdus. On l'aimait pour sa franchise et pour son obligeance. L'oncle curé l'appelait "mon vicaire..." Brigitte se rappelait le premier jour où elle l'avait vu à la noce d'une cousine, à Saint-Agnan. Il n'était pas son cavalier, mais l'avait fait danser quelquefois tout de même. Depuis, ils s'étaient rencontrés presque tous les dimanches, au sortir de l'église, à la salle de bal, ou sur la route, lorsque les filles se promènent en se tenant le bras. Souvent, il l'avait ramenée à la "borde", causant intimement, tandis que la grand-mère s'attardait avec des groupes de voisines, et la Jeanne avait observé en riant, ce dimanche passé:

—Quel dommage, hein, Brigitte, si ton Gaspard disait la messe maintenant?

—Il la dirait très bien, s'était crue obligée de répondre Brigitte.

—Vrai? tu aimerais à le voir en surplis?

—L'ornement rouge et or lui irait à merveille et les aubes aussi...

La grande Jeanne s'était fort divertie de cette idée, et Brigitte avait pensé qu'elle venait de faire un gros mensonge et qu'elle serait morte de chagrin si Gaspard avait été pour de vrai vicaire de son oncle.

* * *

—On va chanter! On va chanter! crient les despanouilleurs.

—Oui, oui, chanter! clament les vieux qui, sourds ou non, adorent que l'on chante.

Nos Epluchettes de Blé-d'Inde

—Qui commence? La Berthe? Non, l'Almazie. Vite, Almazie, une chanson à choeurs...

L'Almazie, une belle fille aux bandeaux noirs, se lève et commence une vieille chanson dont les refrains sont repris à tue-tête par tous les auditeurs plus ou moins harmonieusement doués

Ah! dis-moi oui, ah! dis-moi non,
Ah! dis-moi si tu m'aimes,
Ah! dis-moi oui, ah! dis-moi non,
Ah! dis-moi oui ou non...

Brigitte reste silencieuse. La chanson lui paraît d'une ironie amère. Maintenant, c'est un gars de Salvère



L'épluchette de blé-d'Inde chez nous.

par le Seigneur sous le rapport de la musique. Certaines voix sont bien timbrées et chaudes; d'autres ressemblent à la trompette du jugement dernier. Les enfants ne perdent pas une occasion si remarquable de mettre leurs poumons à l'épreuve.

qui chante :

Pourquoi ce beau et blanc bouquet,
C'est pour madame la mariée,
Qui sera donc la mariée?
C'est celle que je choisirai.

Quand auront-ils fini, avec leur mariée et leur bouquet!

—Brigitte, Brigitte!... c'est au tour de Brigitte... Brigitte sait chanter comme personne... Brigitte connaît plus de trente romances... A vous, mademoiselle Briigtte!...

Brigitte devient rouge, et pâle, et tremblante, et balbutie qu'elle ne peut pas, ce soir, et personne vraiment ne doute en la voyant qu'il lui soit impossible d'articuler la moindre note.

—Qu'avez-vous, mademoiselle Brigitte? Si vous êtes malade, on vous fera prendre quelque chose?...

Elle n'a rien. Elle n'est pas malade. Un mal de gorge simplement qui, depuis quelques jours, l'empêche de chanter. Elle regrette. Elle essaiera une autre fois.

On s'adresse à Gaspard. Gaspard se fait petit et tord entre ses doigts un coin de son veston. Il n'ose pas. Il y a trop de monde. Une explosion de rires accueille ces paroles. La timidité nouvelle de Gaspard remplit les vieux bords d'une joie incrédule.

—Ah! ah! Gaspard, ah! ah!...

—Je ne peux pas, gémit Gaspard. J'ai mal de gorge!

Et sa voix soupirante et navrée semble si bien être l'écho de la voix de Brigitte, qu'on ne peut s'empêcher de rire de nouveau, sans remarquer les larmes prêtes à s'échapper de pauvres yeux sur lesquels les cils battent à coups désespérés.

Dire qu'il peut être à ce point méchant... Oh! qu'est-ce qui l'a changé comme ça? Que lui a-t-on fait?...

Gaspard, enfin, s'est décidé à chanter sa chanson préférée, la chanson préférée de Brigitte, la "Faribolo Pastouro" de Jasmin, qu'il détaille délicieusement. Les vers s'égrènent en cette langue du Midi qui est une mélodie à elle seule, et le rythme perlé d'une douceur pressante fait jaillir des yeux bleus les larmes contenues...

Autrefois, Gaspard avait une façon de dire certain couplet qui en rendait l'application facile. Aujourd'hui, il semble l'adresser à la petite Esther,

qui en devient toute rose sous ses cheveux bouclés, et Brigitte, à travers ses pleurs, pense qu'elle aimerait encore mieux qui l'adressât à "mémé" Soubeyrol ou à la vieille des Brandiers.

Cette effrontée d'Esther croit très certainement que la chanson de Françolette a été composée en son honneur d'un bout à l'autre.

* * *

Onze heures. La femme de Vital paraît dans le fournil portant des plats immenses de beignes. Vitalette le suit avec une marmite de châtaignes et on apporte aussi du pain, du "condougnat", des pommes, et un petit vin blanc "pierre à fusil"...

Brigitte essaye d'oublier son angoisse pour aider la Vitale à faire les honneurs. Les invités mangent debout ou assis contre le mur, sur des piles de claies demeurées là depuis la saison de la prune.

Au centre du fournil, quelques gars se démènent pour repousser la bale vide et ménager une place assez grande pour le bal, car la "despanouillade" faite, il est d'usage de danser un peu quand il n'est pas trop tard. Les filles ôtent leurs galoches et regardent déjà les galants qui s'attardent, une merveille ou des marrons dans une main et un verre dans l'autre. Faut-il être lambin, Pécaïre!

Gaspard donne l'élan avec "mémé" Brandier. Trois jeunes gens vocifèrent un "branle" qui semble mettre à chaque pied des paires d'ailes.

—Voulez-vous la danser avec moi, mademoiselle Brigitte?

—Si vous voulez, Pierre Assérou.

Brigitte tourne avec les autres, et saute et se balance, et ses petits chaussons de laine bleue frappent la terre avec vigueur, mais Dieu seul peut savoir le surhumain courage qu'il lui faut pour ne pas se trahir... Ses yeux ne quittent pas Gaspard.

A présent, c'est un quadrille qu'on propose. Le fils Vital va décrocher sa clarinette et place un escabeau sur le

rebord du four pour se faire une estrade. Les premières figures sont gaiement enlevées. Le frère de la Jeanne fait des "cavaliers" seuls extravagants. Les vieilles rient, extrêmement intéressées, et avalent gaillardement la poussière blanchâtre qui forme des halos à la lueur tremblante des fanaux. Les cotillons rouges et bleus des filles tourbillonnent. Leurs longs foulards ont l'air d'une comète fixée à leur chignon... Mais les trois quarts sont en cheveux. La coiffure s'en va, même celle-là, jeune et si peu banale.

Brigitte glisse, tourne, son front est trempé de sueur, Gaspard a fait danser Josephite, et Almazie et Vitalette, et Jeanne, dont les mèches cuivrées se dressent en serpents...

* * *

On s'en va.

—Couvrez-vous bien, Brigitte.

Le vieux Vital, debout, à l'entrée du fournil, tient un falot à bout de bras.

Dehors, la nuit brumeuse de novembre se devine très froide et noire.

—Bonsoir, Vital.

—Bonsoir, les Salvère, et merci.

Les gens s'éloignent, le dos rond, les mains cachées, une buée autour des lèvres. Dix ou vingt quelquefois vont dans le même sens, les gars faisant escorte aux filles... La Jeanne passe avec le grand Lambert, et Brigitte la suit, sans même voir que beaucoup de danseurs remplaceraient le "bon ami" absent, si elle désirait... Son visage défait, dans l'entrebâillement du châle à franges, fait pitié.

—Permettez-moi de vous accompagner, Brigitte...

—Oh! non, Gaspard, ne vous donnez pas cette peine... Je suis avec les Soubeyrol.

Mais Gaspard prend le bras de Brigitte et le met sous le sien. Il marche en arrière des autres, lentement, et Brigitte se sent saisie d'une frayeur horrible.

Que va-t-il dire?... Quels mots blessants trouvera-t-il encore pour la faire

souffrir... car peut-il autre chose, maintenant, que la faire souffrir? Son coeur bat tellement qu'elle s'étonne qu'on ne l'entende point comme un tambour dans la campagne. Les Soubeyrol forment à vingt-cinq pas un groupe d'ombres. Gaspard râcle sa gorge. La catastrophe est imminente. Il va lui annoncer son mariage avec Esther, ou avec la mémé Brandier, elle ne sait plus; ou le départ de son oncle curé pour un autre pays, ou son engagement dans quelque bataillon d'Afrique...

—C'est vrai, Brigitte, que vous me blâmez tant de n'être pas resté au séminaire?

—Moi!... crie Brigitte, en s'arrêtant comme si on lui avait, d'un coup, cassé les jambes.

—Et que vous avez dit que vous m'aimeriez mieux sous les ornements d'or de mon oncle curé que simple paysan comme je suis?

—Oh!... fait Brigitte, qui sent dans son chagrin poindre un espoir immense et fou.

—Quelle idée vous ai-je donc donnée de moi, et quel genre bizarre d'affection me portez-vous?... (si du moins, vous avez pour moi quelque affection, comme je le croyais)... Ça vous serait égal que je sois à cette heure desservant de Saint-Vit et que je ne puisse pas aimer Brigitte Thibaldier comme je l'aime, à en perdre la tête?... Ça vous serait indifférent que...

—Oh! non, Gaspard, oh! non... C'est Jeanne qui l'a dit... J'ai menti à la Jeanne parce que j'avais peur qu'elle ne vit trop bien le fond de ce que je pensais... Le bon Dieu m'a punie. Pardonnez-moi, Gaspard... J'ai été tout ce soir si malheureuse.

Brigitte appuie sa tête contre l'épaule de Gaspard, et ses larmes coulent sans s'arrêter, grosses et lourdes. Sans les voir, ces pauvres larmes d'amoureuse, l'amoureux les devine. Sa voix se fait berceuse et tendre infiniment.

—C'est ma faute... C'est moi qui t'ai fait de la peine, exprès... Pardonne-moi. Calme-toi, ma petite. J'ai eu

tort d'aller croire tout ça. Et j'ai bien vu, va, à la fin, à la façon dont tu me regardais, que ce n'était pas vrai. J'avais le coeur assez serré en disant ces bêtises à la vieille Brandier. Pour un rien, je serais allé te chercher et te dire: "Je suis un grand nigaud, Brigitte... Mais je voulais savoir. J'avais peur que ce soit par dépit que tu prennes cet air avec Pierre Assérouis..."

Brigitte retrouve la force de sourire. On arrive devant la porte de la Borde. Les Soubeyrol crient: "Au revoir, Brigitte, bonne nuit."

Brigitte met la clef dans la serrure. Le jeune homme saisit ses deux mains dans les siennes.

—Ton père sera là demain?

—Oui, demain après-midi.

—C'est bien! mon oncle le curé viendra le voir.

Il se penche sur la petite forme emmitouffée, et embrasse quelque chose au hasard qui pourrait bien être les yeux ou les joues de Brigitte, et qu'une rosée chaude mouille encore.

—A bientôt...

Brigitte entre dans la cuisine et, à tâtons, cherche un bout de bougie; puis elle ouvre très doucement la porte de la chambre où la grand'mère dort et gagne, à pas de loup, son lit caché dans les rideaux d'indienne à fleurs. Mais les grand'mères ont le sommeil léger.

—Tu t'es bien amusée, Brigitte?

—Oui, mémé...

—On a dansé? Quel a été ton danseur?

—Je ne sais pas... Pierre Assérouis, le fils Vitat...

—Et Gaspard? Gaspard n'y était pas?

—Si, "mémé", il y était...

—Et il ne t'a pas fait danser? Vous êtes donc brouillés?

La vieille Anna rit toute seule entre ses draps.

—Nous ne le sommes plus, dit Brigitte.

—Ah! bon! fait la vieille. Il est toujours mauvais d'être brouillé avec quelqu'un.

Brigitte plie ses habits sur une chaise. Elle trouve, accrochée à sa robe, une poignée de chevelure de maïs, et la détache lentement. Son paroissien est là sur une table. Elle l'entrouve et le feuillette en rougissant comme si la "mémé" pouvait la voir à travers le rideau, puis vite, elle glisse les brins de soie entre deux pages... Que dirait la grand'mère si elle devinait le titre du chapitre "Messe de mariage".

La chandelle soufflée, Brigitte grimpe au lit et ramène les couvertures sur sa tête.

Demain, l'oncle curé viendra.

La pendule de bois, dans la cuisine, sonne trois coups.

Demain?... c'est aujourd'hui, ce soir, qu'il doit venir...

—Dors bien, petite.

Oh! oui, elle dormira bien... Qui aurait cru, il y a seulement deux heures, que cette interminable et atroce veillée deviendrait la plus belle de ses despa-nouillades!



A LA CUISINE.



—Maria, mon mari continue à se plaindre de vous.

—Mais votre homme, il passe donc sa vie à se plaindre des gens?

—Que voulez-vous dire?

—Aujourd'hui il se plaint de moi; avant-hier il est venu me dire ici qu'il avait à se plaindre de vous.

Emile Chevalier et Montréal vers 1860

Par E.-Z. Massicotte

QUEL est le liseur—je ne dis pas le lecteur—qui ignore le nom d'Emile Chevalier?

Les romans qu'il a produits, sous le titre général de "Drames de l'Amérique du Nord" et qui ont été édités par la librairie Michel Lévy, puis Calmann Lévy, de Paris, ont fait et font encore partie de bien des bibliothèques publiques. On en trouvait même, plusieurs exemplaires, dans les familles qui se piquaient d'encourager la littérature française, à une époque où c'était tout un luxe de posséder autre chose que le "Siège de la Rochelle", "Le Juif Errant", "Jean de Calais", et les contes du bon chanoine Schmid.

Il ne faudrait pas, cependant, attribuer cette popularité relative, au style de l'auteur, car il est plutôt quelconque; il ne faudrait pas, non plus, l'attribuer à l'émotion qu'il provoque, car l'intrigue de ses fictions est toujours enfantine et parfois impénétrable! On voit que la fable n'est là que pour utiliser des notes, des descriptions, des faits historiques ainsi que des statistiques. De plus, comme ce romancier avait la manie de "fabriquer" deux ou trois romans à la fois, qu'il travaillait tantôt à l'un, tantôt à l'autre, il oubliait souvent la charpente de ses récits, ce qui explique que quelques-uns se lisent aussi bien à rebours que dans le sens ordinaire.

Non, ce n'est pas dans ces attrait usuels, j'allais dire nécessaires, du roman, qu'on trouvera le secret de sa vente au Canada. C'est principalement dans le fait qu'on était flatté de voir des livres parus en France, s'occuper du Canada! Il y a tant de ces ouvrages dont l'action se déroule en Europe ou ailleurs qu'on pardonnait beaucoup

à un livre qui parlait des lieux et des types qu'on connaissait.

Au surplus, la classe de lecteurs qui s'amusait et s'amuse encore aux livres de M. Chevalier n'est pas exigeante. La plupart sont des jeunes gens à qui il suffit qu'on raconte des aventures, ou des jeunes filles naïves qu'un peu d'amour fait rêver ou de bons vieux rentiers qui lisent tout ce qui est imprimé.

* * *

Mais soyons juste. Si médiocre de forme que soient ses livres, il leur reste d'avoir été les premiers à traiter du Canada à peu près correctement. On sentait que l'auteur était passablement renseigné. Il a dépeint certains types canadiens dont on se rappelle (le cocher montréalais par exemple,) il emploie ici et là des expressions de terroir qui indiquent un séjour au milieu de nous; il note des coutumes qu'il faut avoir vues, pour les signaler.

Mais, comment a-t-il pu se documenter aussi bien? Ici, car Chevalier a demeuré à Montréal! Il y a même fondé une revue littéraire et fut rédacteur de divers journaux, entre autres, du "Pays", l'organe fulgurant des démocrates de la mi-dix-neuvième siècle. Et c'est parce que les jeunes d'aujourd'hui ignorent généralement la chose que je veux faire un peu de lumière sur cet écrivain, presque nôtre, en lui consacrant une petite notice biographique et bibliographique accompagnée d'une tranche de son oeuvre, la meilleure, peut-être, à mon avis, car il y décrit une ville qu'il a sans doute aimée, puisqu'il en parle avec intérêt et une certaine éloquence.

Avec l'aide de Vapereau, de Lareau, de Gagnon et de Dionne, essayons de biographier M. Chevalier. Il est né à Chatillon, Côte d'Or, France, le 13 septembre 1828. En 1847, il était volontaire dans les dragons et collaborait à divers journaux. Trois ans plus tard, il se livre entièrement à la littérature et fonde le "Progrès de la Côte d'Or". Arrêté à la suite d'un article violent contre le gouvernement, il est incarcéré à Dijon. L'avènement de Napoléon III au trône, l'oblige à s'exiler; il se rend à New-York et collabore au "Courrier des Etats-Unis". En 1852, il part pour Montréal où il prend la direction d'un journal. En 1853, il fonde avec M. G. H. Cherrier, une pimpante petite revue: "La Ruche Littéraire" qui dura deux ans, puis renaquit en 1859 pour s'éteindre définitivement la même année. En 1856, il publie, à Montréal, une biographie de Mme Anna de la Grange et une autre de M. Eugène Godard. Deux ans après, il édite, au même endroit, une traduction libre des "Trappeurs de la Baie d'Hudson" du docteur J. H. Robinson, et "L'Héroïne de Chateauguay". En 1859, il traduit "Le Foyer Canadien ou le Mystère dévoilé" de E. Clemo, puis publie "Le Pirate du St-Laurent" et "Jacques Cartier, ou le premier jour de l'an 1536, au Canada". Entre temps il passe à la rédaction du "Moniteur Canadien", puis de "la Patrie" (fondation de 1854) et du "Pays", fait partie du fameux Institut Canadien, en qualité de bibliothécaire, et y donne quelques conférences, est nommé membre de la Commission Géologique, puis, en 1860, il quitte le Canada pour retourner en France.

Il entre à la rédaction du "Progrès", ensuite à celle de "l'Opinion nationale" et dès 1861 commence à mettre en volume les romans qu'il a ébauché dans la "Ruche Littéraire". Or comme ses livres ont un public, il étire ses sujets, fait deux et trois volumes avec la matière d'un seul. C'est ainsi qu'en peu d'années il produit:

"La fille du pirate, ou la jolie fille du Faubourg Québec, la Huronne, La Tête plate, les Derniers Iroquois, la Capitaine, Poignet d'acier, Peaux-Rouges et Peaux blanches, les Nez-Perçés, la Fille des Indiens Rouges, le Gibet, le Chasseur noir, l'Île de Sable, les Pieds Noirs".

En outre, on a de lui une notice sur "Sagard et son oeuvre", Paris, 1866, "L'Espion Noir", en collaboration avec F. Pharaon et deux ouvrages militaires.

De 1871 à 1875, il représente l'arrondissement de Grenelle au conseil municipal de Paris et meurt dans cette dernière ville le 25 août 1879. (1)

* * *

Maintenant, passons à sa description de Montréal, tel qu'il existait entre 1850 et 1860. Je l'extrais des "Derniers Iroquois":

"Trois cent vingt-sept ans se sont écoulés depuis que l'illustre Jacques Cartier foula, pour la première fois, le sol sur lequel s'élève aujourd'hui, la ville de Montréal. Qui eût osé prédire alors, au pilote malouin, que bientôt, ces terres incultes, occupées par des bois inextricables, des landes marécageuses et par la chétive bourgade indienne connue sous le nom de Hochelaga fructifieraient aux rayons vivificateurs de l'industrie et verraient surgir de leur sein une des opulentes cités du Nouveau-Monde? Qui eut osé le prédire à M. de Maisonneuve, quand, un siècle plus tard, à peine, il vint asseoir dans ces plaines, les bases de la métropole actuelle du Canada? Aux deux intrépides aventuriers ne pourrions-nous appliquer le cri d'enthousiasme échappé à F.-X. Garneau en parlant du premier?..."

C'est en 1640 que la richesse du site de Hochelaga attire l'attention. Ce site est une île longue de neuf lieues sur deux lieux et demie de large environ. Une compagnie de négociants français se la fait concéder et y envoie un de ses membres, Paul de Chomedey, sieur de Maisonneuve,

(1) Lors de la démolition des anciens ateliers du "Samedi", rue des Fortifications, "La Patrie" a publié, sur ces vieux édifices, des notes archéologiques, au cours desquelles, elle racontait qu'une Canadienne, se prétendant l'épouse abandonnée de M. Chevalier, avait logé à cet endroit. Après recherches, je n'ai encore rien trouvé qui puisse confirmer cet avancé.

gentilhomme champenois, avec ordre d'y implanter une colonie...

La colonie de Villemarie s'accrut lentement d'abord; ses premiers pas furent incertains, arrêtés par mille obstacles. En 1664, elle ne comptait que 584 familles. Néanmoins on pouvait prévoir la rapidité de son extension future, car déjà son enceinte dépassait celle de Québec, ville qui, quoique fondée trente-quatre ans plus tôt, n'avait à la même époque, que 555 habitants.

De ce moment, jusqu'à nos jours, la population de Montréal suivit incessamment une marche ascendante.

Aujourd'hui, le chiffre de cette population peut être porté à 100,000 âmes, tandis que Québec, que beaucoup de nos géographes s'obstinent à citer uniquement comme la seule ville importante du Canada, n'en a guère plus de 50,000. (1)

Nous ne saurions mieux comparer l'île de Montréal qu'à un bicorne dont la ville figurerait l'aigrette. Au nord, elle est arrosée par la rivière des Prairies, branche de l'Outaouais et au sud par le Saint-Laurent qui, devant la ville, a plus de deux milles de large.

Adossée à la montagne, d'où elle tire son nom, Montréal (Mont-Royal) offre à la vue une sorte de parallélogramme avec ses trois cents rues coupées à angle droit.

La principale voie passagère, la rue Notre-Dame, s'étend du nord à l'est sur un espace de plus d'un mille (2). Elle est le centre du commerce de détail, les rendez-vous du monde élégant. Des magasins fort coquets, et quelques-uns fort riches aussi, la bordent des deux côtés. Elle est partagée par la Place d'Armes sur laquelle on a construit, il y a une trentaine d'années, la cathédrale Notre-Dame (3), basilique dans le genre néo-gothique, mais prétentieuse, mince, étriquée, une sorte de monument en carton pierre, bien qu'on la considère comme le temple le plus vaste de l'Amérique septentrionale. Au delà, on remarque aussi le nouveau Palais de Justice, dont la façade a une grande mine, mais dont la distribution intérieure laisse beaucoup à désirer: son portique appartient au style grec. Il se dresse en face de la place Jacques-Cartier, sur laquelle par

(1) Il ne faut pas oublier que ceci a été écrit vers 1860. Aujourd'hui la population de Montréal atteint le demi-million et celle de Québec, environ 75,000.

(2) Maintenant, cette rue a plus de huit milles de longueur.

(3) Notre-Dame n'a jamais été cathédrale. Cette erreur surprend chez un auteur qui a demeuré huit ans ici.

un contre-sens risible, ou plutôt par une dérision amère les Anglais ont élevé une colonne et une statue à l'amiral Nelson.

Parallèlement, à la rue Notre-Dame, s'élanche la rue St-Paul, plus étroite, moins élégante, mais non moins animée. La partie septentrionale est envahie par les petits négociants en nouveautés, mercerie et quincaillerie, la partie méridionale par les gros importateurs dont les immenses magasins descendent jusqu'à la rue des Commissaires, laquelle longe les quais. (1)

Bâtis en belle pierre de taille à douze ou quinze pieds du Saint-Laurent, ces quais se déploient devant la ville comme un inébranlable rempart. Pendant la bonne saison, les oisifs et les curieux s'y rassemblent. Peu de promenades présentent à notre avis, autant d'agrément que celle-là. (2).

En se dirigeant vers le sud, le regard franchit des paysages aussi séduisants que variés, après avoir passé pardessus le magnifique pont tubulaire "Victoria, le plus beau du monde, construit dernièrement par le célèbre ingénieur anglais, Stevenson. (3)

Qu'il s'arrête sur les nombreux navires de toutes les nations, voiliers ou vapeurs, goélettes ou trois-mâts, canots d'écorce ou vaisseaux de guerre, mouillés dans les bassins qu'il ondule avec les eaux diaphanes du roi des fleuves, qu'il vogue mollement à travers les quinconces de l'île Sainte-Hélène, qui, telle qu'une corbeille de verdure, émerge de l'onde vis-à-vis de la ville ou qu'averse et amoureux des champs, il saute à l'autre rive du Saint-Laurent, l'oeil trouve cent sujets de plaisir, d'instruction, de rêverie, de délices.

C'est un spectacle enchanteur, pour l'artiste nonchalant, insoucieux et pour le spéculateur alerte, farci de chiffres.

Entendez le sifflement des steamers, suivez ce double panache de fumée qui se balance au faite de leurs noires cheminées; humez cette atmosphère imprégnée d'odeurs résineuses et aquatiques, ou bien comptez ces boucauts de sucre, ces quarts de farine, ces barriques de tabac, ces caisses, ces ballots de toutes sortes

(1) La rue St-Paul n'a plus le même aspect qu'à cette époque étant maintenant occupée exclusivement par le commerce de gros.

(2) Ces quais n'existent plus. Ils ont été remplacés par d'autres beaucoup plus vastes et plus élevés et le trafic y est si considérable que ce n'est plus facile de les visiter.

(3) Ce pont a été remplacé en 1907 par un autre encore plus ample.

amoncelés sur les quais!

Partout l'activité, partout le travail intelligent, partout l'abondance.

"Des hommes, des chevaux, des cabs, des cabrouets se pressent, se froissent, se heurtent. On dirait de l'entrepôt général du trafic du globe.

En examinant Montréal, à vol d'oiseau, nous voyons la ville s'étager en amphithéâtre dans les plis d'un terrain fortement tourmentés.

Les quartiers limitrophes du fleuve sont exclusivement consacrés aux affaires. La majeure partie de la population y est anglaise. Plus loin, en escaladant les premières rues de la montagne, nous rencontrons les rues Craig, Vitré, de la Gauchetière, Dorchester et la grande rue Sainte-Catherine; plus loin encore, la rue Sherbrooke. Toutes observent un parallélisme remarquable.

Les premières sont habitées par des Canadiens-Français, la dernière par l'aristocratie anglaise.

Perdue sous des allées d'arbres touffus, la rue Sherbrooke ressemble vraiment à l'avenue d'un Eden. Là on n'entend ni tumulte, ni grincement criard. Le chant des oiseaux, les soupirs d'une romance, les frémissements d'une harpe, le chuchotement d'un piano viennent caresser vos oreilles.

Là, point de luxueux magasins pour fasciner vos yeux, mais des cottages gracieux, des villas pimpantes, des manoirs féodaux en miniature, de vertes pelouses, des jardins émaillés de fleurs pour séduire votre imagination. Là, point de mouvement, point de passants qui vous coudoient, mais le murmure harmonieux du feuillage, des amants solitaires lentement pressés l'un contre l'autre, des apparitions enchanteresses qui vous ravissent le cœur. (1).

Elle n'est point régulière, la rue Sherbrooke, elle n'est point dallée, pas même pavée, mais ses méandres sont si mystérieux, sa poussière est si molle, son gazon si doux, ses ombrages si frais... Ah, oui, c'est bien dans la rue Sherbrooke qu'on aime à aimer.

Et quel merveilleux panorama se déroule à vos pieds, se masse sur votre tête? C'est Montréal, la vigilante, qui chauffe ses fourneaux, ouvre ses chantiers, charge et décharge ses cargaisons, décore ses édifices, agite ses milliers de bras, comme ses milliers de tête! C'est une montagne dont les sommets altiers déchirent la nue; ce sont de gros coteaux, des bois plus verts

que l'émeraude des vergers où se veloutent et se dorment les fruits savoureux, des parterres embaumés et diaprés de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel.

L'extrémité septentrionale de la rue Sherbrooke aboutit à la rue Saint-Denis, grande artère qui s'appuie perpendiculairement sur la rue Notre-Dame, divise toute la ville du haut en bas et court s'épanouir dans la prairie. (1)

Elle forme la limite du faubourg Québec.

Dans ce faubourg, un des plus peuplés de Montréal, essaient des Canadiens-Français artisans, détailliers ou débitants de boissons pour la plupart. Jadis, ses hôtes étaient gens enrichis par la traite des pelleteries. On peut s'en convaincre aisément à l'apparence des maisons que les désastreux incendie de 1852 ont épargnées.

Mais, à mesure que la race anglaise s'est agglomérée dans la ville, elle y a usurpé le sceptre de la fortune, et soit qu'elle ne voulût pas s'allier à la race française, soit que ses goûts la portassent à se "hausser", elle a déserté les bords du fleuve pour changer de ses palais les gradins de la montagne. On connaît l'histoire des moutons de Panurge: petit à petit, les conquises ont imité les conquérants, et, à présent, sauf de rares exceptions, il est peu de Canadiens-Français, rentiers ou dignitaires, qui osent avouer un domicile dans le faubourg Québec.

Cette migration n'a, du reste, rien qui doive surprendre. Les circonstances ont pu la provoquer. Au fur et à mesure que la ville a élargi sa ceinture, les fabriques, les usines se sont multipliées. Par conséquent, les rives du fleuve ont acquis une importance relative qu'elles n'avaient pas auparavant. On a vendu les terrains occupés par les maisons de plaisance pour y faire des manufactures, et les premiers se sont réfugiés autre part. Puis, fait digne d'attention, comme beaucoup de cités américaines, Montréal tend à remonter le cours du fleuve qui baigne ses murs. Il n'y a pas longtemps, des vaisseaux ne jetaient point l'ancre plus haut que la place de la Douane. Par l'ouverture du canal Lachine, on leur a facilité un mouillage jusqu'au bout de l'île, pour ainsi dire. Dans quelques années probablement, quand les docks projetés par M. Young seront exécutés, le port de Montréal s'étendra de la rue Bonsecours à l'entrée du faubourg Québec, jusqu'à la pointe Saint-Charles,

(1) Quoique devenue plus bruyante, plus animée, plus habitée, la rue Sherbrooke reste encore assez semblable à cette description.

(1) La rue Sherbrooke se prolonge beaucoup plus loin dans l'est et dans l'ouest actuellement. Avant longtemps, elle aura une dizaine de milles.

tête du pont Victoria. (1)

Alors, les quartiers sous-jacents se dépeupleront au profit des quartiers nouveaux qui s'installeront en amont. Cela s'explique facilement: quand une colonie se fixe près d'un cours d'eau, elle défriche les terres en s'acheminant vers la source. S'il survient d'autres membres de la colonie, ils ne planteront pas leurs tentes au-dessous des précédents parce que les pouvoirs d'eau ont été utilisés d'une façon ou d'une autre par le drainage des campagnes ou le jeu des machines, mais ils s'établissent au-dessus où rien ne les gêne et ne les embarrasse.

Les terres inférieures étant ainsi les premières mises en culture acquièrent un prix que n'ont pas les terres supérieures, laissées vierges et improductives. Il résulte de là que les manufacturiers, fabricants et entrepreneurs s'échelonnent graduellement devant une ville, en refoulant son cours d'eau, sûrs qu'ils sont d'acheter meilleur marché les emplacements nécessaires à l'établissement de leurs usines ou entrepôts et d'obtenir des forces motrices plus considérables.

Mais ces entrepreneurs, fabricants et manufacturiers sont les avant-coureurs du commerce. Celui-ci ne peut pas plus vivre sans eux, qu'ils ne peuvent vivre sans lui. Autour des usines se groupent promptement les magasins; car, pour éviter les frais de transport, le consommateur se rapproche constamment du producteur. Bientôt, les terrains enserrés par la manufacture montent; ils doublent, ils triplent de valeur. Non seulement le propriétaire ou directeur comprend qu'il aurait avantage à vendre son emplacement et à transférer plus haut ses ateliers, mais il s'aperçoit de l'impossibilité pour lui d'augmenter ses moyens de production par un agrandissement de local à cause de la cherté excessive des lots avoisinants.

Il déluge; les chantiers l'accompagnent. La navigation, forcée de déposer ou prendre son fret près de ces chantiers, la navigation bon gré mal gré, suit leurs mouvements. Le cours d'eau est-il trop peu profond, on le creuse; est-il semé de rochers, on le drague; est-il hérissé de récifs, de cataractes, on perce un canal, comme celui de Lachine au pied des "rapides" du Sault Saint-Louis ou Caughnawaga. Et toujours, toujours la ville va refluant vers la source. Ne serait-il pas possible de découvrir dans ce phénomène la preuve de notre marche ascensionnelle aussi bien que la preuve de notre penchant à remonter des effets aux causes?

(1) Cette prédiction est plus que vérifiée. Le port a quatre ou cinq fois l'étendue qu'il avait en 1860.

Quant à la cité, elle subit autant de métamorphoses que de progressions. La manufacture est supplantée par le magasin, qui sera supplanté à son tour par la maison bourgeoise, et peut-être en dernier lieu par la ferme. Montréal nous en présente un exemple frappant. Il y a un siècle, les comptoirs du commerce ne dépassaient pas la rue des Commissaires. La rue des Communes, qui s'annexe à elle, n'existait même pas. Mais là où prend pied le quartier Sainte-Anne, des moulins, des scieries, des fonderies, des forges fonctionnaient du matin au soir. Maintenant forges, fonderies, moulins immigrent, et des "stores", des "warehouses" leur succèdent partout. Le négoce s'enfuit à tire d'ailes du marché Bonsecours vers les rues Saint-Paul, Notre-Dame, Saint-Jacques, et se précipite dans la rue McGill.

Avant vingt ans, il aura, nous en avons la conviction, déserté ses vieux foyers et inondé le quartier Sainte-Anne. Ses révolutions passées sont un critérium pour préciser ses révolutions à venir. L'abaissement lent mais continu du prix des loyers dans le faubourg Québec et leur élévation inusitée du côté du faubourg Saint-Antoine suffisent déjà à démontrer d'une façon concluante la justesse de cette assertion. L'achèvement du pont Victoria et l'établissement à la pointe Saint-Charles d'une gare centrale pour la compagnie du chemin de fer du Grand Tronc (1) n'ont fait que hâter le transfert du centre commercial au quartier Sainte-Anne ou Griffintown, ce bourbier infect, cette léproserie où grouille une population irlandaise, sordide, déguenillée, fanatique, prête à tous les crimes, la honte et l'effroi de la métropole canadienne, comme les Cinq-Points de New-York, la cité de Londres ou de Paris, le Ghetto de Rome, furent longtemps la honte et l'effroi des nobles capitales qui recélaient ces clapiers dans leur sein.

Le Griffintown, une fois assaini, purgé des bandes de misérables qui rendent son séjour dangereux autant que dégoûtant (2), Montréal, avec ses maisons bien bâties, ses grands édifices publics, civils ou religieux, ses rues régulières parfaitement aérées, ses nombreux instituts, son riche musée de géologie, son jardin botanique, son magnifique port, ses prodigieuses ressources maritimes, industrielles et agricoles, et les splendides campagnes qui se déploient à ses portes, Montréal prendra définitivement rang parmi les villes les plus

(1) Ce n'est pas une gare centrale que le Grand Tronc a construit dans cette localité, c'est une usine immense.

(2) Cela est accompli.

favorisées et les plus agréables des deux hémisphères."

* * *

Aujourd'hui, Emile Chevalier est fort oublié. Avec les années, son oeuvre s'enfonce dans l'oubli. Aucun dictionnaire, aucune encyclopédie ne cite plus son nom. Est-ce à tort?

Depuis cinquante ans, notre goût s'est affiné; la France s'est souvenu de nous, la distance qui nous sépare de l'ancienne mère-patrie, s'est effacé au point que nous sommes aussi près de Paris que l'étaient certaines parties de la Belgique et de la Suisse avant la découverte de la vapeur et de l'électricité. D'autres romans, d'autres ouvrages, en grand nombre, sont venus qui ont pris la place des livres de M. Chevalier et avec raison.

Cependant, ne lui doit-on pas un souvenir? Certes, on lui reprochera toujours, d'avoir "dénaturé l'esprit de nos institutions" parce que démocrate forcené il les voyait d'un autre angle

que nous, comme d'avoir accordé dans ses récits une trop grande place aux Sauvages au point qu'on en dirait le pays rempli, alors qu'ils ne sont qu'une poignée. Cependant, il faut savoir, qu'à l'époque où il écrivait le "roman sauvage" faisait fureur en France. Les fictions de Fenimore Cooper, de Gabriel Ferry, de Gustave Aimard et de Jules d'Auriac avaient autant de vogue que Sherlock Holmes et Arsène Lupin en ont, en ce vingtième siècle. Peut-être lui a-t-il semblé que c'était le seul moyen de faire admettre les connaissances qu'il voulait répandre sur l'Amérique septentrionale?

Quoi qu'il en soit, je suis d'avis qu'on lui doit une place dans notre république des lettres. A défaut d'autres, il a le mérite d'avoir dit, parfois, d'excellentes choses sur notre contrée et il n'a pas commis d'aussi graves erreurs que celles qu'on rencontre dans la "Famille Sans Nom" du sympathique Jules Verne ou dans le nouveau Larousse à même, pourtant, de se documenter si facilement et si sûrement.

Jeunes Filles

Leurs mains ont très souvent le geste de se prendre,
Et, les doigts enlacés, elles s'en vont ainsi,
Et l'ombre du jardin unit leur groupe tendre
Aux formes des buissons entremêlés aussi.

Le front touche le front et l'épaule l'épaule;
Entre elles passe un nom, deux noms entre elles deux,
Et, dans le vent subtil et tiède qui les frôle,
Palpitent mollement des songes amoureux.

Elles vont, sans savoir rien d'autre que leur rêve
Et l'horizon doré du bonheur ingénu;
Et leur marche, parfois, s'interrompt et s'achève,
Comme hésitent des pas sur un seuil inconnu.

Elles vont, sans rien voir des choses de la vie,
Elles qui sauront plus qu'un homme les douleurs!
Et leur âme légère et jeune, heureuse, envie
L'aube du jour obscur où couleront leurs pleurs!

Mme FERNAND GREGH.

MARIN D'EAU DOUCE



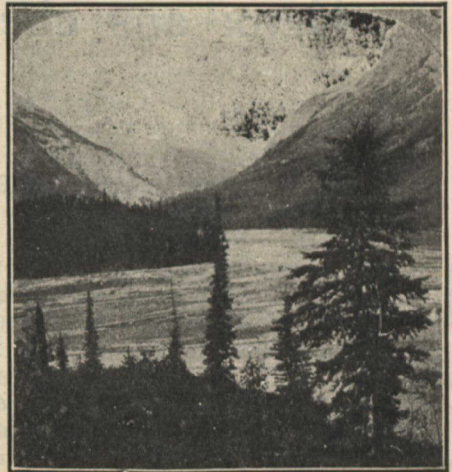
—Maintenant qu'on va avoir une marine canadienne, tu vas embarquer dedans, je suppose?

—Oui.

—Sur quel vaisseau?

—Dans le département, à Ottawa.

LE CANADORAMA



DANS LES MILLE-ILES

UN peu au-dessous de Kingston, dans la province d'Ontario, le Saint-Laurent s'élargit et forme un large bassin, et celui-ci est comme picoté de masses terreuses, rocheuses et boisées.

On appelle cela les Mille-Iles, mais il y en a, en chiffres ronds, dix-sept cents.

Les contourner toutes représente un voyage de quarante milles de longueur.

Quelques-unes de ces îles sont très rapprochées; cependant le filet d'eau qui les sépare est toujours très profond.

On dit qu'il y en a encore plusieurs sur lesquelles jamais le pied de l'homme civilisé ne s'est posé. Elles sont aujourd'hui comme elles étaient quand les sauvages étaient seuls à connaître leur existence.

Mais la plus grande partie sont occupées par les résidences d'été de riches Canadiens ou Américains. On y trouve des hôtels somptueux et aussi de rustiques campements.

LA VALLEE DU CHEVAL-QUI-RUE

LES trois pics dont on voit les bases et une partie des projections s'appellent les Trois Soeurs, s'élèvent à près de dix mille pieds et sont une des fortes attractions des Rocheuses.

Quand on les voit de la petite station du Pacifique Canadien, grâce à l'illusion d'optique on les croit assez proches; quand, à la vérité, il faudrait marcher des heures et des heures avant d'arriver à leur base.

Cette station s'appelle Canmore. Quand le tramway arrive, on lui ajoute un wagon-observatoire afin que les touristes ne perdent aucun détail du spectacle sans pareil qu'offre l'endroit.

Le passage des Montagnes Rocheuses constitue une longue suite de panoramas qu'on ne saurait imaginer: altitudes, précipices, rivière qui est un torrent continu, tunnels, ponts qui se suivent par douzaines, voie ferrée qui se défile comme un serpent en marche. Ces montagnes ont une largeur moyenne de 60 milles et sont le rempart naturel le plus formidable.

Deux ans chez les Musulmans

Par Auguste Fortier

(Pour la Revue Populaire)

LE 25 novembre 1906, je me trouvais dans l'intérieur de Madagascar, la grande île africaine. Huit jours auparavant, atteint de la fièvre paludéenne, je m'étais mis en route pour le village de Ambovarina. Là devait être stationné un détachement de soldats français, appartenant à la Légion Etrangère. J'y trouverais une ambulance et un médecin qui m'aurait donné des soins et des médicaments. Hélas! quand j'arrivai à Ambovarina, les militaires étaient partis depuis une semaine. Il fallait me rendre à la côte, faire deux cent cinq milles dans la brousse—à peu près la distance qu'il y a entre Montréal et Sainte-Anne de Beaupré—pour avoir quelques grains de quinine, autrement je risquais de mourir.

La situation n'avait rien d'amusant. Ce jour-là, c'était la fête de la Sainte-Catherine, si chère aux Canadiens-Français, et, couché à l'ombre d'un palmier, je pensais involontairement à ce charmant Montréal. A travers l'espace, je voyais les jolies Canadiennes pleines de vie et de gaieté, enveloppées dans leurs manteaux d'hiver, au bras de leurs amoureux, se rendant à ces joyeuses réunions qui, à cette époque de l'année, ont lieu dans nos familles. J'étais plongé dans ces réflexions quand j'appris, par des Malgaches, qu'une caravane venait d'arriver près du village. Elle était conduite par deux Musulmans qui, après avoir acheté de huit à neuf cents bêtes à cornes, conduisaient tout ce troupeau à la côte. Une trentaine d'indigènes de

Madagascar les accompagnaient, ainsi que deux marchands créoles et quatre planteurs de vanille qui s'étaient mis sous leur protection pour voyager.

J'allai trouver celui des deux Musulmans qui semblait être le chef, et lui demandai d'être admis, moi aussi dans sa caravane avec mes porteurs. En voyageant seul avec ces derniers, j'aurais infailliblement été attaqué, dépouillé et jeté dans une ravine; mais étant en compagnie d'une cinquantaine de personnes, cela n'était pas à craindre. Ce Musulman, à qui je m'adressais, s'appelait Abdoul Osman. Il n'avait pas un mauvais air et sa figure était sympathique. Après s'être entretenu avec son coréligionnaire, il vint me dire que je pouvais les accompagner. Je faillis me jeter à ses genoux en témoignage de reconnaissance. Les deux chefs de cette expédition habitaient l'île Maurice, dans l'océan Indien. Chaque année, ils venaient à Madagascar acheter une forte quantité de boeufs qu'ils allaient revendre dans leur pays en faisant un joli bénéfice. Abdoul Osman était le plus influent des Musulmans de l'île qu'il habitait. Il publiait un journal politique bi-hebdomadaire, "L'Islamisme", et il travaillait beaucoup au bien-être des gens de sa religion. Mais son journal périclitait; son rédacteur n'avait aucune idée du métier, et ne faisait que des bévues. Quand il sut que j'avais déjà fait du journalisme, il me proposa de me rendre chez lui pour m'occuper de "L'Islamisme". Désireux de voir des pays inconnus des touristes, et surtout d'é-

tudier de près les moeurs et coutumes des Musulmans, j'acceptai son offre. Cela explique comment en janvier 1907, celui qui écrit ces lignes débar-



Le marchand de galettes

quait dans l'île Maurice. Il était vêtu en Musulman et s'appelait Ibrahim.

L'île Maurice est une colonie anglaise, située dans l'océan Indien à 1100 milles à l'est de la côte d'Afrique, et à environ 2500 milles au sud-ouest de l'Inde. Elle est toute petite, et sa population ne dépasse pas 360,000 habitants, la plupart des Créoles, c'est-à-dire des descendants de Français qui se sont alliés à des négresses. Comme le Canada, cette île appartenait autrefois à la France, l'Angleterre l'a prise en 1810. Nous pouvons dire que les Mauriciens sont un peu cousins à nous Canadiens de la province de Québec. Comme nous, ils ont conservé leur religion et leur langue; ils aiment la France comme nous l'aimons. Les femmes mauriciennes sont des brunettes assez jolies, mais rendues un peu apathiques par le climat si chaud, si débilisant. Elles n'ont pas cette vigueur, cette énergie, que l'on se plaît à remarquer chez les femmes et les jeunes filles des bords du Saint-Laurent. Au milieu de cette population vivent quaran-

te-deux milles Musulmans, ou fervents de l'Islam.

L'Islam est une religion qui fut fondée par Mahomet, prophète, qui naquit en 570 à la Mecque, en Arabie. Le vrai Musulman doit avoir la tête rasée, laisser croître sa barbe, et toujours coiffé d'un turban ou d'un fez. Le célibat lui est défendu. De bonne heure, on l'habitue à supporter les tracasseries d'une belle-mère. Il peut prendre autant de femmes qu'il peut en faire vivre, mais quatre seulement ont droit au titre d'épouse. Il s'en suit qu'il n'y a pas de vieilles filles dans les pays où règne cette religion. Le Musulman doit prier cinq fois par jour, et se rendre, s'il le peut, à son temple qui est la "mosquée". Avant chaque prière, il doit faire des ablutions afin de se purifier; cela s'appelle "faire ghousoul". S'il n'a pas d'eau, il peut prendre du sable ou de la terre sèche et s'en frotter le corps, comme si c'était de l'eau. Cette cérémonie a nom le "tayamoum". Le



Musulmans faisant la prière

fervent de l'Islam ne touche à aucune boisson alcoolique, ni au vin. Je crois qu'il ne serait pas bon d'aller prêcher ces doctrines à nos hommes de chan-

tiers, lorsque le printemps, ils descendent du Saint-Maurice ou de l'Ottawa.

Mahomet n'a pas seulement promul-



Une actrice hindoue

gué une religion, mais il a aussi établi un système social complet, qui est renfermé dans le Coran. C'est le livre saint des Musulmans. Il ne s'en sépare jamais. Il lui est aussi précieux que l'est à certains jeunes gens de nos campagnes canadiennes, le "Secrétaire des Amoureux". Le Coran contient 6239 versets et fut révélé à Mahomet dans l'espace de vingt ans. Il y a de tout ; on y enseigne même l'art de vivre heureux tout en ayant quatre belles-mères. Le Musulman croit à une vie future. Le plan de son paradis a même été transmis au prophète arabe. C'est un vaste jardin, quelque chose comme le Parc Lafontaine ou l'île Sainte-Hélène, où chacun pourra satisfaire ses désirs les plus chers. Tout vrai disciple de Mahomet doit faire, autant qu'il le peut, un pèlerinage à la Mecque. Cela

lui confère le titre de "Haji", qui signifie pèlerin. Chez les Musulmans, on élève le "Haji" sur un piédestal. On le considère à peu près, comme on considère un "ramancheur" dans les comtés d'en bas de Québec.

Le prophète arabe s'adressait à des gens grossiers, ignorants et sensuels, et sa religion, qui flatte les sens, fit de rapides progrès, en Asie et en Afrique. Aujourd'hui on compte plus de 250 millions de Musulmans. Tous ces gens reconnaissent comme leur souverain pontife le Sultan de Turquie. C'était dans un tel milieu que je me trouvais appelé à faire du journalisme. L'organe des disciples de Mahomet Mauriciens se nommait "L'Islamisme". C'était une feuille politique qui chantait sur tous les tons que la religion du prophète arabe est la meilleure et que dans cent ans, il n'y aurait plus que des Musulmans sur la terre. Le rédacteur était un ignorant qui rédigeait un journal comme vous auriez rédigé une annonce pour les pilules Pink ou pour l'huile St-Jacob. Il finissait tous ses articles en disant : "Mettez-vous Musulmans et vous serez heureux." Il avait le toupet de publier des nouvelles comme celle-ci :

"Le cardinal de Versailles et l'évêque de Paris, en France, se sont convertis à l'Islam. Le Pape des catholiques est tellement vexé qu'il a voulu les faire assassiner. Eh bien, qu'avez-vous à dire à cela, vous les Chrétiens, qui en êtes encore à soutenir que la religion que nous a donnée notre glorieux prophète Mahomet (que tous s'inclinent à son nom!) n'est pas la meilleure?"

Ou bien il écrivait :

"Guillaume II, l'Empereur d'Allemagne, a demandé en grâce à notre illustre et généreux sultan Abdul Hamid II, de lui laisser avoir sept ou huit officiers de l'armée Turque, pour enseigner la stratégie militaire aux capitaines Allemands, à Berlin. Si cette faveur est accordée, nul doute que plusieurs marquis et baron de la vieille noblesse allemande profiteront

“d’une aussi belle occasion pour se faire instruire dans la religion du Prophète Arabe (que tous s’inclinent à son nom!”)

“L’Islamisme” ne s’arrêtait pas là. Il publiait des odes et des sonnets dont les vers avaient dix-neuf pieds, lorsqu’ils n’en avaient pas vingt-et-un. Ces collaborateurs ne voulaient pas se soumettre aux règles de la poésie qui disent qu’un vers ne doit pas avoir plus de douze pieds, ou syllabes. Pour donner une idée à nos jeunes bardes de Montréal de la façon dont certains poètes musulmans de l’Ile Maurice taquinaient les Muses, je citerai l’acrostique suivant, publié dans “L’Islamisme” quelque temps avant mon arrivée à ce journal.

DEDIE A ABDUL HAMID II

à l’occasion de l’octroi d’une constitution à son peuple.

Aimant la prospérité et la paix chez tes
[sujets,
Brave et Auguste Souverain, tu leur
[as enfin doté la Constitution
Devant cette chambre, maintenant, librement, ils discuteront.
Union et concorde y seront suivies par
[tes plus pauvres sujets,
L’amour de la patrie ne sera que leur
[devise.

Honneur et Gloire soient enfin rendu à
[toi, Monarque béni!
Au fond de toute poitrine, s’écriera désormais ce vœu;
[sormais ce vœu;
Mohammad (que la paix soit sur Lui)
[intercédera auprès de l’Eternel Dieu,
Il fera protégé ton royaume, et fera
[rendre tes adversaires soumis.
Devant ta noble puissance, vive Abdul
[Hamid II.

N’est-ce pas qu’il recevrait une mauvaise “pelle” celui de nos jeunes amoureux qui adresserait à sa bien-aimée un poulet de cette force. Ayant un jour retourné à son auteur une poésie où

les vers variaient entre vingt et vingt-deux pieds, en lui disant d’arranger son travail de manière à ce que chaque vers n’ait pas plus de douze syllabes, il crut que je lui demandais cela parce que je manquais d’espace et il me répondit: “Comment donc, vous n’avez pas de place pour publier des vers de cette longueur, mettez moins d’annonces, alors!”

Je puis dire sans crainte de me tromper que les aimables lectrices de “La Revue Populaire” n’apprécieraient pas beaucoup les poètes qui écrivent de telles choses et qu’elles ne se sentiraient aucune disposition d’embrasser l’Islam. La jeune fille, ou la femme Musulmane, ne sort jamais de sa maison. Elle vit dans un cloître perpétuel. Pourtant elle est heureuse, n’ayant jamais connu les joies que procure la li-



Femme de l’Ile Maurice ayant du sang africain dans les veines.

berté; mais ce genre de vie ne conviendrait pas à nos Canadiennes. Il y a quelques années, pendant un hiver assez rigoureux, une jeune fille de Mont-

réal, un peu souffrante de la poitrine, fut condamnée par son médecin à ne pas sortir de chez elle pendant huit ou neuf semaines. Pauvre demoiselle! que ces jours lui parurent longs! Pourtant elle recevait des visiteurs; plusieurs admirateurs allaient lui présenter leurs hommages; quelques-uns même lui adressaient des vers, des vrais vers de douze pieds, mais cela ne suffisait pas. Il vous faut à vous, charmantes compatriotes, l'air de notre grand fleuve ou celui de nos campagnes; il faut que vous le respiriez à pleins poumons. Vous en avez besoin pour conserver forte et robuste, la belle race de Canadiens-Français. Aussi n'épousez jamais un fervent de l'Islam.

Depuis bientôt deux ans, je vivais parmi les Musulmans, quand, un soir, Abdoul Osman rendit son âme à Dieu, laissant ici-bas, trois ou quatre épouses et vingt-neuf enfants. En apprenant cette mort, je fus ému, et ma pensée se reporta à l'époque où ce vaillant propagateur de l'espèce humaine m'avait rencontré, malade, dans la brousse de Madagascar. Oui, vraiment, je pleurai sur sa tombe, car je perdais un ami sincère, Haider Sahid lui succédait comme chef des Musulmans de l'île Maurice. C'était un cuistre, un homme rongé par le fanatisme religieux, un "faiseux d'embarras", comme auraient dit les gens du Rang du Bord de l'Eau. Il prétendait qu'à vingt-deux ans, un vrai disciple de Mahomet doit avoir assez d'enfants pour le tenir éveillé toute la nuit. Souvent, quand il me voyait abattu par la fièvre, aménié par l'affreux climat des tropiques, il me disait: "Il faut vous rétablir au plus vite et faire un bon "nika". Un "nika", c'est un mariage. Je refusais, car c'est bien chez les Musulmans qu'on peut dire que le mariage est un coup de dés. Là les choses ne se font pas du tout comme au Canada. Vous voulez faire "nika"? Eh bien, vous vous en ouvrez à votre père, à votre mère, et on vous choisit votre épouse. Le jour du mariage, on vous l'apporte, enveloppée de soie et couverte de bijoux. Vous

faites alors sa connaissance; si elle est de votre goût, tant mieux; si elle ne l'est pas, tant pis; cependant il ne faut pas vous désoler, puisque vous pouvez en épouser d'autres. Je ne sais pas, mais il me semble que j'aime mieux les mariages comme on les fait dans notre vieille province de Québec. Là, au moins, on peut choisir. Il est vrai que votre épouse ne viendra pas à vous couverte de bijoux; mais la Canadienne-



Femme musulmane chez elle.

Française n'a pas besoin de cela pour plaire; ses charmes naturels suffisent.

Déjà nous en étions aux derniers jours de novembre 1908, quand un après-midi, Haider Sahib entra dans mon bureau. Il paraissait en colère et tenait à la main un journal publié dans l'île. Il me dit:

—Les catholiques d'ici se préparent à célébrer avec éclat leur grande fête de l'Immaculée Conception.

Puis me regardant d'un oeil fixe, il ajouta :

—Il faut que vous refutiez, que vous démolissiez, que vous réduisiez à néant toutes ces histoires de leur Vierge Marie... Tenez, continua t-il, en prenant un livre, si vous connaissiez la langue arabe, vous trouveriez dans ce volume plus de cent arguments, tous assez forts pour amener même le Président de France, et toute la ville de Paris, à embrasser l'Islam... Ah si vous saviez comment cet auteur la traite cette Vierge Marie! je vous en traduirai des passages et vous arrangerai cela en bon français...

A ce moment, ayant entendu deux de ses belles-mères qui se disputaient à propos d'une de ses épouses, il sortit du bureau en disant qu'il reviendrait.

Tant qu'il s'était agi d'écrire dans le journal "L'Islamisme" que le Sultan de Turquie est le plus grand monarque vivant, que le Roi Edouard VII le consulte souvent, que la religion musulmane est tellement belle et noble que si elle était prêchée à Paris, même au Quartier Latin ou à Montmartre, tous les acteurs et actrices de la Comédie Française, tous les carabins, tous les bohèmes, et toutes les petites modistes, l'embrasseraient à l'instant, ou qu'il est mieux de ne pas voir sa femme avant le jour du mariage, parce qu'on s'en fatigue moins vite, ou encore que se frotter le corps avec du sable brûlant rafraîchit la peau et purifie l'âme, tant qu'il s'était agi d'écrire de telles sottises, je l'avais fait presque de gaieté de coeur, puisqu'avec les loups il faut hurler. Mais maintenant ce n'était plus cela; depuis que Abdoul Osman était parti pour ce paradis qui ressemble à l'île Sainte-Hélène, on me demandait d'écrire contre ce que j'avais appris à respecter sur les genoux de ma mère, d'essayer à démolir—comme le serpent qui veut ronger la lime—cette religion catholique qui m'avait tant de fois consolé dans les moments pénibles de mes voyages; on me demandait de jeter de la boue sur ces saintes religieuses et ces dévoués missionnaires que j'avais

vus à l'oeuvre, non seulement au Canada, mais aussi en Europe, dans l'Amérique du Sud, à Madagascar et ailleurs. Non, je ne ferais pas cela; j'étais trop Canadien-Français pour brûler ce que j'avais adoré. Ma résolution fut vite prise: je n'écrirais pas une ligne contre la religion catholique, encore moins contre la Vierge Marie; et je fis mon plan en conséquence.

Le soir, les cérémonies à la Mosquée étant finies, Haider Sahib commença à me traduire ces arguments dont un seul était suffisant pour amener toute la France intellectuelle sous l'étendard de Mahomet.

—En effet, fis-je, voilà qui est très fort, et c'est malheureux que je ne connaisse pas l'arabe.

Et de phrase en phrase j'en vins à lui dire :

—Tenez, envoyez-moi dans l'Inde. Dans six mois- je saurai assez cette belle langue pour traduire, avec votre assistance, ces arguments si sérieux, sans compter qu'étant dans l'Inde, je pourrai facilement aller faire mon pèlerinage à la Mecque. Je reviendrai au plus tard dans dix mois avec le titre de "Haji". Admettez que c'est joli, devenir "Haji" à mon âge...

Il me répondit que ses finances ne lui permettaient pas de payer un voyage aussi coûteux. Je lui dis qu'il y avait actuellement au large de l'île, un trois-mâts barque, le "Medina" voilier de huit cents tonnes qui faisait voile pour l'Inde dans quelques jours, que ce navire était affrété par des Musulmans que je connaissais bien, ayant souvent fait nos ablutions ensemble à la mosquée, et que ces coreligionnaires pourraient me prendre comme subrécargue.

—Mais, fit-il, le "Medima" est un vieux voilier, ne craignez-vous pas un naufrage?

Alors moi, me levant et faisant un geste sublime que j'avais vu faire autrefois par un jeune premier du théâtre "National" de la rue Ste-Catherine, je m'écriai :

—Quand on est sous l'égide de Ma-

homet, on ne craint pas les flots de l'océan Indien !

Il fut touché ; et je battis le fer pendant qu'il était chaud. Je fis des pas et démarches, et un soir, j'allai à la Mosquée pour la dernière fois. Le lendemain, 5 décembre 1908, je m'embarquais à bord du "Medina", qui portait une cargaison de sucre dans l'Inde.

Ce voilier, comme l'avait dit Haider Sahib, était en effet un vieux sabot, quelque chose comme les goélettes qui transportent de la brique à Montréal, en été, mais beaucoup plus gros. Pendant plusieurs jours, je crus que Mahomet veillait réellement sur nous et que c'était l'âme de ce grand prophète arabe qui nous empêchait de sombrer. Nous dûmes d'abord faire escale aux îles Rodrigues pour réparer le gouvernail, puis aux îles Diamond, pour faire de l'eau, enfin nous arrivâmes à Ceylan, où nous débarquâmes une partie de la cargaison, consignée à des planteurs de thé de l'endroit. Bref, il s'écoula

sept semaines avant que nous jetâmes l'ancre devant Bombay. Huit jours auparavant un vapeur anglais avait apporté la malle de l'île Maurice. J'y trouvai des lettres. Hélas ! le journal "L'Islamisme" était mort ! Deux semaines après que le "Medina" eût fait voile, Haider Sahib, s'était mis dans la tête de faire de la polémique religieuse et de réfuter ce que l'immortel Pie IX a dit de l'Immaculée Conception. Il avait tellement blessé les susceptibilités des Créoles catholiques que ceux-ci, au nombre d'environ douze cents, s'était rendus au bureau du journal, avaient tout saccagé, jeté le matériel d'imprimerie à la mer et déchiré la collection de l'intéressante feuille. En outre le gouverneur de l'île avait conseillé ftoement à Haider Sahib de suspendre la publication de son journal. Je compris, le chef des Musulmans, par son zèle stupide, avait assassiné son propre enfant : "L'Islamisme."

Les Souvenirs

La langueur de la brume enveloppe les bois,
Et le murmure des feuilles mortes achève
En tournoyant au vent d'automne, le long rêve
Qu'elles berçaient joyeux aux brises d'autrefois !

Au loin, l'allée en deuil se voile de sa fuite,
Comme ces voyageurs qui détournent les yeux,
Et dont l'angoisse trop proche des pleurs évite
Les regards fascinants qu'emplissent les adieux.

Ces grands arbres penchés là-bas sur l'étang morne,
Comme un visage en pleurs sur un miroir terni,
Berçaient en eux l'azur comme un rêve infini .
O rêves dont la brume ou la vie est la borne !

Des pauvres vont glanant leurs misérables feux.
Tout l'été va renaître aux flammes hivernales . . .
Ainsi mon triste coeur, pour les heures finales,
Glane les souvenirs de ses étés joyeux.
Qui, dans son noir ennui, jetteront de grands feux !

L'Odyssée d'un Parapluie

Par Suzette

DU même âge, avec des goûts et des inclinations à peu près semblables quand ils n'étaient pas directement opposés, Lili et moi nous nous aimions tendrement... à nos heures.

C'est ainsi qu'un bon jour, alors qu'en un moment de tendresse surabondante ou d'un miracle de circonstance, nous étions tombés d'accord sur le choix d'une robe à sa poupée, Lili me dit avec une caresse :

—Quand nous serons grandes, nous aurons le même mari, veux-tu ?

—Volontiers, lui répondis-je ; mais à la condition qu'il soit brun comme mon papa.

—Mais les blonds sont bien plus beaux, hasarda timidement Lili ; papa est blond, et tout le monde dit qu'il est très bien.

—Je ne trouve pas, repris-je d'un air connaisseur ; tu n'y connais absolument rien, toi ; papa est brun, et qui oserait dire qu'il n'est pas mieux que le tien ?

—Ce n'est pas vrai, répondit Lili avec des larmes pleins les yeux ; j'aime mieux mon papa qui, lui, a des cheveux blonds et des beaux yeux bleus, tandis que le tien est noir comme un sauvage ; c'est maman qui l'a dit hier encore.

—Menteuse, repris-je hors de moi ; tu ne seras toujours qu'une sottise, va ! et tu pourras bien le garder pour toi ton vilain mari qui sera blond, laid et bête.

Le duo allait crescendo, crescendo... et je ne sais trop sur quelle joue le fi-

nale eut brusquement tombée lorsqu'un papillon doré, à qui Lili avait donné la chasse quelques instans auparavant, vint missionnaire pacifique, se jeter entre nous comme pour nous séparer.

En ce temps-là, une paire d'ailes, si petites qu'elles fussent, suffisaient pour changer le cours de nos entretiens, rasséréner nos ciels d'enfants, un moment obscurcis.

Je ne crois pas avoir dit que nous résidions à la campagne, et que notre maisonnette au bord du fleuve était l'habitation la plus coquette de tout le village.

Dans la belle saison, Lili et sa mère venaient humer avec nous les bonnes brises salines avec un redoublement de bonheur que je ne comprenais pas alors. Les fours de sable, les coquillages, nos montagnes, le fleuve bien près, et tout ce que l'habitude avait lassé en moi, comme Lili aimait cela !

Maintenant que j'ai grandi, et que le coin de terre où j'ai vécu enfant s'est éloigné de moi, comme au réveil un rêve heureux, je donnerais tant hélas ! pour n'avoir encore d'autre horizon que les fours de sable, les coquillages, et surtout nos montagnes et le fleuve aux brises aimées !

Alors je ne rêvais que toilettes, robes à longue queue, chapeaux étranges, et ma prédilection s'étendait, chose bizarre, sur les parapluies, les énormes surtout.

Mes soeurs, s'en amusant beaucoup, ne tardèrent pas à me donner entre deux éclats de rire le surnom de Mille Parapluie.

Comme on s'en doute bien, je ne devais caresser ma manie que sous main, dans le secret le plus profond.

Avec Lili, ou seule dans ma petite chambre, que de fois j'ai joué à la dame avec une ombrelle ouverte, faute de mieux, tandis que la tête légèrement inclinée sur l'épaule gauche, la bouche en coeur, j'allais et venais doucement, vieillottement, tout en prenant des airs que n'aurait pas dédaignés la marquise de Carabas.

Lili ne me gênait nullement, je vous assure ; je l'entends encore, la chère enfant, qui me répétait avec son ton enthousiaste et sincère : — Comme cela te va bien, Suzette ; comme tu es belle ainsi !

Et je répondais humblement, presque timidement : — Oui, je le pense bien !... Mais à quoi bon, puisqu'il n'est personne autre que toi qui puisse me voir !

Et j'en avais des regrets... des regrets...

Quelques jours après, mon père, ami du confort, nous revint de Québec où l'avait appelé certaine affaire, avec un immense parapluie.

— C'est pour vous, fillettes, dit papa ; c'est très commode, je le ferai fixer sur la voiture de pique-niques, et désormais vous et vos amies n'aurez rien à craindre de la pluie ou d'un soleil trop ardent.

— Je serais curieuse de voir une petite fille là-dessous, dit ma soeur aînée, en jetant un coup d'oeil de mon côté.

Un éclat de rire accueillit cette malencontreuse réflexion, et me sentant visée au coeur et à la tête, de crainte aussi d'entendre les quolibets qui commençaient à pleuvoir, je me ménageai tête baissée une sortie des plus brusques.

— Nous leur jouerons un bon tour qui les empêchera de rire, dis-je à ma petite amie, quand je la retrouvai dans ma chambre en pleine confection de robe pour sa poupée. Nous l'aurons bien ce fameux parapluie, n'importe où on l'enterrera.

Quinze jours après, personne ne sem-

blait n'avoir souvenance de l'incident. Personne... excepté moi qui guettais le bon moment pour la réalisation de mon projet.

L'image de l'objet de mes préférences ne cessait de me trotter par la cervelle, et me hantait jusque dans mes rêves où le gigantesque parapluie, à l'abri duquel je me plaisais tant, me délaissait tout à coup et s'en allait exécutant sous mes yeux les plus folles sarabandes. Puis, je voyais ses ailes noires grandir toujours comme un ballon lugubre, disparaître dans les airs, me laissant navrée de frayeur et de chagrin.

N'empêche que chaque soir avant de m'endormir, je disais bien bas, bien bas, avec toute la ferveur dont j'étais capable : Mon petit Jésus, donnez-moi donc pour étrennes au jour de l'an, un beau grand parapluie !...

Le moment approchait où devait se réaliser mes plus chères espérances.

Par une belle après-midi de la mi-août, Mme S., maman et mes soeurs proposèrent de faire quelques visites.

— Sois bonne enfant en mon absence, me dit maman en m'embrassant au moment de monter en voiture, et tu en seras bien récompensée.

— Lili, m'écriai-je, dès qu'elles eurent disparu, Lili, imagine-toi que nous serons seules toute l'après-midi ; quelle aubaine, hein, dis ?... Et moi qui croyais que ça n'arriverait jamais !

Mais il fallait ne pas perdre notre temps, et aussitôt possible nous nous mîmes tout d'abord à la recherche du parapluie tant désiré.

Avec l'aide d'une jeune servante, qui se croyait au service des petits aussi bien que des grands, nous l'enlevâmes facilement de la voiture.

Franchement, si je n'eus pas eu honte je l'aurais embrassé...

Mais Lili aurait certainement ri de moi, et bien que très jeune encore, j'avais l'intuition de l'infériorité de laquelle a le malheur de se rendre ridicule.

Après avoir fait l'inspection des garde-robes de nos mamans, après maints

débats et maintes escalades périlleuses, voilà que Lili endosse une ample robe de soie grise dont la longueur inquiétante la faisait trébucher à chaque instant, puis vint le chapeau à dentelles, et, pour finir la toilette, le châle de voyage, dont elle fut obligée de se contenter faute de mieux.

Moi, je mis une robe de soie noire à longue queue, un fichu bleu en pointe, et un petit chapeau vert à brides,— un bijou, avait-on dit à maman, et pour couronner le tout, je pris le parapluie.

Après un rapide coup d'oeil sur nos toilettes respectives, nous nous mîmes en devoir de sortir en plein air.

Mais il fallait éviter la bonne, Annette, à qui rien n'échappait, qui devenait quand elle ne voyait pas.

Ce fut toute une histoire de décider laquelle de nous deux passerait la première. J'avais d'abord voulu envoyer Lili en éclaireur :

—Vois-tu, lui dis-je très sérieusement, si Annette te surprend, j'aurai le temps de me sauver.

Après quelques bousculades et des épithètes à l'avenant, je la décidai d'ouvrir la marche, mais à peine avait-elle fait quelques pas, que la voix d'Annette se fit entendre.

Ce fut le signal d'une débandade en règle, et dans ma précipitation avec Lili sur mes talons, je faillis endommager gravement le susdit parapluie.

Quelques minutes se passèrent avant que nous pûmes sortir de notre cachette, et je fus à mon tour très énergiquement désignée par Lili, malgré mes protestations, pour la remplacer dans son dangereux poste.

—Enfin ! dit Lili lorsque nous eûmes dépassé le seuil de la porte. Maintenant, en route vers la mer !

Sans rien dire, j'essayai d'abord sur mon épaule droite, puis sur la gauche le bien-aimé parapluie que je n'avais eu garde d'oublier. Hélas ! j'avais peine à supporter le poids énorme de ce véritable toit portatif.

Lili voulut s'en emparer :

—Tu m'avais promis de me le prê-

ter, dit-elle froissée de mon refus, et maintenant tu ne veux plus !

—Tais-toi, lui répondis-je avec ma patience ordinaire, il m'appartient ce parapluie ! et je suis bien maîtresse d'en faire ce que bon me semble. Et d'ailleurs, fis-je en prenant des airs superbes, regardant ma longue robe traînante, ça me va si bien !

—Pas tant que tu crois, ricana Lili, que mon impuissance à lui nuire rendait subitement courageuse ; ta maman elle-même a dit l'autre jour à la mienne, que j'étais plus jolie que toi.

Je ne sais pas ce qu'il serait advenu de ma petite amie si la grave besogne de maintenir l'équilibre de l'encombrant parapluie n'eût pris tous mes instants.

Hélas ! le vent menaçait à toute minute de l'enlever, car plus nous approchions de la grève plus la brise augmentait.

Pas moyen de reculer cependant, moins encore de faire taire Lili, qui riait de moi à gorge déployée.

—Tu me paieras ça ! lui criais-je entre une secousse de parapluie d'un côté et un coup de vent de l'autre. Malgré ma détresse j'aurais préféré souffrir mille morts plutôt que de lui demander un peu d'aide.

Enfin vint une rafale plus forte, qui soudain arracha à mon étreinte le parapluie tant aimé !

Le voilà parti, tourbillonnant deci delà, sautant sur les rochers et se dandinant un peu partout, à mon désespoir et à celui de Lili, qui, voyant mon malheur, ne riait plus.

Devant mon impuissance à conjurer mon sort, j'éclatai en sanglots.

—Qu'allons-nous devenir ! qu'allons-nous devenir ! répétais-je à ma petite amie, que mes larmes attendrissaient plus que ne l'aurait pu faire un de mes plus beaux discours.

—Peut-être aurons-nous le temps de le rattraper avant qu'il prenne la mer, dit-elle pour me consoler ; vite, courons après.

Nous comptions sans nos longues robes. Dans notre précipitation nous

tombons toutes deux, sur une roche couverte d'un vareh mouillé, et dans quel état nous étions, après l'accident!

Froissées, déchirées, gâtées nos belles toilettes! Le beau chapeau de Lili est tout biscornu, et la riche dentelle qui tombe en cascades sur son cou a l'air d'une voile en détresse!

La forme de ma coiffure à moi est aplatie à n'en jamais guérir, et sur ce, un fouillis imprévu de plumes boueuses et de rubans déchiquetés forment un tout invraisemblable.

Les contusions et les égratignures sans nombre... Ciel! quand j'y songe!

Le parapluie pendant le désastre avait pris un bain, et nous le vîmes de

loin comme une pauvre épave, ballotté par les vagues cruelles.

Si l'on a ri de nous! J'en frémis rien que d'y penser. Mais ce fut là ma dernière escapade, car l'année suivante j'entraîs pensionnaire dans un couvent, sans Lili, hélas! ma petite Lili qu'une fièvre maligne m'enleva quelque temps auparavant.

Son portrait, retrouvé parmi les souvenirs d'enfance ces jours derniers tandis que devant mes yeux émus le passé se dressait comme une ombre, m'a fait songer à le revivre ce temps qui n'est plus, et avec lui ma bonne petite chérie que j'aimais tant...

Quand Vient le Soir

(Pour La Revue Populaire)

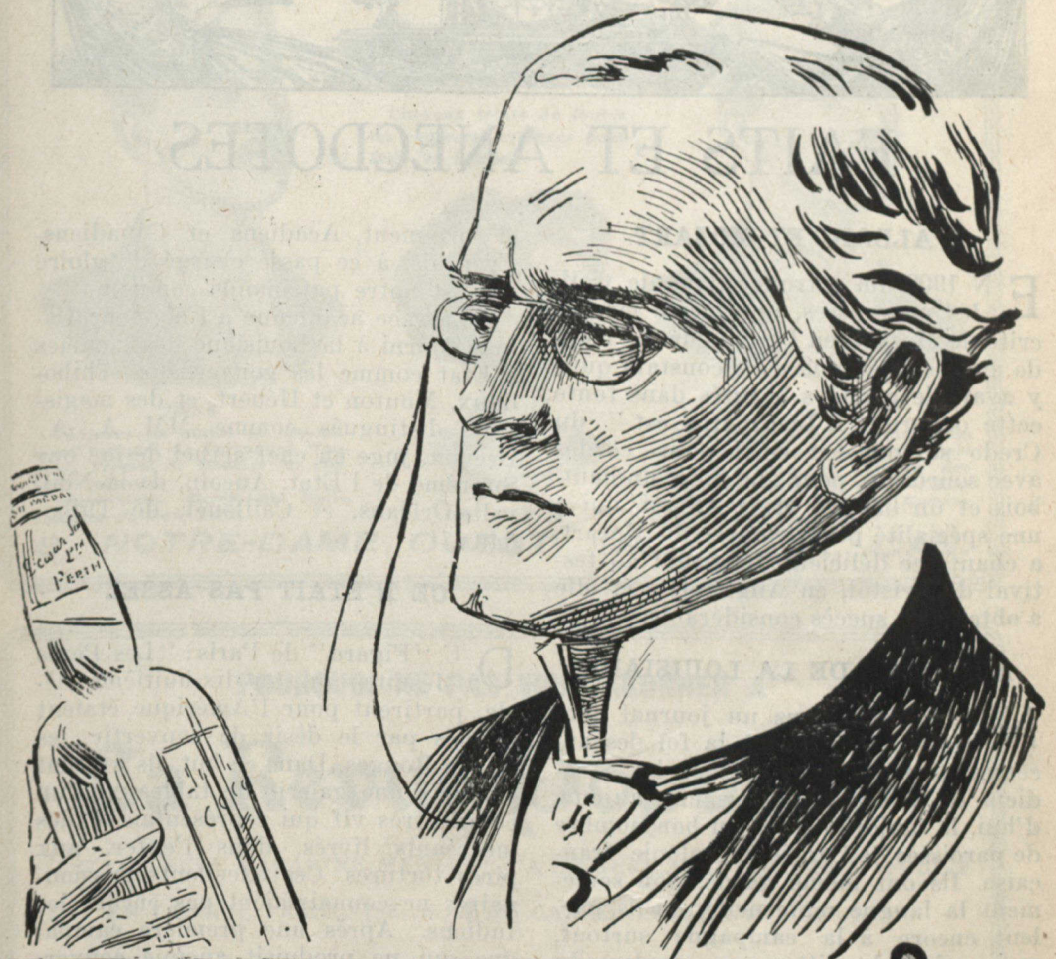
Je suis heureux quand vient le soir,
Quand tout se tait, quand tout repose
Quand l'oiseau dort et que la rose
En frissonnant sous le ciel noir
Ferme ses pétales tremblant;
Quand les vallons et quand les champs
Sont muets sous leurs bosquets sombres
D'où semblent sortir des ombres,
Sur un vieux banc j'aime m'asseoir:
Je suis heureux quand vient le soir.

Je suis heureux quand vient le soir,
Car dans ces ombres incertaines
Fuyant éperdues et lointaines
Il me semble bien entrevoir
Des visages comme jadis
Dans de beaux rêves que je fis,
Rêves d'amour et de tendresse!
Et je crois sentir leur caresse
Oh! qu'il m'est doux de les revoir!
Je suis heureux quand vient le soir.

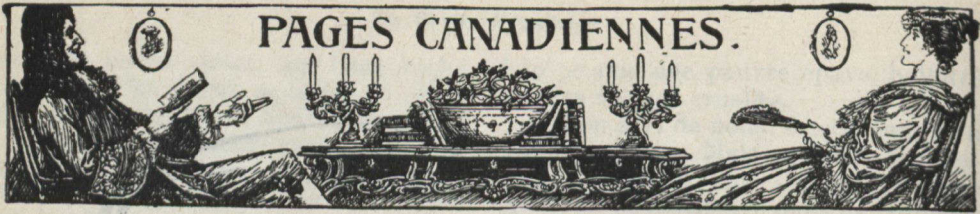
Je suis heureux quand vient le soir,
Parmi mes rêves, mes chimères
Les douleurs me sont moins amères,
Mon horizon semble moins noir.
Pour moi, c'est un monde nouveau
Où tout est bon, où tout est beau
Et le seul où l'amour existe.
Qu'importe que demain soit triste!
J'ai vécu une heure d'espoir:
Je suis heureux quand vient le soir.



L. LAISNE.



DEWAR'S WHISKY



PAGES CANADIENNES.

FAITS ET ANECDOTES

L'ALBANI ET MOZART

EN 1902, on a trouvé dans de vieilles paperasses, une messe manuscrite de Mozart, en Do mineur. Le monde musical s'étonna mais constata qu'il y avait de grandes beautés dans toute cette oeuvre. "L'Incarnatus est" du Credo surtout est écrit pour cordes avec sourdines, pour une flûte, un hautbois et un basson. Mme Albani, qui a une spécialité pour chanter du Mozart, a chanté ce délicieux fragment au festival de Bristol, en Angleterre, et elle a obtenu un succès considérable.

ACADIENS DE LA LOUISIANE

NOUS lisons dans un journal quotidien: "Fidèles à la foi des ancêtres, terriens dans l'âme, les Acadiens de la Louisiane forment, aujourd'hui, la majorité dans un bon nombre de paroisses de l'ancienne colonie française. Ils ont même gardé, non seulement la langue maternelle, qu'ils parlent encore à la campagne surtout, mais même le pittoresque parler du terroir acadien. Ils disent couramment encore, — nous l'avons entendu de nos oreilles, — "naviguer" pour voyager, "partance" pour "départ", "chandelles" pour "cierges", "drés" pour "dès que", "amarrer" pour "attacher", un chemin "mauvais", "être dans les fardoches" pour être dans l'embarras, "frette" pour "froid", etc. L'émotion nous gagnait, malgré nous, lorsque nous entendions sortir de la bouche de ces braves campagnards louisianais, ce vieux parler des ancêtres, qui est aussi beaucoup le nôtre et qui nous rattache

si fortement, Acadiens et Canadiens-Français, à ce passé chargé de gloire qui est notre patrimoine commun.

"La race acadienne a l'honneur d'avoir fourni à la Louisiane des hommes d'Etat comme les gouverneurs Thibodaux, Mouton et Hébert, et des magistrats distingués comme MM. A. A. Breaux, juge en chef actuel de la Cour Suprême de l'Etat, Aucoin, de la Nouvelle-Orléans, et Caillouet, de Thibodaux."

CE N'ETAIT PAS ASSEZ

DU "Figaro" de Paris: "Les Pères Jésuites qui, au dix-huitième siècle, partirent pour l'Amérique, étaient animés par le désir de convertir les Peaux-Rouges. Dans ce but, ils avaient emporté une galerie de tableaux d'un coloris très vif qui représentaient des mécréants, livrés, dans l'enfer, aux pires tortures. Ces excellents missionnaires ne connaissaient pas encore les Indiens. Après une première campagne qui ne produisit aucune conversion les Pères informèrent leurs amis de France de cet insuccès. En même temps, ils les prièrent de leur expédier d'autres peintures qui figureraient des scènes plus atroces.

—En effet, expliquaient-ils, les images que nous avons fait voir semblent fades à côté des supplices dont, journalièrement, ces sauvages se régalaient.



Nos DENTS sont très belles, naturelles garanties
Institut Dentaire Franco-Ameri-
cain, (Incorporé)
162, St-Denis, Montréal.

PROF. LA VOIE

Maison fondée en 1860

Perruquier

Satisfaction assurée



SANS

Toujours en mains un assortiment complet de Perruques, Toupets, Tresses et Boucles en cheveux naturels.

Importateur direct de Paris, Londres et New-York.

Perruques et Toupets pour Dames et Messieurs.

SPECIALITE

Cheveux teints de toutes les couleurs, coiffures pour Bals et Soirées.



Tél. M. 6106



AVEC

Aussi Peignes et Ornaments de tous genres pour cheveux, ainsi que les articles de toilettes des meilleures marques pour l'Embellissement du Teint et Conservation de la Chevelure.

8, NOTRE-DAME OUEST, MONTREAL, CAN.

POURQUOI NE PAS VOUS ABONNER A

La Revue Populaire

C'EST LE SEUL MAGAZINE MENSUEL "A L'AMERICAINE" QUI SOIT PUBLIÉ EN LANGUE FRANCAISE, SOIT AU CANADA OU AUX ETATS-UNIS.

Il est illustré avec goût.

Il publie un roman complet dans chaque numéro.

Il contient un choix superbe d'articles instructifs et amusants.

Il donne 116 pages de texte et de gravures par mois.

Il ne coûte qu'un dollar par année ou 50c par six mois.

Si vous désirez passer d'agréables moments procurez-vous cette publication.

COUPON D'ABONNEMENT

..... 1910
Ci-contre veuillez trouver la somme de.....
..... pour d'abonnement à la **Revue Populaire**.
Nom

Adresse.....

Ce coupon n'est valable que pour les personnes demeurant aux Etats-Unis et au Canada (Montréal excepté.)

Les Prunes

Si vous voulez savoir comment
Nous nous aimâmes, pour des prunes,
Je vous le dirai doucement.
L'amour vient toujours en dormant
Chez les bruns comme chez les brunes.

Mon oncle avait un grand verger,
Et moi j'avais une cousine,
Nous nous aimions sans y songer,
Les oiseaux venaient y manger,
Le printemps faisait leur cuisine.

Un matin nous nous promenions
Dans le verger avec Mariette,
Tout gentils, tout frais, tout mignons,
Les cigales et les grillons
Nous fredonnaient une ariette.

De tous côtés, de ci de là,
Les oiseaux chantaient dans les branches.
En si bémol, en ut, en la ;
Les prés en habit de gala
Étaient pleins de fleurettes blanches.

Fraîche sous son petit bonnet,
Belle à ravir et point coquette
Ma cousine se démenait,
Elle sautait, allait, venait
Comme un volant sur la raquette.

Arrivée au fond du verger,
Ma cousine lorgne les prunes
Et, la gourmande, en veut manger.
L'arbre est bas, sans se déranger
Elle en fait tomber quelques-unes.

Elle en prend une, elle la mord
Et me l'offrant : — "Tiens !" me dit-elle.
Mon pauvre coeur battait si fort !
Ses petites dents sur le bord
Avaient fait des points de dentelle.

Ce fut tout, mais ce fut assez,
Ce beau fruit disait bien des choses,
Si j'avais su ce que je sais !
Je mordis comme vous pensez,
Sur la trace des lèvres roses.

A. DAUDET